Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

Les Pensées

de

378861

Marc-Aurèle

TRADUCTION

par

A.-P. LEMERCIER
Professeur à l'Université de Caen.

Paris, FÉLIX ALCAN, éditeur, 1910.

LES PENSÉES

DE

MARC-AURÈLE

LES PENSÉES

DE

378861

MARC-AURÈLE

TRADUCTION

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION
ET SUIVIE DE NOTES SUR LE TEXTE GREC
ET D'UN INDEX DES NOMS PROPRES

PAR

A.-P. LEMERCIER
Professeur à l'Université de Caen.

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1910

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

A M. ALFRED CROISET

MON MAÎTRE

HOMMAGE DE RESPECTUEUSE AFFECTION

A.-P. L.

INTRODUCTION

Cette traduction des *Pensées* de Marc-Aurèle a été faite sur la deuxième édition de J. Stich, *D. Imperatoris Marci Antonini Commentariorum quos sibi ipsi scripsit libri XII* (Leipzig, Teubner, 1903). Il était suffisant, pour mon travail, de suivre le texte de Stich pas à pas. Mais je dois avertir le lecteur que je ne l'ai pas toujours maintenu. Je l'ai, je ne dirai certes pas amendé, mais assez souvent remanié, comme on le verra dans mon premier appendice. Je suis loin, très loin d'avoir épuisé la matière : une revision attentive du texte de Marc-Aurèle reste nécessaire. On pourrait le confronter avec Plutarque, dont les écrits, par Sextus de Chéronée, lui devinrent sans doute très familiers ; — avec tous les stoïciens grecs ; — avec Épictète en particulier : nous lisons par exemple, *Pensées*, V, 29 : Καπνός καὶ ἀπέρχομαι ; il faut certainement lire ἐξέρχομαι, cp. Épictète, *Dissertations*, I, 25, 18 : Καπνὸν πεποίηκεν ἐν τῷ οἰκήματι· ἂν μέτριον, μενῶ· ἂν λίαν πολύν, ἐξέροχομαι. On pourrait aussi comparer Marc-Aurèle et Sénèque : ne serait-il point délicat et piquant d'établir ce que l'empereur doit au philosophe, au point de vue de l'expression, et de montrer comment l'ancien élève de Fronton, si précieux, si maniéré même dans sa correspondance latine,

s'ingénie, pour ainsi dire, à revêtir la pensée de Sénèque d'une forme sévère et de couleurs sombres ? Tant il est, comme Épicure, persuadé que ce n'est pas la peine de chercher à bien écrire : οὐκ ἐπίπονον τὸ γράφειν [1].

Mais je laisse et je recommande à de plus jeunes que moi, et plus habiles dans l'étude des textes, ces minutieuses recherches.

Si l'on juge mon travail digne d'être rapproché de ceux de mes devanciers, A. Pierron, Barthélemy Saint-Hilaire, A. Couat, G. Michaut, etc., j'en serai heureux. Si l'on signale des ressemblances, voire des identités, entre les autres traductions et la mienne, que l'on ne m'en tienne pas rigueur. N'est-ce pas Marc-Aurèle qui dit, VIII, 6 : Οὐχ ὥστε φοβηθῆναι μή τι καινόν ? [2].

Je n'ai pas le dessein de tenter à mon tour un portrait de Marc-Aurèle, ni de tracer une esquisse de sa philosophie. Ernest Renan a peint l'homme et le souverain d'inimitable façon. Taine, à propos de la thèse de Suckau, lui a consacré des pages éclatantes et solides [3]. Les his-

1. Denys d'Halicarnasse, *Arrangement des mots*, 24. — Renan, *Marc-Aurèle et la fin du monde antique* (1885), p. 11, dit que « son style grec, bien que correct, a quelque chose d'artificiel qui sent le thème. » M. Maurice Croiset est d'un autre avis : « Il écrit en grec quand il se parle à lui-même, quand il se met seul en face de sa conscience ; et la façon dont il le fait prouve qu'il n'y apporte aucun effort, aucun apprêt... C'est en cette langue que sa conscience continuait à lui parler, et qu'il lui répondait instinctivement. » *Histoire de la Littérature grecque*, V, p. 697.

2. Cf. le vieux poète normand Vauquelin de la Fresnaye :

> Qui va même chemin et fait même voyage,
> Quelquefois se rencontre en un même passage.
> (*Art poétique*, I, 771-772.)

3. E. de Suckau, *Étude sur Marc-Aurèle*, Paris, 1857. — H. Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, Paris, 1880, p. 249 et suivantes.

toriens de la philosophie, comme Édouard Zeller[1], ou de la littérature, comme Alfred et Maurice Croiset[2], les historiens purs, comme Victor Duruy[3], lui ont assigné son rang. A un point de vue plus spécial, J. Denis[4] et C. Martha[5] ont parlé de lui en termes excellents. Il semble que tout soit dit sur cet homme, le meilleur et le plus parfait peut-être de tous les hommes dont le nom a survécu, et qu'il ne nous reste qu'à lire et à relire les *Pensées*. Et ce serait, à vrai dire, la meilleure manière d'honorer sa mémoire.

Pourtant, puisque le livre de Renan est aujourd'hui le centre des études sur Marc-Aurèle, le plus modeste n'est-il pas fondé, là où il y a lieu, à reprendre, à contrôler certaines des affirmations ou des insinuations du maître?

Renan insiste avec une complaisance inépuisable sur ce qu'il appelle l'*ennui* de Marc-Aurèle. Il était « désabusé, ennuyé des hommes (p. 7) »; il avait un « air affable qui était chez lui le résultat du plus haut détachement (p. 9) »; « son ennui était immense; *mais il savait vaincre son ennui* (p. 255) » (je souligne les derniers mots); « sa sagesse était absolue, c'est-à-dire que son ennui était sans bornes (p. 465) »; il avait atteint le nirvana bouddhique...; il pouvait sourire d'elle (de la mort), car vraiment elle n'avait plus de sens pour lui (p. 483). »

N'y a-t-il pas là un peu et même beaucoup d'imagination et d'ironie supérieure? Que l'on dise, et on l'a dit, qu'il se retrouve chez Marc-Aurèle quelque chose de la

1. Ed. Zeller, *Die Philosophie der Griechen,* Dritter Teil, Erste Abteilung, p. 754-763.

2. A. et M. Croiset, ouvrage cité, p. 695 et suivantes.

3. V. Duruy, *Histoire des Romains* (1883), V, p. 176 et suivantes.

4. J. Denis, *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité,* Paris, 1856. V. le tome II.

5. C. Martha, *Les moralistes sous l'empire romain.*

mélancolie d'un Virgile, j'y consens ; que l'on ajoute que la vue des maux et le pressentiment de la dissolution prochaine de l'empire, l'intime certitude de la vanité de ses propres efforts, et surtout sa crainte de ne point réaliser son idéal de perfection lui inspirait parfois une profonde tristesse, soit encore. Mais, ni dans ses lettres, qu'anime souvent une gaieté juvénile, ni dans les *Pensées,* ni dans les récits que nous avons de sa vie, je ne perçois cet immense ennui que Renan lui attribue. Je n'ignore pas que Renan donne au mot un certain sens, et qu'il le rapproche à dessein du nirvana bouddhique. Mais encore, qu'est-ce que le nirvana bouddhique, et qu'a-t-il à faire ici ? Relisons les auteurs anciens, relisons simplement Victor Duruy, et nous verrons ce que fut la vie de cet homme dévoré d'ennui ? Il n'en est pas de mieux remplie, de plus laborieuse : il a vécu cinquante-huit ans, il a peiné cinquante-huit ans ; la guerre, les révoltes, l'administration, mille institutions neuves et fécondes, les voyages, les relèvements de villes incendiées ou englouties, la lutte contre la peste et la famine, la reddition de la justice, l'étude de la philosophie, il se donnait à tout avec une ardeur grave et concentrée, en empereur, en Romain, en homme. Il n'a négligé aucun des devoirs de sa charge, et il est mort en remplissant celui qui, moralement et physiquement, était le plus contraire à sa nature, le devoir militaire. Est-ce la conduite d'un homme qui s'ennuie ? L'ennui ne vous achemine-t-il pas tout doucement à la paresse, à l'inaction absolue, au suicide ? Or, Marc-Aurèle est l'adversaire déclaré du suicide : se tuer c'est faire comme l'esclave qui s'enfuit, comme le soldat qui déserte. Marc-Aurèle est un professeur de volonté et d'énergie, et son livre ne propagera jamais ce que l'on appelait jadis le mal du siècle ! Renan, j'en ai la conviction, s'est trompé. « *Mais il savait vaincre son ennui !* » dit-il. La restriction est très spirituelle. Mais Marc-Aurèle n'eut pas à triompher du spleen : il ne le connut point.

J'ai fait allusion à l'entrain joyeux de certaines lettres de Marc-Aurèle à Fronton, que tout le monde connaît. Renan ne les oublie-t-il pas à dessein, quand il écrit ceci ? « Ce qui lui manqua, ce fut, à sa naissance, le baiser d'une bonne fée, une chose très philosophique à sa manière, je veux dire l'art de céder à la nature, la gaieté, qui apprend que l'*abstine et sustine* n'est pas tout et que la vie doit aussi pouvoir se résumer en sourire et jouir (p. 10). » Cette fée qui, selon Renan, a refusé son baiser à Marc-Aurèle enfant, n'est-ce pas celle qui se pencha sur le berceau de Louis XV ? Et la vie de Louis XV se passa, en effet, à sourire et à jouir ! Est-ce là ce que regrette Renan ? Ou se moque-t-il, ce qui n'est pas impossible, car, en maints endroits, il traite sans révérence aucune *le bon Marc, le bon empereur* ? Mais, sur le point même qu'il vise, il n'est pas très exact. La quatrième chapitre de Capitolin [1] en est une preuve, et aussi la fin du dix-neuvième que voici : « Enisa est Fabia ut, Faustina mortua, in ejus matrimonium coiret ; sed ille concubinam sibi adscivit procuratoris uxoris suae filiam, ne tot liberis superduceret novercam [2]. » Julien dit d'Antonin le Pieux : « Homme modéré, sauf à l'endroit de Vénus [3]. » Si c'est là un titre aux yeux de Renan, Capitolin nous apprend qu'il n'a pas manqué même à Marc-Aurèle, et que certaines distractions variaient son incurable *ennui*. Mais j'aime mieux

1. Capitolin, *Marc-Aurèle*, IV : « Fuit autem ea vitæ indulgentia ut cogeretur nonnunquam in venationes pergere, vel in theatrum descendere, vel spectaculis interesse. Operam praeterea pingendo sub magistro Diogneto dedit. Amavit pugilatum, luctamina, et cursum, et aucupatus, et pila lusit apprime, et venatus est. Sed ab omnibus his intentionibus studium eum philosophiæ abduxit, seriumque et gravem reddidit, non tamen prorsus abolita in eo comitate : quam praecipue suis mox amicis atque etiam minus notis exhibebat, cum frugi esset sine contumacia, verecundus sine ignavia, sine tristitia gravis. »

2. Histoire Auguste, Capitolin, *Marc-Aurèle*, XIX.

3. Julien, Καίσαρες, IX.

conclure que l'extrême activité déployée par Marc-Aurèle depuis les jours de sa jeunesse jusqu'à sa mort ne lui a guère laissé le temps de s'ennuyer[1].

Marc-Aurèle apprit la peinture sous Diognète. Puisqu'il en pratiquait un, on peut inférer qu'il avait le goût des arts et même que sa conception de l'art en général était assez personnelle. J'ai peur que, sous ce rapport, Renan n'ait pas vu la vérité. « Les arts plastiques, dit-il, si fort aimés d'Hadrien, devaient paraître à Marc-Aurèle des quasi-vanités. Ce qui reste de son arc de triomphe est assez mou, tout le monde, jusqu'aux barbares, y a l'air excellent ; les chevaux ont un œil attendri et philanthrope... La statue équestre du Capitole nous charme par l'image sincère qu'elle nous présente de l'excellent empereur ; mais l'artiste n'a pas le droit d'abdiquer toute crânerie à ce point. On sent que la totale ruine des arts du dessin... a des causes profondes. Le christianisme et la philosophie y travaillaient également[2]. » Voilà de l'esprit, et très divertissant. Et il est très vrai que, si la statue équestre de Marc-Aurèle a de l'allure et de la force, l'artiste a plutôt donné à l'empereur, sur son char de triomphe, l'air d'un père de famille heureux de revoir les siens que l'attitude hautaine et brutale d'un soudard[3]. Mais n'est-ce pas qu'il voulait rendre la qualité éminente de son modèle, à savoir la bonté, l'humanité ? Et si l'art sculptural, sous Marc-Aurèle, est moins pompeux, moins déclamatoire, plus sincère et plus naturel, et s'il a con-

1. V. Dion Cassius, LXXI, 6 : Φιλόπονος γὰρ ἦν, καὶ ἀκριβῶς πᾶσι τοῖς τῇ ἀρχῇ προσήκουσι προσεφέρετο, καὶ οὐδὲν ἐν παρέργῳ οὔτε ἔλεγεν οὔτε ἔγραφεν οὔτε ἐποίει, ἀλλ' ἔστιν καὶ περὶ τοῦ βραχυτάτου ἡμέρας ὅλας ἀνήλισκεν, οὐκ ἀξιῶν τὸν αὐτοκράτορα ἐξ ἐπιδρομῆς τι πράττειν.

2. *Marc-Aurèle*, p. 47.

3. Victor Duruy, p. 214 et 215, en note, à propos de l'allemand Wieland et de J.-J. Ampère, s'élève avec force contre cette critique fantaisiste. « Avec ces procédés, dit-il, on fait peut-être de l'esprit, mais on ne fait pas de l'histoire. »

tribué à ce changement, ne serait-il pas plus juste de l'en louer que de l'en blâmer ? S'il a pu, en effet, influer sur les artistes de son temps et les engager dans une voie déterminée, c'est, j'ose l'affirmer, dans la voie de la vérité, de l'étude loyale de la nature, de l'imitation franche et sympathique des êtres et des choses. Je ne voudrais pas l'appeler un *réaliste*. Mais, quand on lit tel passage des *Pensées* (III, 2), ce mot vous vient invinciblement à l'esprit. Marc-Aurèle y dit que l'homme qui est profondément versé dans la connaissance intime du tout, εἴ τις ἔχει πάθος καὶ ἔννοιαν βαθυτέραν πρὸς τὰ ἐν τῷ ὅλῳ γιγνόμενα, verra avec autant de plaisir de vrais animaux que les images qu'en donnent les artistes ; et que ses yeux de sage, τοῖς ἑαυτοῦ σώφροσιν ὀφθαλμοῖς, sauront découvrir chez les vieillards un charme comparable à celui de l'enfance. Parler ainsi, n'est-ce pas condamner la peinture et la sculpture conventionnelles ? N'est-ce pas prêcher le culte du naturel, du vrai, du réel, dans tout, par suite dans les arts ? Je ne dirai pas que c'est Marc-Aurèle qui a inspiré l'auteur du fameux buste de Caracalla. Mais l'artiste qui l'a conçu et exécuté, lui aurait plu infiniment. Il remercie (*Pensées*, I, 7) Rusticus de l'avoir guéri de la fausse rhétorique et du bavardage. Si, en art, c'est sa philosophie qui l'a guéri du faux goût, remercions à notre tour cette philosophie. Et si l'on insiste avec Renan, et que l'on reproche à cette philosophie d'avoir, tout autant que le christianisme, assuré la décadence artistique, rappelons que les Barbares y furent bien pour quelque chose.

Parler de Marc-Aurèle sans parler de ses rapports, non pas avec le christianisme, mais avec les chrétiens, en d'autres termes de la *persécution* qui a marqué son principat, c'est chose impossible. D'autant plus que les chrétiens sont nommés dans les *Pensées* (XI, 3), et que le passage où ils le sont, est célèbre : Τὸ δὲ ἕτοιμον τοῦτο, ἵνα ἀπὸ ἰδικῆς κρίσεως ἔρχηται, μὴ κατὰ ψιλὴν παράταξιν, ὡς οἱ

Χριστιανοί[1], ἀλλὰ λελογισμένως, καὶ σεμνῶς, καὶ ὥστε καὶ ἄλλον πεῖσαι, ἀτραγῴδως. Marc-Aurèle reproche donc aux chrétiens de mourir *comme par simple consigne, sans réflexion, sans décorum,* et de déployer jusque dans le martyre une sorte de bravade *théâtrale.* Épictète, Ælius Aristide, Galien, avant eux Pline le Jeune, comme le rappelle Renan [2], dénoncent aussi chez les chrétiens l'opiniâtreté et une inflexible obstination. Rien donc de particulier, rien de spécialement défavorable aux chrétiens dans cette phrase des *Pensées* : ce n'est qu'une opinion sur la fougue étrange avec laquelle ils courent à la mort, même quand ils ne sont point condamnés. Mais, encore qu'elle soit isolée dans les *Pensées,* elle nous invite à préciser l'attitude de l'empereur vis-à-vis des chrétiens et à délimiter sa responsabilité dans la persécution [3].

Sous Marc-Aurèle, les chrétiens ont subi une persécution, ce point est hors de doute. Admettons qu'il les ait persécutés spontanément, qu'il ait ordonné de les rechercher, de les traduire devant les tribunaux, de les condamner, de les exécuter [4]. Admettons-le pour un moment.

1. Nous ne pouvons pas ne pas accepter ce texte tel quel. Mais, je ne le cache pas, j'ai des doutes sur l'origine de ces trois mots : ὡς οἱ Χριστιανοί, et je les attribuerais volontiers à l'un des premiers éditeurs des *Pensées,* à quelque philosophe rancunier, plutôt qu'à Marc-Aurèle, toujours si réservé, si attentif à ne pas *nommer.*

2. *Marc-Aurèle,* p. 56. — Renan traduit κατὰ ψιλὴν παράταξιν = *par pure opposition.* Je préfère l'interprétation d'Ernest Havet, *Le Christianisme et ses origines,* IV, 440.

3. Lire A. Linsenmayer, *Die Bekämpfung des Christentums durch den römischen Staat bis zum Tode des Kaisers Julian (363),* (Munich, 1905), ouvrage très bien fait, mais qui n'est pas toujours assez objectif.

4. Renan ne semble pas loin de croire que Marc-Aurèle, sous l'influence de Fronton, a pu agir ainsi. « Le discours de Fronton (cp. Minucius Felix, *Octavius,* 9, et ce qu'en dit Havet, p. 433-434) n'alla qu'aux lettrés ; Fronton rendit un bien plus mauvais service au christianisme en inculquant ses idées à

Et essayons, non pas certes d'excuser cette conduite, procédé ridicule en histoire, mais de l'expliquer.

Marc-Aurèle voyait dans les chrétiens les ennemis de Rome, de l'empire et du genre humain (*odio humani generis convicti sunt*)[1]. Sa philosophie, je ne dis pas les théories du Portique, ni même, peut-être, la philosophie d'un Épictète, mais sa philosophie à lui, qui n'est plus qu'une morale à la fois très haute et très intelligible, devait lui apparaître comme bien supérieure aux mystères de la religion nouvelle. Et cette religion, qui se prétendait la seule vraie, qui n'admettait pas le partage, qui rendait les Polyeucte plus acharnés et plus hardis que les Néarque, qui se taisait, qui se cachait ou qui éclatait en malédictions, quand toutes les autres religions de l'empire imploraient leurs dieux pour le salut public, quel danger ne constituait-elle pas pour l'état ! Ajoutons que cette religion, qui pervertit et exalte les grands seigneurs, ne séduit pas moins les humbles, la plèbe, le prolétariat, les esclaves, et qu'elle devient donc un agent de révolution sociale. Certains de ses adeptes ne cessent d'appeler sur Rome, sur la bête de l'Apocalypse, les flammes vengeresses du ciel, et leurs prédications, leurs prédictions forcenées vont plus loin que les plus furieuses harangues de nos anarchistes[2]. Rappelons enfin que l'on accusait les chrétiens de pactiser avec les Barbares. En présence d'une telle situation, contre ces ennemis de l'intérieur, Marc-Aurèle a-t-il organisé une sorte de défense de Rome et de l'empire ? Si oui, c'est commettre un contresens historique et politique que de le lui reprocher comme de

l'élève illustre qu'il formait avec tant de soin, et qui devait s'appeler Marc-Aurèle. » *L'Église chrétienne* (1879), p. 300. Aucun texte ne nous autorise à croire que Fronton a eu, à ce point de vue, tant d'influence sur Marc-Aurèle.

1. Tacite, *Annales*, XV, 44.

2. Cp. V. Duruy, VI, p. 227-228 et *sub finem* ; et E. Desjardins, *Le grand Corneille historien* (1864), p. 236-240.

l'en féliciter. Chef d'état, il a agi en chef d'état. Romain, il a agi en Romain. Avec enthousiasme ? Nullement. Les *Pensées* nous le montrent qui s'encourage, qui s'excite à bien jouer son rôle. Avec fermeté ? Sans nul doute. Avec cruauté ? Jamais. Il faisait la guerre, mais il la détestait. Il avait horreur du sang versé. Il aima mieux s'exposer à perdre l'empire et à périr que de faire assassiner Avidius Cassius, et il pleura sa mort ; puis il interdit au Sénat de punir ses complices ou ses parents [1]. Or on sait que le plus vif désir d'Avidius Cassius était de tuer ce « *raisonneur* », et qu'à ce prix il acceptait avec joie d'être appelé dans l'avenir un Catilina [2]. Les preuves de la clémence et de l'humanité de Marc-Aurèle abondent. S'il a frappé les chrétiens et s'il en a pris l'initiative, ce ne fut donc point par cruauté, mais par raison d'état, et à Rome la raison d'état primait tout et justifiait tout. Mais a-t-il pris cette initiative ? Je ne le crois pas, et cela quoiqu'on lui impute l'effroyable tempête où pensa sombrer l'église de Lyon (178-179). L'histoire détaillée de cette persécution se trouve chez Eusèbe, que Renan, dans le récit qu'il en fait lui-même, reproduit à peu près complètement [3].

Mais quelle est dans l'affaire la part de Marc-Aurèle ? L'a-t-il provoquée ? L'a-t-il aggravée ? Faut-il charger sa mémoire de toutes ces horreurs, ou les laisser au compte d'un légat à la fois lâche et féroce et d'une aveugle popu-

1. Dion Cassius, LXXI, 6 : « Μὴ γὰρ γένοιτο, ἔφη, μηδένα ὑμῶν ὑπ' ἐμοῦ, μήτε τῇ ἐμῇ μήτε τῇ ὑμετέρᾳ ψήφῳ, σφαγῆναι. » Καὶ τέλος ἔφη ὅτι « ἂν μὴ τοιούτου τύχω, σπεύσω πρὸς τὸν θάνατον. » Οὕτω τι καθαρὸς διὰ πάντων καὶ χρηστὸς καὶ εὐσεβὴς ἐγένετο. »

2. Vulcatius Gallicanus, *Avidius Cassius*, III : « Nec defuere qui illum Catilinam vocarent, cum et ipse se ita gauderet appellari, addens « futurum se Sergium, *si dialogistam occidis-* « *set*, » Antoninum hoc nomine significans. »

3. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, V, 1 ; E. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 302 et suivantes. — Cp. E. Havet, *Le Christianisme et ses origines*, p. 440 et suivantes (modèle de critique, mais d'une critique peut-être un peu trop négative).

lace ivre de sang ? La seule lecture de la lettre, authentique ou supposée, des chrétiens de Lyon et de Vienne aux chrétiens d'Asie, montre que le légat mena tout, décida tout, régla tout de sa propre autorité, et qu'il ne s'avisa de consulter l'empereur que le jour où il apprit, *en plein cirque,* que le confesseur Attale était citoyen romain : μαθὼν ὁ ἡγεμὼν ὅτι Ῥωμαῖός ἐστιν, ἐκέλευσεν αὐτὸν ἀναληφθῆναι μετὰ καὶ τῶν λοιπῶν τῶν ἐν τῇ εἱρκτῇ ὄντων, περὶ ὧν ἐπέστειλε τῷ Καίσαρι, καὶ περιέμενε τὴν ἀπόφασιν τὴν ἀπ' ἐκείνου. « La réponse impériale arriva enfin, dit Renan. Elle était dure et cruelle. Tous ceux qui persévéraient dans leur confession devaient être mis à mort, tous les renégats relâchés. » Renan ne croit pas à l'existence de lois ou d'édits antérieurs promulgués spécialement contre les chrétiens. « Il n'était pas besoin pour cela d'édits spéciaux, dit-il : les lois contre les *coetus illiciti,* les *illicita collegia,* étaient nombreuses. Les chrétiens tombaient de la manière la plus formelle sous le coup de ces lois [1]. » Mais ces lois n'avaient pas des sanctions aussi rigoureuses, aussi meurtrières, et l'on peut supposer que le légat de l'empereur, dans son rapport, reprochait aux chrétiens autre chose que des infractions à des lois et à des ordonnances de police si connues. Sans quoi la réponse de Marc-Aurèle ne serait pas seulement dure et cruelle, elle serait injustifiable et inexplicable. Si, en l'absence de textes de lois formels, il a, après réflexion ou *ab irato,* inventé et décrété cette sommaire jurisprudence contre les chrétiens parce que chrétiens, regrettons-le et déplorons-le. Une loi de circonstance et d'exception est toujours une mauvaise loi. Mais d'abord, on connaît de lui un texte (de 176 ou de 177) antérieur aux événements de Lyon, qui prévoit bien la peine de mort pour les fauteurs de religions nouvelles, mais non pas pour tous, seulement pour certains : « Qui novas et

1. *L'Église chrétienne* (1879), p. 30.

usu vel ratione incognitas religiones inducunt, ex quibus animi hominum moveantur, honestiores deportantur, humiliores capite puniuntur[1]. » La distinction des nobles et du menu peuple assurait, à une partie, la moins nombreuse, il est vrai, mais la plus riche et la plus influente, des chrétiens une certaine tranquillité, et c'est à Marc-Aurèle qu'ils en étaient redevables. Mais voici (*Digeste,* XLVIII, 19, 30) un texte plus significatif encore : « Si quis aliquid fecerit quo leves hominum animi superstitione numinis terrentur, divus Marcus hujusmodi homines in insulam relegari rescripsit. » Ces dernières dispositions furent certainement appliquées, et même souvent, sous Marc-Aurèle, puisque, sous Commode, l'on voit de nombreux chrétiens rappelés de l'île de Sardaigne où ils étaient astreints au travail des mines. M. Allard dit bien à ce sujet : « On n'en saurait faire honneur aux arguments des apologistes, ni à un sentiment d'équité et d'humanité subitement éveillé chez les maîtres du monde. L'influence que des serviteurs chrétiens, et surtout une femme aimée, exercèrent sur Commode, tourna seule à l'avantage des fidèles[2]. » Il est possible, et nul ne songe à nier que la concubine de Commode, Marcia,

1. *J. Pauli sententiarum receptarum libri* V, *21, 2.* — « Le droit romain, au temps de l'empire, distinguait les hommes en deux classes prodigieusement inégales, les gens distingués et les petites gens, *honestiores, humiliores.* Les derniers seuls étaient soumis, soit à la question proprement dite, soit aux supplices qui étaient aussi des tourments. Les premiers ne pouvaient être frappés que de la mort simple. Il est vrai qu'on oubliait cette distinction quand il s'agissait du crime de lèse-majesté, mais on l'observait partout ailleurs, et ainsi les chrétiens d'un certain rang étaient à l'abri des tortures du martyre... On ne pouvait pas toujours tuer, et pour le plus grand nombre des chrétiens d'une classe élevée, l'exception des supplices équivalait à l'impunité. » E. Havet, ouvrage cité, p. 460-461.

2. P. Allard, *Le Christianisme et l'Empire romain* (1878), p. 65-66.

et les rares chrétiens, plus ou moins avérés, qui vivaient à la cour du prince, n'aient aidé grandement les adeptes de la religion nouvelle. Mais, pour en parler un peu naïment, ces chrétiens que l'on fait revenir de Sardaigne, ils n'ont pu y être déportés qu'en vertu du rescrit de Marc-Aurèle cité dans le Digeste ; c'est donc grâce à ce rescrit qu'ils ont évité la peine capitale, et le prince qui en est l'auteur aurait eu, presque autant que Commode et Marcia, droit à leur reconnaissance. Il serait peut-être équitable de ne pas l'oublier.

N'oublions pas non plus que ce document est un rescrit au sens propre du terme et que sur ce point il n'y a aucun doute. J'hésite au contraire à qualifier de rescrit la courte lettre de l'empereur au légat de Lyon. Renan dit : « *la réponse.* » M. Bayet : « Marc-Aurèle *répondit*[1]. » M. Aubé : « Il *répondit*[2]. » M. Allard : « Mais, comme on le voit, tous, en vertu du rescrit de Marc-Aurèle, confirmatif de ceux de ses prédécesseurs, etc[3]. » M. Allard fait surtout allusion à ce que l'on appelle le rescrit de Trajan, c'est-à-dire à la réponse de l'empereur à la fameuse lettre de Pline le Jeune[4]. De même M. Linsenmayer : « Mark-Aurel verwies einfach auf die Bestimmungen des trajanischen Reskriptes, wonach die Bekenner hinzurichten, die Apostaten freizulassen seien[5]. » Je ne rappelle que pour mémoire l'opinion d'E. Havet : il ne se demande pas si nous avons, oui ou non, affaire à un rescrit de Marc-Aurèle, et il n'a pas à se le demander, car il ne reconnaît aucun degré d'authenticité à la lettre des chrétiens de Lyon[6].

1. Lire Ch. Bayet, *Histoire de France* (de Lavisse) (1903), II, I, p. 4-10.
2. B. Aubé, *Histoire des Persécutions de l'Église* (1875), p. 385.
3. P. Allard, ouvrage cité, p. 61.
4. *C. Plini et Trajani epistularum liber*, 96 et 97. — V. G. Boissier, *Revue Archéologique*, XXXI. *La lettre de Pline au sujet des chrétiens*, et cp. E. Havet, p. 421 et suivantes.
5. Linsenmayer, ouvrage cité, p. 103.
6. E. Havet, p. 441-443.

M. Allard regarde comme démontré que, depuis Néron, il y a eu plusieurs rescrits impériaux contre les chrétiens ou au sujet des chrétiens; il insiste en particulier (page 40 et suiv.) sur la lettre de l'empereur Hadrien au proconsul Minucius Fundanus, et le ton de cette lettre montre bien qu'Hadrien ne voit pas dans les chrétiens un péril public et qu'il est très éloigné de prendre contre eux des mesures exceptionnelles. La réponse de Marc-Aurèle au légat de Lyon, si on y voit un rescrit, c'est à-dire le résumé impératif d'instructions générales, un texte destiné à prendre force de loi, cette réponse marquerait donc une rupture avec les idées et les pratiques de tolérance d'Hadrien. Tant il est vrai qu'on fait dire aux mots ce qu'on veut ! Mais cette réponse n'est pas un rescrit, et elle n'a ni le sens ni la portée que l'on prétend.

Cette réponse ne contredirait pas moins ce que l'on appelle le rescrit ou les rescrits d'Antonin le Pieux. Antonin, inquiet des soulèvements tumultueux du peuple des villes contre les chrétiens, écrivit à ce sujet « aux habitants de Larisse, en Thessalie, de Thessalonique, en Macédoine, aux Athéniens, et « à tous les Grecs », c'est-à-dire probablement à l'assemblée de la province d'Achaïe. Méliton, qui cite ces rescrits, les résume d'un mot : défense de faire du tumulte à l'occasion des chrétiens[1] ». Nous n'avons aucune de ces lettres, et, quand nous les posséderions, elles ne nous apprendraient rien, sinon que l'empereur n'admet pas que, sous couleur de poursuivre les chrétiens, on provoque des troubles. Appelons-les rescrits, si l'on veut ; mais ce ne furent point des rescrits, au sens propre du terme, mais de simples instruc-

1. P. Allard, ouvrage cité, p. 46-47. Texte d'Eusèbe, IV, 26, 10 : ὁ δέ πατήρ σου, καὶ σοῦ τὰ σύμπαντα διοικοῦντος αὐτῷ, ταῖς περὶ τοῦ μηδὲν νεωτερίζειν περὶ ἡμῶν ἔγραψεν, ἐν οἷς καὶ πρὸς Λαρισαίους καὶ πρὸς Θεσσαλονικεῖς καὶ Ἀθηναίους καὶ πρὸς πάντας Ἕλληνας.

tions de police qui visaient les chrétiens aussi bien que leurs adversaires. Il n'y a rien à en induire sur une jurisprudence spéciale d'Antonin à l'égard des fidèles du Christ. Et l'on peut dire, puisque Marc-Aurèle est cité ici comme gouvernant avec son père adoptif, que ce texte n'autorise aucune hypothèse tendancieuse en ce qui le concerne lui-même.

A lire M. Linsenmayer, on croirait que Marc-Aurèle a renvoyé purement et simplement, et presque nommément, son légat au rescrit, à la lettre de Trajan à Pline. Or, rien de tel n'apparaît dans le texte d'Eusèbe, que voici : ἐπιστείλαντος γὰρ τοῦ Καίσαρος τοὺς μὲν ἀποτυμπανισθῆναι, εἰ δέ τινες ἀρνοῖντο, τούτους ἀπολυθῆναι. La traduction que Renan en donne n'est pas très exacte. Et pourtant, en pareille matière, chaque mot a son importance. Ἀποτυμπανισθῆναι n'est pas rendu par l'expression *mettre à mort*. Ecrire au légat, sans plus : « Mettez-les à mort », c'eût été lui dire : « Je vous donne carte blanche. » Mais ἀποτυμπανίζειν a le sens très spécial de *virgis caedere*, et le supplice des verges ne faisait qu'annoncer le coup de hache. L'empereur prescrit donc le mode selon lequel les condamnés seront exécutés. — Renan rend l'idée contenue dans ἀρνοῖντο par le mot de *renégats*. M. Allard traduit : « Que ceux qui s'avouent chrétiens, lui manda-t-il, soient condamnés à la peine capitale ; mais, s'il en est qui *renient*, ceux-ci doivent être absous[1]. » On a déjà lu, chez M. Linsenmayer, le mot *Apostaten*. Mais Eusèbe ne dit rien de tel ! Le mot ἀρνεῖσθαι signifie *nier* plutôt que *renier* ; ἄρνησις n'est pas ἀπόστασις (ἀρνησίθεος = celui qui nie Dieu, ἀρνησίχριστος = celui qui nie le Christ). Pourquoi tirer des mots ce qui n'y est pas et ce que celui qui les emploie n'a pas voulu y mettre ? Le but de M. Allard, dans son récit de l'affaire de Lyon, est visible. « Mais, dit-il, le témoignage arraché aux esclaves faisait peser

1. P. Allard, p. 60.

sur les uns et sur les autres l'inculpation de crimes distincts de celui de christianisme. Les apostats pouvaient-ils être encore considérés comme innocents et devaient-ils être renvoyés absous ? Telle est la question que le légat se posa avec embarras et qu'il soumit à la décision de l'empereur. Marc-Aurèle remit sans hésiter son représentant dans la droite voie. » Ce serait donc, selon M. Allard, une certaine sollicitude pour les renégats qui auraient inspiré la démarche du légat et dicté la réponse de l'empereur ! Et même cette sollicitude aurait eu pour objet des gens infâmes ou du moins accusés de crimes monstrueux qui se seraient sauvés par l'expédient de l'apostasie publique. Je demande s'il y a, dans le texte d'Eusèbe, auquel il faut toujours revenir, un seul mot qui permette de pareilles imaginations. M. Allard prétend que les martyrs de Lyon « ne moururent que parce qu'ils avaient refusé la grâce offerte par l'empereur aux apostats ». Penser et dire cela, c'est faire injure aussi bien aux chrétiens de Lyon qu'à Marc-Aurèle : l'idée même d'un tel marché les aurait également indignés. C'est ne pas connaître Marc-Aurèle, c'est le ravaler plus bas que le Félix de Corneille, que de le croire capable de spéculer sur la lâcheté et sur la bassesse humaine. J'ai même la conviction, quand je me reporte à la phrase des *Pensées* où ils sont nommés, que Marc-Aurèle n'a jamais supposé que les vrais chrétiens pussent abjurer leur foi : il leur faisait plus d'honneur. Et, pour conclure sur ce point, il reste acquis que le texte d'Eusèbe, ἐπιστεῖλαντος γὰρ κ.τ.λ., n'autorise en rien cette interprétation ni ces insinuations, et qu'il faut s'en tenir à ce qu'il dit, dans les termes où M. Bayet le traduit : « Marc-Aurèle répondit qu'il fallait *décapiter* ceux qui déclareraient être chrétiens, renvoyer ceux qui le *nieraient*. » Autrement dit : tous les accusés, reconnus coupables de christianisme, de leur propre aveu, devaient subir la peine de la décollation, et non pas une autre ; tous les accusés qui jureraient n'être pas

chrétiens devaient être remis en liberté. Donc, interdiction de la torture pour les premiers, vie sauve et liberté pour les autres, voilà toute la lettre impériale : Marc-Aurèle traite tous les chrétiens avérés comme s'ils étaient citoyens romains, et, pour les accusés qui affirment n'être point chrétiens, il se contente de leur parole. Aussi ne consentirai-je jamais à le considérer comme responsable des agissements de son légat à Lyon. Au centraire ! Représentons-nous la situation. L'empereur est très loin, absorbé par la guerre contre les Marcomans, malade, conscient de sa mort prochaine, mais plus inquiet du sort de l'empire que du sien propre. Il reçoit la lettre du légat, qui lui montre sans doute la ville de Lyon bouleversée, la plèbe menaçante, les chrétiens arrogants. Il répond, et sa réponse est telle que, plus tard, les chrétiens qui la publieront, sembleront dire : « Voilà comment le légat traitait nos frères et les supplices qu'il leur infligeait, injustement et illégalement. Voici l'expression très nette de la volonté de l'empereur : la mort, oui, mais la mort de saint Paul. Or, voyez comment le valet a obéi au maître. » La place même qu'occupe l'épisode de la lettre dans le récit d'Eusèbe, justifie ce que je dis : l'antithèse entre la décision de Marc-Aurèle et la conduite de son subordonné est visible.

« Ces instructions furent dépassées, » dit M. Bayet, c'est-à-dire que le légat, pour flatter la lie du peuple, τῷ ὄχλῳ χαριζόμενος, les viola outrageusement, et que même il n'en tint aucun compte. Eusèbe dit, en effet, qu'il procéda à un nouvel interrogatoire, et que, tous ceux qui paraissaient être citoyens romains, il leur faisait trancher la tête, tandis qu'il livrait les autres aux bêtes. La lettre de l'empereur ne permettait pas cette distinction. Il y a plus. Le légat, qui avait consulté l'empereur sur le cas particulier d'Attale, le livra aux bêtes, puis le fit placer sur la chaise de fer incandescent, comme sur un bûcher. Qu'est-ce à dire sinon que le légat se riait de l'autorité

impériale, qu'il n'en faisait qu'à sa guise, qu'il se conduisait comme presque tous les gouverneurs de province du temps, et que, si l'on est excusable de déplorer, par une sorte de contresens historique bizarre, que Marc-Aurèle n'ait pas été un Constantin avant l'heure, on ne l'est pas de lui faire porter le poids de la cruauté, de l'ineptie ou de la désobéissance de ses lieutenants.

J'ajoute que, visiblement, la lettre du prince au légat, et je me place toujours dans l'hypothèse de l'authenticité de cette lettre[1], ne valait que pour l'affaire de Lyon. Elle n'avait, elle ne pouvait avoir ni l'ampleur ni la portée ni la force légale d'un rescrit. Je remarque qu'Eusèbe ne fait allusion qu'à une ἐπιστολή, *epistula*. Ailleurs, pour parler d'un véritable rescrit, je veux dire la lettre de Trajan à Pline le Jeune, il emploie le mot δόγμα : πρὸς ἃ τὸν Τραϊανὸν δόγμα τοιόνδε τεθεικέναι[2]. La différence entre les deux documents est capitale. La lettre de Trajan établit une jurisprudence. La lettre de Marc-Aurèle n'a pour but que de mettre fin à une véritable émeute, qui éclate en Gaule tandis que l'empire est en danger à l'Est.

Nous avons de Marc-Aurèle un rescrit sur lequel ne plane aucun doute : c'est celui que j'ai rapporté ci-dessus, où figure le nom même du prince, et dont on peut constater l'application aux chrétiens relégués en Sardaigne. Ce rescrit répond bien au caractère, aux idées et aux sentiments de Marc-Aurèle. Ce rescrit rentre bien dans la définition des rescrits à partir d'Hadrien où « ils interviennent dans toutes les matières et surtout dans les procès. Ils acquièrent une importance capitale pour la formation de la jurisprudence qu'ils modifient, surtout en matière criminelle, dans le sens de l'équité et de l'hu-

1. Il est bien entendu qu'en ces discussions il faut presque toujours réserver la question d'authenticité. Mais, pour cette lettre de Marc-Aurèle, je crois à la *sincérité* d'Eusèbe.
2. Eusèbe, III, 33, 2.

manité[1]. » Ce rescrit fut donc profitable aux chrétiens. Mais M. Allard écrit qu'il « ne paraît pas se rapporter à eux[2]. » Et M. Linsenmayer déclare que les critiques récents qui ont essayé de diminuer la part prise par Marc-Aurèle aux persécutions[3], ont échoué dans leur tentative.

On dirait que ces historiens, qui sont un peu trop de leur école, tiennent à ce que Marc-Aurèle figure en bonne place parmi les persécuteurs. Les témoignages qui, à ce point de vue, lui sont favorables, on les rejette. Méliton, cité par Eusèbe, rappelle, on l'a vu, à Marc-Aurèle, qu'il partageait l'empire avec Antonin, quand ce dernier adressa à certaines villes un sérieux rappel à l'ordre : il est à croire qu'Antonin ne le fit qu'après en avoir délibéré avec son fils : on l'oublie. On ne traduit pas exactement sa réponse au légat de Lyon, et on se garde bien de rappeler que ce dernier, en raison du départ de Rome et de la maladie du prince, ne redoutait aucun contrôle. Nous avons le rescrit du Digeste : il ne se rapporte pas aux chrétiens, et surtout point, c'est de toute évidence, aux forçats de Sardaigne ! Nous avons des textes de Tertullien : ils sont sans valeur ! C'est un procédé, et qui se marque d'une manière bien piquante jusque dans l'*Index* du livre de M. Linsenmayer ; on y lit : *M. A. Vorbild für Diokletian 170; für Julian 269*[4]. On veut que Marc-Aurèle soit la première esquisse du vrai persécuteur, et ce n'est pas un persécuteur. On veut voir une tache de sang sur le livre des *Pensées*, et elle n'y est pas.

Je n'ai pas le dessein d'étudier, à l'aide des *Pensées*, la philosophie de Marc-Aurèle, ni d'essayer de lui donner sa

1. *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, article *Rescriptum*.
2. P. Allard, p. 57.
3. A. Linsenmayer, p. 104.
4. A. Linsenmayer, p. 291.

place parmi les stoïciens. Édouard Zeller a dit là-dessus tout ce qu'il faut dire, et il serait téméraire, même pour un lecteur assidu de Marc-Aurèle, de revenir à la charge. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il eût été heureux de se voir, pour ainsi dire, classé et catalogué. Et j'imagine qu'il eût volontiers souscrit, au moins en partie, au jugement à la fois paradoxal et profond que Guyau a porté sur lui : « ...Épictète recommence l'attaque contre les Épicuriens, il les traite avec une violence extrême ; mais son disciple Marc-Aurèle, stoïcien aussi, plein des mêmes idées et des mêmes croyances, se retourne de nouveau comme à regret vers Épicure, le prend pour modèle, s'exhorte lui-même à l'imiter ; il fonde à Athènes une chaire d'épicurisme ; çà et là dans ses pensées, qu'il nous a si sincèrement exprimées, on reconnaît, flottant vaguement comme en un rêve, les grandes conceptions épicuriennes ; sans cesse il les retrouve lui-même avec inquiétude en face de ses idées propres, il les confronte avec elles, et sa dernière pensée est une pensée de doute[1]. » C'est que Marc-Aurèle, du système même auquel il doit sa formation, et des autres systèmes, ne veut retenir et ne retient que les grandes conceptions et les grandes vérités morales communes à tous. C'est que sa philosophie, en définitive, n'est plus qu'une éthique supérieure et très simple. On y relève des contradictions, des incertitudes. Mais le plus souvent elles sont dues aux mots mêmes dont il se sert. Elles sont aussi l'effet des conditions dans lesquelles il écrit, et surtout elles prouvent la sincérité, la loyauté d'un esprit et d'un cœur qui cherchent la vérité et le bien sans prétendre les détenir par droit de naissance ou de puissance, et qui, loin de se donner eux-mêmes comme parfaits, ne cessent de s'interroger et de se corriger. A toutes les pages, on sent que Marc-Aurèle se juge très

1. M. Guyau, *La Morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines* (1886), p. 10.

sévèrement et n'a d'indulgence que pour autrui. Mais, quoi qu'on en ait dit, cette indulgence n'est pas de la faiblesse. Il voit les hommes comme ils sont. Il sait bien qu'ils ne sont pas tous des philosophes ni des saints, mais que pour la plupart ils sont victimes de leur fragilité et de leur ignorance natives. Ils ne savent ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Y a-t-il un Dieu unique? Y a-t-il des dieux? Y a-t-il une Providence générale, universelle, qui n'intervient que pour maintenir l'ordre et l'économie du monde? Y a-t-il une multitude de petites providences particulières? Le monde est-il éternel? ou bien a-t-il été créé et sombrera-t-il dans l'ἐκπύρωσις finale? ou bien subit-il, à des périodes déterminées, des transformations successives? Qu'est-ce que le bien? qu'est-ce que le mal? la naissance? la mort? Toutes ces questions sont posées dans les *Pensées*. Que toutes n'y soient pas résolues, et même si aucune ne l'est, peu importe. C'est l'honneur de l'humanité que de ne pas renoncer à les poser. Et la gloire de Marc-Aurèle est d'avoir donné à ses contemporains l'impression qu'il y avait trouvé les réponses nécessaires, comme de nous avoir légué un livre que nous relisons, quand la soif d'une certitude que nous savons pourtant impossible, nous tourmente plus durement. Vulcatius Gallicanus nous donne de cette confiance des hommes de son temps en Marc-Aurèle une preuve bien curieuse : « Il brilla tellement dans la philosophie, dit-il, que, sur le point de partir pour la guerre contre les Marcomans, comme tous redoutaient pour lui une issue fatale, il s'en vit prié, non par flatterie, mais sérieusement, de révéler les préceptes de sa philosophie : et il ne craignit pas de le faire : au contraire, dans une suite de παραινέσεων, c'est-à-dire d'exhortations, il parla trois jours durant[1]. » Aurelius Victor[2]

1. Vulcatius Gallicanus, *Avidius Cassius*, III.
2. Aurelius Victor, *Césars*, XVI.

raconte la même chose, et son horrible latin rend son récit peut-être plus touchant encore. Il est vrai que Renan (qui semble avoir négligé le texte d'Aurelius Victor) juge le fait « bien peu vraisemblable[1] ». Mais quelle belle légende ! Ce n'est pas que Marc-Aurèle ait pu, pendant ces trois journées, annoncer à ses auditeurs autre chose que ce que nous lisons dans les *Pensées*. Mais s'il leur en a donné seulement la substance, la fleur et le fruit, si, fort de son propre exemple, lui qui, il le savait, allait à la mort, il leur a prêché une dernière fois le culte du devoir pour le devoir, la poursuite âpre et incessante de la perfection morale, le détachement des biens périssables, la haine de l'égoïsme, l'amour du genre humain, c'est-à-dire, non pas seulement la charité, mais aussi la solidarité qui se confond avec la justice ; s'il leur a surtout prêché la soumission réfléchie aux lois de la nature, l'acceptation virile de la douleur, la douceur envers le mal, la foi au bien et au progrès, ces trois journées n'ont pas été perdues. Et l'on ne peut rêver de plus noble conclusion à l'histoire de la philosophie stoïcienne, à l'histoire même du monde antique.

Il y a des faiblesses, des ignorances, des obscurités chez Marc-Aurèle. « Il n'osa jamais nier absolument le surnaturel », dit Renan[2]. Un tel reproche étonne de la part de Renan, après les combats qu'il a traversés lui-même sans arriver à la négation absolue. Et un tel reproche étonne encore plus, adressé à un homme, dont l'âme tenait de celle de Virgile, et qui pouvait dire lui aussi :

> Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
> Atque metus omnes et inexorabile fatum
> Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari ?
> Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
> Panaque Silvanuumque senem Nymphasque sorores[3] !

1. *Marc-Aurèle*, p. 484, en note.
2. *Marc-Aurèle*, p. 16.
3. *Géorgiques*, II, 490.

A propos de ce qu'il dit souvent « de dieux intervenant dans les choses humaines par des volontés particulières », Renan ajoute : « La faiblesse de son éducation scientifique explique seule une pareille défaillance [1]. » Mais cela n'est qu'un détail, une concession purement verbale à des habitudes séculaires : Renan n'aurait pas osé dire que Marc-Aurèle y croyait ! Quant à son éducation scientifique, nous ne savons pas ce qu'elle fut, sans doute peu poussée, et pour des raisons que l'on comprend. Mais on remarquera que, sur ce point, Taine n'est point de l'avis de Renan : « Nous avons beaucoup appris depuis seize siècles ; mais nous n'avons rien découvert en morale qui atteigne à la hauteur de cette doctrine. *Notre science positive a mieux pénétré le sens des lois qui régissent le monde ; mais, sauf des différences de langage, c'est à cette vue d'ensemble qu'elle aboutit* [2]. »

Tout le monde ne peut pas lire Platon et Kant. Les *Dissertations* d'Épictète forment un trop gros volume ; son *Manuel* est sec et triste. Chacun peut lire Marc-Aurèle. Les *Pensées* ne sont pas le livre d'un philosophe, ni le livre d'un prince, mais le livre d'un homme qui aime, qui *aime à aimer,* comme dit Taine [3], qui a souffert et qui sait qu'il souffrira encore, qui travaille, qui lutte, pour son pays, pour lui-même, pour l'humanité. C'est le livre d'un héros, d'un héros du devoir et de la volonté, qui ne cherchait et n'espérait de récompense ni en cette vie ni, sans doute, après cette vie. C'est le livre d'un optimiste, non pas d'un optimiste béat et niaisement satisfait, mais d'un optimiste convaincu que le bonheur réside pour l'homme dans un accord de plus en plus profond avec le monde et ses lois. C'est le livre d'un homme pareil à tous les autres hommes, en qui, selon son âge, on trouve,

1. *Marc-Aurèle,* p. 16.
2. *Nouveaux Essais de critique et d'histoire* (1880), p. 256.
3. *Nouveaux Essais,* p. 253.

comme le dit son biographe Capitolin, un frère, un père, un fils [1]. Et c'est pourquoi, parmi les religions chancelantes et les philosophies en lutte, ce livre vivra. Il a résisté et il résistera aux années, comme la statue équestre de Marc-Aurèle lui-même, la seule que le temps et les Barbares aient épargnée à Rome.

Caen, le 18 novembre 1908.

1. Capitolin, *Marc-Aurèle,* XVIII : « Cum igitur in amore omnium imperasset, atque ab aliis *modo frater, modo pater, modo filius, ut cujusque aetas sinebat, et diceretur et amaretur...* »

PENSÉES

LIVRE I

1

Exemples de mon grand-père Vérus : les bonnes mœurs et l'égalité de l'âme.

2

La réputation et le souvenir du père qui m'a engendré, m'inspirent la pudeur et le mâle courage.

3

Ma mère m'a appris la piété envers les dieux et la libéralité; et qu'il faut s'abstenir non seulement de mal faire, mais même d'en avoir la pensée; et encore la simplicité dans le régime; et à fuir le train ordinaire des riches.

4

Grâce à mon bisaïeul, au lieu d'aller aux écoles publiques, j'ai eu de bons professeurs à la maison, et j'ai compris que pour cet objet il faut dépenser sans compter.

Les chiffres qui se lisent dans le texte renvoient à l'Appendice I.

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

5

Grâce à mon précepteur, je n'ai été ni Vert ni Bleu, ni pour les Boucliers courts, ni pour les Boucliers longs; j'endure la fatigue; j'ai besoin de peu; je mets la main à la besogne, mais sans me mêler de tout; et j'accueille fort mal la délation.

6

Grâce à Diognète, je fuis les futilités ; je suis incrédule aux histoires d'incantations, de démons exorcisés et de sottises du même genre, que racontent les charlatans et les magiciens; je ne nourris pas de cailles, je ne me passionne point pour de telles niaiseries ; je supporte un langage franc; je me suis familiarisé avec la philosophie, j'ai entendu d'abord Eutychius[1], puis Tandasis[2], puis Moecianus[3]; j'ai écrit des dialogues dès l'enfance, j'ai couché avec plaisir sur le grabat de cuir et obéi de même à toutes les autres prescriptions de la secte hellénique.

7

Grâce à Rusticus, j'ai vu nettement la nécessité de redresser et d'amender mon caractère; de ne pas donner dans l'exubérance des sophistes; de ne pas écrire sur les préceptes de la morale; de ne pas débiter de petits discours captieux; de ne pas frapper les imaginations par un étalage d'ascétisme ou de bienfaisance; d'éviter la rhétorique, la poétique, le langage raffiné; de ne pas rôder dans la maison en robe flottante; de ne jamais rien faire de pareil; d'écrire mes lettres simplement, comme celle qu'il écrivit lui-même de Sinuesse à ma mère; — avec les gens qui m'ont blessé

ou qui m'ont nui, de me montrer facile au pardon et à la réconciliation, dès qu'eux-mêmes veulent revenir; de lire attentivement au lieu de me borner à comprendre en gros; de ne pas approuver d'emblée les bavards. Grâce à lui, j'ai lu les *Entretiens* d'Épictète, qu'il m'apporta de chez lui.

8

Grâce à Apollonius, je sais rester libre, réfléchi et décidé à la fois, je ne regarde, exclusivement, que la raison; je suis toujours le même, dans la souffrance aiguë, devant la mort d'un enfant, dans les longues maladies. Par lui, exemple vivant, j'ai vu clairement que le même homme peut être très véhément et ami de la gaieté. Dans ses leçons, nulle impatience : je voyais qu'évidemment il tenait pour le moindre de ses avantages personnels son expérience et son ingéniosité à enseigner les vérités théoriques. Il m'a appris comment il faut recevoir les soi-disant grâces qui nous viennent de nos amis : ou les accepter, sans se croire, pour cela, diminué, — ou les décliner sans grossièreté.

9

Chez Sextus, j'ai vu la bonté; l'exemplaire d'une famille patriarcale; la conception d'une vie conforme à la nature; la gravité non feinte; l'art de deviner les besoins de ses amis; la patience avec les sots, avec ceux qui croient sans réfléchir[4]; l'art d'être tout à tous, si bien que toute flatterie était moins plaisante que son entretien, et qu'au même moment il inspirait la plus grande vénération à ses familiers; un esprit compréhensif et une méthode qui découvraient et ordon-

naient les dogmes nécessaires à l'existence; jamais même l'apparence de la colère ni d'aucune autre passion, mais à la fois une impassibilité parfaite et une extrême tendresse pour les siens; une parole affable, mais ennemie du bruit; une science infinie, mais qui se cache.

10

Chez Alexandre le grammairien, nulle hâte à blâmer autrui; ni injures, ni réprimandes pour un barbarisme, un solécisme, ou une prononciation vicieuse, qui vous échappait; — mais, adroitement, la seule expression juste, il la proposait, sous forme de réponse, ou d'argument complémentaire, ou à la faveur d'un débat contradictoire sur le sens du mot, non sur le mot lui-même, ou encore par telle ou telle autre leçon de ce genre, finement insinuée.

11

Fronton m'a enseigné ce qu'est chez un tyran l'envie, la versatilité, l'hypocrisie, et que d'ordinaire ceux que nous appelons les Eupatrides sont autant dire sans cœur.

12

Alexandre le Platonicien m'a appris à faire rarement et à ne jamais faire sans nécessité, soit de vive voix, soit par lettre, cette réponse : « je suis occupé; » à ne pas sans cesse esquiver de cette manière les devoirs que l'on a envers son entourage, en se retranchant derrière des affaires pressantes.

13

Catulus m'a appris à ne pas dédaigner l'accusation

d'un ami, même s'il m'accuse à tort, mais à l'éprouver et [5] à le ramener à l'ancienne intimité ; à faire de bon cœur l'éloge de mes maîtres, comme on rapporte qu'on le fit de Domitius et d'Athénodore [6] ; et à aimer mes enfants d'amour sincère.

14

De mon frère Sévérus je tiens l'amour de la famille, l'amour de la vérité, l'amour de la justice. Par lui j'ai connu Thraséa, Helvidius, Caton, Dion, Brutus, et j'ai eu la vision d'une république égalitaire, fondée sur l'équité et sur le droit donné à tous de parler et de voter, et la vision d'une royauté qui respecte avant tout la liberté de tous les sujets. C'est encore par lui que je sais qu'il faut dans le culte de la philosophie une humeur unie et une vigueur soutenue. Je lui dois le goût des bonnes actions, de la générosité qui ne compte pas, de la bonne espérance, et de la foi en l'affection de mes amis. Enfin, il ne dissimulait pas avec ceux qui encouraient son blâme, et ses amis n'avaient pas besoin de se demander : « Que veut-il? Que ne veut-il pas? » Car il le montrait clairement.

15

De Maximus j'ai appris la maîtrise de soi, qui fait qu'on ne change pas pour un rien, le courage moral dans toutes les difficultés et surtout dans les maladies ; le bon équilibre d'un caractère à la fois doux et imposant; l'accomplissement sans dégoût des tâches immédiates, si bien que tous ont confiance en vous et croient, si vous parlez, que votre parole exprime votre pensée, si vous agissez, que votre action est bonne. Jamais ni étonnement, ni stupeur, ni hâte inutile, ni

hésitation, ni embarras, ni abattement, ni de ces rires immodérés que suivent la colère ou la défiance, mais une activité bienfaisante, le pardon des injures, la haine du mensonge. Image de la vertu naturelle plutôt que de la vertu acquise, nul n'aurait jamais imaginé que Maximus le regardait de son haut ni osé se croire meilleur que lui. Et enfin Maximus avait de l'esprit.

16

De mon père je me rappelle la clémence, mais aussi la persévérance inébranlable dans les jugements rendus après examen ; l'indifférence à la gloriole des soi-disant dignités ; le goût du travail, sans défaillances ; l'hatude d'écouter ceux qui ont à présenter des idées utiles à l'état ; l'immuable volonté de récompenser chacun selon son mérite ; l'expérience des cas où il faut se détendre ; l'interdiction des amours masculines ; la facilité aimable dans les relations ; le désir de voir ses amis, sans croire indispensable de les avoir à sa table ou de les emmener en voyage ; mais, toujours le même, c'est ainsi que le retrouvaient ceux qu'une nécessité avait séparés de lui ; dans les délibérations, la passion des recherches exactes et la patience, et jamais il ne renonça à une enquête[7] pour se contenter des premières apparences venues ; l'art de garder ses amis, qui est de n'être avec eux ni vite dégoûté ni facilement épris ; l'aptitude à se suffire en tout par soi-même ; la sérénité du visage, la lointaine prévoyance, et une façon bourgeoise de régler à l'avance les plus petites choses ; la restriction, sous son principat, des acclamations et de toutes les flatteries ; la garde incessante des ressources indispensables à l'empire, l'éco-

nomie des revenus de l'état, et le dédain des critiques que lui attirait cette conduite ; envers les dieux, nulle superstition ; envers les hommes, ni adulation démagogique, ni obséquiosité, ni publiques caresses, mais une constante réserve, de la solidité, jamais rien de vulgaire, jamais de concessions aux nouveautés. Quant aux biens qui facilitent l'existence, et que la fortune nous offre à profusion, il en usait avec modestie et franchise à la fois : présents, il en prenait sa part, sans façon ; absents, il s'en passait. Personne ne l'aurait traité de sophiste, de bouffon, de pédant ; on le qualifiait d'homme mûri par l'expérience, accompli, inaccessible à la flatterie, de taille à se gouverner lui-même et les autres avec lui. En outre, s'il honorait les vrais philosophes, il n'injuriait pas les autres, encore, d'ailleurs, qu'il ne se laissât point duper par eux. Puis, son commerce était charmant, plein d'une bonne grâce dont on ne se lassait pas. Il soignait son corps, mais avec mesure, et non en homme qui tient avant tout à la vie[8], ou qui fait le beau ; au surplus, il n'y était point paresseux, et, grâce à cette attention sur soi, il eut recours bien rarement aux médecins, aux potions, aux emplâtres. Un de ses principaux soucis était de céder le pas sans envie aux hommes doués d'une supériorité comme l'éloquence, la science historique ou juridique[9], ou une autre science : il mettait son zèle à ce que chacun d'eux obtînt autant de gloire qu'il avait de mérite ; et comme il faisait tout selon la coutume des ancêtres, même dans ce cas particulier il n'apparaissait pas comme un homme qui agit par amitié[10]. De plus il ignorait la mobilité et l'inconstance, il restait au contraire fidèle aux mêmes lieux et aux mêmes occupations. Après les plus violents accès de

céphalalgie, il se remettait immédiatement, avec l'entrain d'un jeune homme, à la besogne accoutumée. Il n'avait guère de secrets ; s'il en eut, ce fut bien rarement, et cela uniquement dans l'intérêt de l'état. Prudent et mesuré dans l'ordonnance des jeux, les plans de travaux, les distributions publiques, en toutes ces occasions de dépense il visait à faire son devoir, peu curieux de la popularité que lui vaudraient ses actions. Pas de bains à contre-temps. Nul amour pour la bâtisse. Nul goût pour inventer des plats. Nul égard au tissu ou à la couleur de ses habits, nul souci de la beauté de ses esclaves. La toge nationale lui suffisait (*à Rome*) ; à sa villa de la plaine, un vêtement de campagnard ; à Lanuvium, presque toujours la tunique ; à Tusculum, mais il s'en excusait, il portait la casaque, et le reste à l'avenant[11]. En lui, ni hauteur rebutante, ni inflexibilité, ni violence, en tout cas jamais au point que l'on eût pu dire : « *jusqu'à la sueur* » ; mais il raisonnait sur chaque chose séparément, en homme qui a le temps, sans trouble, avec ordre, avec sûreté, conséquent avec lui-même[12]. A lui s'appliquerait bien ce qu'on rapporte de Socrate, qu'il pouvait et s'abstenir et jouir de ces plaisirs dont la plupart des hommes ne supportent pas de s'abstenir et ne savent pas jouir avec mesure. C'est que la force d'âme, l'endurance, la sobriété dans les deux cas sont le fait d'un homme à l'âme bien équilibrée et invincible, tel que fut mon père dans la maladie de Maximus.

17

Aux dieux je dois d'avoir eu de bons grands-parents, de bons parents, une excellente sœur, d'excellents maîtres, des proches, des familiers, des amis bons

aussi presque tous ; de n'être jamais allé jusqu'à offenser l'un d'eux : certes, j'y étais enclin, mais les dieux bienfaisants m'ont toujours préservé des occasions où j'aurais pu commettre cette faute. Grâce à eux je n'ai pas trop longtemps habité chez la concubine de mon grand-père, je suis resté pur dans mon enfance, je n'ai pas fait l'homme avant la puberté, et j'ai même attendu au delà du temps permis. Grâce à eux j'ai été sous les ordres d'un prince et d'un père qui devait me purger de toute arrogance, et m'amener à concevoir que l'on peut vivre dans un palais sans doryphores, ni uniformes, ni torches, ni statues[13], ni toute cette ostentation ; que même il est permis de s'y réduire presque au train d'un particulier, et ce n'est ni humilité exagérée, ni signe qu'on est lâche dans les conjonctures où il faut agir en souverain pour le bien de l'état. Grâce à eux j'ai eu un frère capable par sa complexion morale de m'exciter à me surveiller moi-même, et dont la déférence et l'affection me ravissaient ; j'ai eu des enfants qui n'étaient point sots[14], ni mal faits ; je ne me suis pas trop poussé dans la rhétorique, la poétique et les autres sciences, où je me fusse peut-être arrêté, si j'avais eu conscience d'y faire un sérieux progrès. Grâce à eux je n'ai pas tardé à constituer mes précepteurs en dignités, dans les postes qu'ils me paraissaient désirer, au lieu de les leurrer de l'espoir, puisqu'ils étaient encore jeunes, que je ferais la chose plus tard. Grâce à eux, j'ai connu Apollonius, Rusticus, Maximus, et j'ai eu, clairement et souvent, la vision d'une vie conforme à la nature, dans toute sa pureté : aussi, en tant qu'il dépend des dieux, de leurs communications, de leurs secours, de leurs inspirations, plus rien

ne m'empêche de vivre selon la nature, et si je reste en deçà de ce but, c'est par ma faute, et parce que je ne tiens pas compte de leurs avertissements, je devrais dire de leurs leçons. Grâce à eux mon corps a tenu bon jusqu'à ce jour malgré ma rude existence ; je n'ai touché ni à Bénédicta ni à Théodotus, et même, plus tard, pris du mal d'amour, je me suis guéri. Grâce à eux, souvent irrité contre Rusticus, je n'ai rien fait dont j'eusse à me repentir ; et ma mère, qui devait mourir jeune, a pourtant passé chez moi ses dernières années. Grâce à eux, chaque fois que je voulus secourir un pauvre ou une personne qui me sollicitait pour autrui[22], jamais on ne m'a dit que je n'avais pas d'argent pour le faire, et jamais je n'ai subi pareille détresse ni rien dû aux autres. Grâce à eux, ma femme est telle qu'on la connaît, si docile, si affectueuse, si simple, et j'ai trouvé des maîtres parfaits pour mes enfants. C'est eux qui en songe m'ont suggéré des remèdes à mes souffrances, entre autres contre les crachements de sang et les vertiges, et cela à Caièta où ils me révélèrent un onguent[16]. Quand je me vouai à la philosophie, c'est eux qui me préservèrent de tomber dans les mains des sophistes, de m'attarder aux livres écrits, à l'analyse des syllogismes, à l'étude des phénomènes célestes. Oui, tous ces bonheurs prouvent des dieux secourables et ma bonne fortune.

Écrit chez les Quades, au bord du Gran.

LIVRE II

1

Dès le matin, dis-toi d'abord que tu rencontreras des importuns, des ingrats, des insolents, des perfides, des envieux, des gens insupportables. S'ils ont tous ces défauts, c'est qu'ils ignorent les biens et les maux. Mais moi, j'ai médité sur la nature du bien, qui est le beau, sur celle du mal, qui est le honteux, sur celle du coupable lui-même, et il est mon parent; — sans participer au même sang et à la même semence que moi, il participe comme moi à l'intelligence et à la quantité de divin (*réservée aux hommes*), et partant il ne peut pas me léser, car nul ne me jettera dans le vice, et je ne puis ni m'irriter contre un parent ni me séparer de lui[17]. Nous sommes nés en effet pour coopérer, comme les pieds, comme les mains, comme les paupières, comme les mâchoires supérieure et inférieure. Donc il est contre nature de se traiter en ennemis, et c'est agir en ennemis que de se témoigner de l'irritation et de l'aversion.

2

Qu'est-ce que mon être ? De la chair et un faible souffle, mais aussi l'âme dirigeante. — Rejette les li-

vres ! Ne te laisse plus tirailler. Tu n'en as pas le droit. Mais, en homme qui meurt déjà, commence par mépriser ces chairs, sang et poussière, os ténus sous une mince enveloppe tressée de nerfs, de veines, d'artères[18]. Ensuite, examine ce que c'est que ce souffle : du vent ; et ce n'est même pas toujours la même chose, mais à chaque instant on l'expulse pour le ravaler. Troisièmement donc, reste le principe dirigeant[19]. Désormais prends-en soin. Tu es vieux. Ne permets plus qu'il soit esclave, ni qu'un vouloir insensé[20] le ballotte comme un pantin, ni qu'il récrimine contre la destinée présente, ni qu'il se lamente sur l'avenir.

3

Les œuvres des dieux sont pleines de providence. Celles du hasard ne sont pas en dehors de la nature, mais intimement entrelacées avec celles qu'une providence administre. Tout découle de la providence. Joins-y l'idée de la nécessité et de ce qui est utile à l'univers entier, dont tu es une parcelle. Or, pour toute partie de la nature est bon ce que comporte la nature du tout et ce qui la conserve. Mais le salut de l'univers résulte aussi bien des changements des éléments premiers que de ceux des corps composés. Voilà qui doit te suffire. Quant aux livres dont tu as soif, repousse-les, et tu ne mourras pas le murmure aux lèvres, mais avec une joie pieuse, avec une sincère et cordiale gratitude envers les dieux.

4

Rappelle-toi ! Depuis combien de temps différes-tu de le faire, et que de délais n'as-tu pas obtenus des

dieux, sans en profiter ! Mais il faut qu'à la fin tu sentes de quel univers tu es une parcelle, et de quelle âme, qui administre cet univers, la tienne émane ; et que le cours du temps qui t'est donné est limité ; et que, si tu ne l'emploies pas à ta purification, il fuira, et tu t'en iras toi-même, et il ne reviendra plus.

5

A toute heure, préoccupe-toi de faire énergiquement, en Romain et en mâle, la tâche présente, fais-la avec une parfaite et sincère gravité, avec bonté, liberté et justice ; et procure-toi une indépendance à l'abri de toutes les autres représentations. Tu te la procureras, si tu accomplis chacune de tes actions, comme si elle était la dernière de ta vie, sans aucune réflexion, sans passion qui te détourne de la raison souveraine, sans hypocrisie ni égoïsme, ni impatience contre ton sort. Tu vois combien c'est peu de chose. En venir à bout suffit pour vivre une vie régulière et divine. Et en effet les dieux ne demanderont rien de plus à qui observe ces règles.

6

Honte, honte sur toi, ô mon âme ! Tu n'auras plus occasion de te glorifier : brève est la vie pour chacun, et la tienne est presque achevée à toi qui ne te respectes pas, mais qui mets ton bonheur dans les âmes des autres.

7

Ne te laisse pas tirailler en tous sens[21] par les choses extérieures qui te heurtent ; trouve donc du temps pour apprendre encore quelque chose de bon, et cesse

de tourner sur toi-même. Enfin garde-toi aussi d'un autre écart. Fou en effet qui use sa vie aux affaires publiques, et qui n'a pas un but où diriger toute sa volonté et toute sa faculté représentative.

8

Ne point examiner ce qu'il y a dans l'âme d'un autre, voilà qui fera difficilement le malheur d'un homme ! Mais ne pas suivre les mouvements de ton âme à toi, voilà qui, fatalement, te perdra.

9

Il faut toujours méditer sur ceci : « Quelle est la nature du tout ? Quelle est la mienne ? Quel est le rapport de la mienne à celle du tout ? Et, parcelle d'un tout, qu'est-elle à ce point de vue, et qu'est-ce que ce tout lui-même ? » Dis-toi aussi que personne ne peut t'empêcher de toujours conformer à la nature dont tu es une parcelle et tes actes et tes paroles.

10

Sagement, dans sa classification des péchés, Théophraste, en homme qui sur ces matières suit le bon sens universel, déclare les fautes de concupiscence plus graves que les fautes de colère. En effet, l'homme en colère, c'est, visiblement, avec chagrin et une secrète contraction du cœur qu'il fuit la raison ; mais le pécheur par concupiscence, que la volupté domine, apparaît, dans ses erreurs, plus intempérant, pour ainsi dire, et plus efféminé. Il a donc raison, et c'est d'un vrai philosophe, de dire qu'une réprobation plus forte doit s'appliquer au péché mêlé de plaisir qu'au péché commis dans le chagrin. En un mot, si l'un a

plutôt l'air d'un homme victime d'une injustice antérieure, et dont le chagrin a fait éclater la colère, l'autre, c'est spontanément qu'il s'est élancé vers l'injustice, porté à l'acte par la concupiscence.

11

C'est comme exposé à sortir dès maintenant de la vie que tu dois toujours agir, parler, penser; quitter les hommes, s'il y a des dieux, n'a rien de terrible, car les dieux ne te plongeront pas dans le malheur; s'il n'y a point de dieux, ou s'ils ne s'occupent pas des choses humaines, que m'importe de vivre dans un monde vide de providence divine[22]? Mais, certes, il y a des dieux, et qui s'occupent des choses humaines : en effet, les vrais maux, l'homme peut n'y pas tomber, ils lui en ont donné l'absolu pouvoir, et maintenant[23], s'il existait un mal vrai, ils y eussent pourvu, et l'homme aurait plein pouvoir de n'y point tomber. Au surplus, si par là l'homme n'est pas pire, comment sa vie elle-même en deviendrait-elle pire? Non! ni par ignorance, ni, malgré la connaissance, par impuissance à les empêcher ou à les corriger, la nature des choses n'aurait pas passé sur ces imperfections: elle n'eût point, soit incapacité, soit manque d'art, commis cette grave erreur d'une indifférente répartition des biens et des maux entre les bons et les méchants. Mort et vie, gloire et ignominie, peine et plaisir, richesse et pauvreté, toutes ces choses adviennent également à tous les hommes, bons ou méchants, parce qu'elles ne sont par elles-mêmes ni belles ni honteuses: et donc elles ne sont ni des biens ni des maux.

12

Comme toutes choses s'évanouissent vite! dans l'u-

nivers les corps eux-mêmes, dans le temps le souvenir des corps! Je dis tous les objets sensibles, et principalement ceux qui nous amorcent par le plaisir, qui nous effrayent par l'idée de la peine, ou que vante notre orgueil : que tout cela est vil et méprisable et sordide et corrompu! que tout cela est mort! A la raison de le comprendre.... — Et que sont-ils ceux-là dont l'opinion et la voix décernent[24] la gloire?... — Comprenons la mort, sachons que, regardée seule en toi se conçue abstraitement, sans les fantômes qui la défigurent, elle apparaîtra simplement comme une opération de la nature. Or, redouter une opération de la nature, c'est de l'enfantillage. Et d'ailleurs, non seulement, c'est une opération de la nature, mais la nature en bénéficie. Sachons comment l'homme se rattache à la divinité, et par lequel de ses éléments propres, et quand cette parcelle de l'homme est disposée comme il faut[25].

13

Rien de plus misérable que celui qui tourne autour de tout, qui scrute, comme dit le poète, les *entrailles de la terre*[26], et qui fait des conjectures sur l'âme du prochain : il ne s'aperçoit pas qu'il suffit de se donner au seul démon intérieur, et de le cultiver sincèrement. Or ce culte consiste à le garder pur de passion, de témérité, et d'impatience envers ce qui vient des dieux et des hommes : des dieux, car leur supériorité nous commande de vénérer leurs actes; des hommes, car les leurs nous sont rendus chers par une commune parenté. Parfois même, d'une certaine façon, les hommes nous inspirent de la pitié, ignorants qu'ils sont des biens et des maux, par un aveuglement égal à

celui qui nous empêche de distinguer le blanc et le noir.

14

Même si tu dois vivre trois mille ans, même si tu en dois vivre trente mille, rappelle-toi néanmoins que nul n'a à perdre qu'une vie, celle qu'il vit, et n'en vit qu'une, celle qu'il perd. Donc l'extrême brièveté et l'extrême longueur reviennent au même. En effet, le présent est égal pour tous, et donc pour tous la perte est la même, et ainsi cette perte est infinitésimale. C'est que l'on ne pourrait perdre ni le passé ni l'avenir. Car ce que vous n'avez pas, comment vous l'ôter ? Souvenons-nous donc de ces deux vérités : d'une part, tout, de toute éternité, avec la même forme, revient sur soi comme dans un cercle, et peu importe de voir, pendant cent ou deux cents ans, ou pendant l'infini des temps, des choses qui ne changent pas ; de l'autre, l'homme assuré de très nombreuses années, et l'homme qui est en train de mourir, ne perdent pas plus l'un que l'autre. En effet, le présent est le seul bien dont ils seront privés, puisqu'enfin ils ne possèdent que celui-là, et que ce que l'on ne possède pas, on ne peut pas le perdre.

15

Tout est opinion. En effet, si la proposition de Monimus le Cynique[27] est évidente, l'utilité de cette proposition ne l'est pas moins, à condition que ce qu'elle a de piquant, on le prenne dans un esprit de vérité.

16

L'âme de l'homme se déshonore, surtout d'abord

quand elle devient, autant qu'elle peut, un abcès et comme une tumeur sur le monde. S'irriter, en effet, contre un des êtres existants, c'est apostasier la nature, dont les natures de tous les autres êtres sont des parties. Elle se déshonore ensuite, lorsqu'elle a de la répulsion pour un homme ou, au contraire, qu'elle l'attaque en ennemie et veut lui nuire : telles les âmes des gens colériques; troisièmement, quand elle est dominée par le plaisir ou par la peine ; quatrièmement, quand l'hypocrisie, la feinte et le mensonge inspirent ses actes ou ses paroles; cinquièmement, quand son activité et son vouloir ne visent aucun but, qu'elle fait tout au hasard et sans attention, tandis que même les actes les moins importants devraient se rapporter à la fin : or, la fin des êtres raisonnables, n'est-ce pas de vivre selon la raison et la loi qui éclatent dans la cité la plus ancienne et dans le plus ancien des gouvernements?

17

La durée de la vie de l'homme? Un point. Sa substance? Un flux. Ses sensations? De la nuit. Tout son corps? Un agrégat putrescent. Son âme? un tourbillon. Sa destinée? Une énigme insoluble. La gloire? Une indéterminée. En un mot, tout le corps n'est qu'un fleuve; toute l'âme, un songe et une fumée; la vie, un combat, une halte en pays étranger; la renommée posthume, c'est l'oubli. Qui donc peut nous guider? Une seule et unique chose, la philosophie. Or, la philosophie consiste à garder le démon intérieur pur d'insolence et de méchanceté, plus fort que les plaisirs et les peines, exempt de témérité, de mensonge et d'hypocrisie, indifférent à ce que font ou ne font pas

les autres; puis, soumis aux cas fortuits et à son propre sort, car cela vient de la même source que lui; et surtout préparé et doux envers la mort, car elle n'est pas autre chose que la séparation des éléments dont chaque être animé se compose. Mais si les éléments eux-mêmes ne souffrent pas de leurs incessantes et mutuelles métamorphoses, pourquoi redouter le changement et la dissolution universelle? C'est conforme à la nature, et rien n'est mal de ce qui est selon la nature.

Écrit à Carnuntum.

LIVRE III

1

Non seulement il faut compter que la vie se dépense au jour le jour et qu'une portion toujours moindre nous en est laissée, mais aussi se dire, si l'on doit vivre longtemps, que ce point-ci du moins reste obscur : « La raison discursive restera-t-elle à l'avenir identique à elle-même[28] et suffisante aussi bien pour l'intelligence des affaires que pour ces méditations[29] dont le but est la connaissance pratique des choses divines et humaines? » On peut, en effet, commencer à divaguer, sans que la respiration, la nutrition, la vision, le mouvement, toutes les autres fonctions corporelles s'arrêtent. Mais la disposition de soi-même, l'exacte science de l'ensemble harmonieux du convenable, l'explication précise des phénomènes, la force de se demander si l'heure est venue de sortir de la vie, bref, pour toutes ces questions, qui exigent un raisonnement exercé, nous sommes comme morts. Hâtons-nous donc ! Nous sommes non seulement toujours plus près de la mort, mais en outre, avant de mourir, nous cessons de concevoir et de comprendre les affaires.

2

Il faut encore tenir compte de ceci : jusque dans les

déformations de la nature il y a de la grâce et de la séduction. Par exemple, le pain, durant la cuisson, se fendille par places : eh bien, ces crevasses, qui sont comme une infraction aux règles de la boulangerie, ont leur charme et réveillent agréablement[30] l'appétit. De même aussi les figues, quand elles sont très mûres, s'entr'ouvrent. Il n'est pas jusqu'aux olives prêtes à tomber de l'arbre[31], où la pourriture prochaine ne mette une sorte de beauté spéciale. Les épis qui se courbent jusqu'à terre, le sourcil des lions, l'écume qui suinte de la bouche des sangliers, et beaucoup d'autres choses, examinées isolément, sont loin d'être agréables à voir ; cependant, comme elles sont liées à des œuvres de la nature, elles leur sont un ornement de plus et nous intéressent. Aussi, un homme sensible, et qui a l'intelligence profonde du tout et de ce qu'il renferme, pensera que tout, même ce qui est dû à l'enchaînement fortuit des choses naturelles, participe en quelque sorte de l'ordre universel. Il se plaira aussi bien à voir réellement le rictus des bêtes féroces qu'à regarder les images qu'en montrent les peintres et les sculpteurs. Chez la vieille femme et chez le vieillard ses yeux de sage pourront découvrir une vigueur et une beauté propres et même la vénusté de l'enfance. Il y a beaucoup d'exemples de ce genre qui ne persuaderaient pas tout le monde, et que seul entendra l'homme capable d'entretenir un intime commerce avec la nature et ses œuvres.

3

Hippocrate avait guéri beaucoup de maladies : tombé malade lui-même, il mourut. Les Chaldéens avaient annoncé la mort d'une foule de gens : et eux aussi le

sort les a surpris. Alexandre, Pompée, Gaius César, avaient bien souvent détruit des villes de fond en comble, et en bataille rangée fait périr des milliers et des milliers de cavaliers et de fantassins : eux aussi, un jour, ils sont sortis de la vie. Héraclite, après avoir tant disserté sur l'embrasement universel, atteint d'hydropisie, se fit frotter de bouse, et c'est ainsi qu'il mourut. Les poux ont tué Démocrite. Socrate, c'est d'autres poux qui l'ont tué. Pourquoi tout cela ? Tu t'es embarqué, tu as fait la traversée, tu es au rivage, débarque ! Est-ce pour une autre vie, partout il y a des dieux, même là-bas. Si, au contraire, tu dois demeurer dans une insensibilité absolue, tu cesseras de supporter la peine et le plaisir, de servir un vase d'autant plus vil qu'il a un ministre plus noble : l'un, en effet, c'est la raison, le démon intérieur ; l'autre n'est que terre et sanie.

4

N'use pas la part de vie qui te reste à faire des conjectures sur autrui, quand tu ne peux les tourner à l'avantage de tous. C'est[32] qu'immédiatement en effet tu te prives d'une autre étude, je veux dire l'observation du principe dirigeant qui est en toi, lorsque tu cherches à deviner ce que fait un tel, et pourquoi, et ce qu'il dit, et ce qu'il pense, et ce qu'il entreprend, et tant d'imaginations qui font que tu tournes dans le vide. En conséquence, il faut, dans la série de tes représentations, fuir la témérité, la vanité, et, plus encore, la curiosité déplacée, la malveillance : il faut t'habituer à n'avoir que des idées telles que, si l'on te demandait à l'improviste : « A quoi penses-tu présentement ? » tu puisses, avec franchise et sans hésiter, répondre : « A ceci, à cela ; » et qu'ainsi il soit évident

dès l'abord que ton âme n'est que simplicité et douceur, l'âme d'un être ami de la communauté, dédaigneux des plaisirs ou des jouissances matérielles, ces apparences, de la jalousie, de l'envie, du soupçon, ou de tout autre vice dont tu rougirais d'avouer que tu as même l'idée. C'est pourquoi le personnage qui serait tel, s'il ne remet plus à prendre, pour ainsi dire[33], place parmi les meilleurs et immédiatement ! cet homme est un prêtre et un serviteur des dieux, inspiré par le principe qui réside en son for intérieur, par ce démon qui garde l'homme de la souillure des voluptés, des peines qui blessent, des outrages qui meurtrissent ; il le rend insensible à toute méchanceté ; il fait de lui le lutteur d'une lutte la plus grande de toutes, où il s'agit de n'être terrassé par aucune passion ; il l'imprègne à fond de l'idée de justice : s'il accueille cordialement, de toute son âme, les événements et tout ce que le sort lui attribue, presque jamais, à moins d'une grande nécessité et d'un intérêt public, il ne se demande ce que dit un tel, ce qu'il fait, ce qu'il pense. C'est qu'il n'applique son énergie qu'à ses affaires personnelles ; et sa propre destinée, dont la trame se mêle à celle du tout et qui en dérive, voilà sa pensée constante ; ses affaires, il s'efforce de s'en tirer honnêtement ; sa destinée, il est persuadé qu'elle est bonne. Car la destinée réservée à chacun est à la fois emportée (*dans le mouvement du tout*) et contribue (*à ce mouvement*). Il se souvient en outre et que tous les êtres raisonnables sont parents, et qu'il est dans la nature humaine de témoigner de la sollicitude à tous les hommes ; mais, pour la gloire, il faut tenir à celle qui vient non pas de tout le monde, mais de ceux-là seuls qui vivent conformément à la nature. Quant à ceux qui ne vivent

pas ainsi, ce qu'ils sont chez eux et dehors, la nuit et le jour, quels ils sont, et quelles gens ils hantent, il ne perd pas[34] son temps à s'en souvenir. Et certes il ne tient aucun compte des éloges de pareilles gens[35].

5

Ne fais rien malgré toi, ni par égoïsme, ni sans examen, ni quand d'autres soucis te tiraillent. Qu'une fausse élégance n'enjolive point ta pensée. Il y a plus : que le dieu qui est en toi, se sente le patron d'un être mâle, vénérable par les années et fait pour la cité, d'un Romain, d'un empereur, d'un homme disposé, comme le soldat qui attend que la trompette sonne la retraite, à sortir de la vie sans révolte, d'un homme qui n'a besoin ni de prêter serment, ni d'invoquer le témoignage d'autrui. Garde en outre la sérénité de l'âme, suffis-toi à toi-même sans aide étrangère, trouve seul la tranquillité, car les autres ne te l'assureront pas[36]. Oui, il faut être droit, et non pas redressé.

6

Si dans la vie humaine tu trouves une chose meilleure que la justice, la vérité, la tempérance, le courage, supérieure enfin au privilège qu'a ta pensée de se suffire à elle-même, quand elle te fait agir selon la droite raison, et d'accepter la fatalité, dans la répartition de ces biens où notre choix ne s'exerce pas ; si, dis-je, tu vois quelque chose de meilleur, tourne-toi vers cela de toute ton âme : tu as découvert la perfection, jouis-en. Mais, s'il n'est évidemment rien de préférable au démon qui réside en toi, qui a discipliné les élans individuels, qui examine les fantaisies, qui s'est, comme disait Socrate, arraché aux passions sensibles,

qui s'est subordonné aux dieux, et qui chérit les hommes ; si, au prix de lui, tu trouves tout le reste petit et mesquin, ne donne sa place à aucune autre chose, car une fois entraîné, abaissé vers ce dernier objet, tu ne pourras plus, sans déchirements, honorer avant tout ce bien suprême, ta marque propre et ta propre substance : s'opposer en effet à la perfection selon la raison et selon la cité, c'est une injustice, quelque objet différent que l'on recherche, louanges de la foule, magistratures, richesse, jouissance des plaisirs. Tout cela, même s'il semble compter peu, nous domine vite et nous égare. Mais toi, je le répète, adopte franchement et librement le souverain bien et attache-toi à lui. — L'utile, voilà le souverain bien ! — Oui, l'utile qui convient à l'être raisonnable, celui-là, garde-le ! Mais l'utile, en tant qu'il ne concerne que l'être vivant, rejette-le, et évite de juger avec orgueil. Pourvu seulement que ton examen soit sérieux et sûr !

7

Ne prise jamais comme ton avantage ce qui te forcera un jour à transgresser ta foi, à renoncer à toute pudeur, à haïr, à soupçonner, à maudire, à faire l'hypocrite, à désirer des choses qu'il faut cacher derrière des murs et des voiles. L'homme qui préfère à tout son âme, son démon, et les mystères sacrés de la vertu de ce démon, cet homme ne joue pas la tragédie ; il ne se lamente pas ; il ne recherchera ni la solitude, ni la foule ; point capital, il vivra, aussi dédaigneux de vivre que de mourir. Son âme sera-t-elle emprisonnée dans son corps pendant un long espace de temps ou durant peu de jours ? Il ne s'en soucie pas du tout. Et qu'en effet

il lui faille quitter la place aujourd'hui même, il mettra à partir la même bonne grâce qu'à accomplir tout autre acte où il faut de la réserve et de la décence. En toute son existence il n'a qu'une crainte, à savoir que son intelligence ne subisse un changement indigne d'un être raisonnable et politique.

8

Dans la pensée discursive de l'homme corrigé et parfaitement purifié, tu ne trouveras ni purulence, ni[37] souillure, ni plaie cachée. Sa vie est achevée, quand le jour fatal le surprend : on ne dira pas de lui comme du tragédien, qu'il se retire avant d'avoir fini et joué la pièce jusqu'au bout. En cette pensée, nul servilisme, nulle affectation, nulle entrave, nul déchirement, rien dont elle doive compte, rien à dissimuler.

10

Vénère ta faculté pensante. Tout dépend d'elle, si tu veux qu'aucune pensée n'existe désormais dans ta raison qui ne soit conforme à la nature et à la constitution de l'être raisonnable. C'est elle qui nous ordonne la circonspection dans les jugements et la douceur envers les hommes et l'obéissance aux dieux.

10

Repousse donc tout le reste, et garde en toi ces seules vérités, si rares. Mais rappelle-toi ceci encore. Chaque homme ne vit que le moment présent, point indivisible ; le reste, c'est ou le passé, ou l'obscur avenir. Peu de chose donc est la vie de chacun, peu de chose le coin de la terre où il la vit, peu de chose enfin la renommée posthume même la plus longue :

car elle n'existe que par la transmission que s'en font des homuncules qui vont mourir, qui ne se connaissent pas même eux-mêmes, et qui, sûrement, ignorent ceux qui sont morts depuis longtemps.

11

Aux préceptes formulés ajoutons-en encore un : faire toujours, pour soi, une définition ou une description de l'objet qui vous tombe sous le sens : par là on le voit tel qu'il est, tout nu, dans sa substance, on le voit séparément, comme un tout parmi d'autres, et on exprime à part soi son nom particulier avec les noms des éléments dont il est composé et en lesquels il se résoudra. Rien, en effet, ne rend magnanime, comme de pouvoir, avec une méthode sincère, étudier chacun des objets rencontrés dans la vie, comme de toujours les regarder de façon à découvrir quelle est leur place dans le monde, quelle utilité ils présentent, quelle est leur valeur par rapport au tout, quelle par rapport à l'homme, le citoyen d'une cité la plus élevée de toutes, dont les autres cités sont comme les maisons. Je dois percevoir ce qui est, et de quels éléments est composé et combien de temps durera cet objet qui provoque maintenant en moi une représentation ; je dois voir quelle vertu il exige de moi, douceur, bravoure, véracité, confiance, simplicité, abstinence, ou une autre. Aussi faut-il, à chaque événement, dire : ceci est venu de Dieu ; cela résulte de la trame [38] des faits, de leur connexion aussi serrée qu'un peloton de fil, d'une sorte de rencontre ou de hasard ; cela est l'œuvre d'un homme de ma race, d'un parent, d'un compagnon, mais qui ignore ce qui pour lui est conforme à la nature : et moi, je le sais au contraire, et par suite ma conduite

envers lui, selon la naturelle loi de solidarité, est juste et bienveillante. Mais je ne m'applique pas moins, dans les choses indifférentes, à donner à chacune sa valeur.

12

Si tu accomplis ton devoir présent en t'attachant à la droite raison avec zèle, avec vigueur, avec douceur, sans nul divertissement, si de plus tu gardes pur ton démon intérieur, comme s'il te fallait à l'heure même le restituer, si tu t'en tiens là[39], sans rien espérer ni craindre, mais satisfait d'accomplir ton action présente selon la nature, et de raisonner, de parler avec la véracité d'un héros, tu vivras heureux. Or il n'est personne qui puisse t'empêcher d'ainsi faire.

13

Les médecins ont toujours sous la main les instruments et les fers nécessaires dans les maladies subites. De même aie présentes à l'esprit les doctrines nécessaires pour connaître les choses divines et les choses humaines, et pour faire tout, même l'acte le moins important, en homme qui se rappelle le lien étroit de l'humain et du divin. Car bien faire une chose humaine sans tenir compte de son rapport aux choses divines est impossible, et vice versa.

14

Ne vagabonde plus, ou bien tu ne pourras lire ni tes mémoires, ni les gestes des anciens Romains et des anciens Hellènes, ni ces extraits de livres que tu as mis de côté pour ta vieillesse : cours donc au but, et abandonne les vaines espérances pour te secourir toi-

même, si tu as le souci de toi-même, comme c'est ton droit[40].

15

Ils ne savent pas tous les sens des mots *voler, semer, acheter, se reposer* : — quant à ce qu'il faut faire, ce n'est pas notre œil, mais une autre vue qui le distingue.

16

Corps, âme, intelligence : au corps les sensations, à l'âme les élans volontaires, à l'intelligence les doctrines. Concevoir des images au choc des objets, les bestiaux mêmes le peuvent; être tiré en tous sens par les instincts comme par des ficelles, les fauves, les androgynes, un Phalaris, un Néron connaissent cet état; appliquer l'intelligence directrice aux convenances apparentes, les athées le font, et aussi les traîtres à la patrie, ou ceux qui, les portes fermées, commettent toutes les horreurs. Eh bien, si tout cela[41] est accordé à tous les êtres que j'ai dits, il reste ce qui est le privilège de l'homme de bien : il aime, il chérit les accidents dont sa vie est tramée, il ne souille pas le démon qui réside en sa poitrine, il le préserve du trouble qui naît de la foule des représentations, il le garde joyeux, sagement attaché à la divinité, toujours fidèle dans ses paroles à la vérité, dans ses actes à la justice. Et si tous les hommes nient qu'il vive dans la simplicité, la pudeur et le calme, il ne s'emporte contre aucun, il ne s'écarte pas de la voie qui mène au terme de la vie, terme où il faut arriver pur, tranquille, affranchi, dans un libre et profond accord avec sa destinée.

LIVRE IV

1

Quand notre maître intérieur est conforme à la nature, son attitude envers les événements est telle qu'il n'a jamais de peine à se ranger à ce qui est possible et permis. Nulle matière imposée ne lui agrée. Il ne va aux idées reçues que sous réserve. S'il voit une idée se substituer à une autre idée, il s'en fait une matière propre. Tel le feu, quand il dompte les matières qui tombent en lui : une petite lampe en serait étouffée, mais le feu étincelant a vite fait de s'en emparer, de les dévorer, et par elles il monte au plus haut point.

2

N'accomplis aucune action au hasard, ni contre le précepte qui nous aide à atteindre le but de l'art.

3

Ils se cherchent des retraites, des maisons dans les champs, au bord de la mer, dans les montagnes. Et toi aussi, d'habitude, tu désires vivement les mêmes choses. Mais tout cela n'est-il pas très sot, quand on peut, à l'heure que l'on préfère, se retirer en soi-même? Nulle part, en effet, l'homme[42] n'a de plus pai-

sible retraite, et mieux protégée contre les ennuis, que dans son âme, surtout s'il porte en lui-même des principes, dont la vue[43] lui procure une tranquillité, immédiate : or, cette tranquillité, je ne lui donne pas un autre nom que celui *d'eucosmie*. Ne tarde donc pas à t'assurer cette retraite-là, et deviens-y un autre homme. Qu'il s'y trouve des préceptes courts et élémentaires, dont la subite rencontre suffise pour effacer en toi tout chagrin, et qui te renvoient, sans que tu t'en irrites, aux difficultés qui t'attendent. Contre quoi d'ailleurs t'irrites-tu ? Contre la méchanceté des hommes? Réfléchis donc à cette loi que les êtres raisonnables sont nés les uns pour les autres, que la tolérance est une partie de la justice, que les péchés sont involontaires; et puis, combien d'hommes déjà, après avoir détesté, soupçonné et haï, couchés à terre d'un coup de lance ne sont plus que poussière. Réfléchis, et cesse enfin de te plaindre. T'irrites-tu de la part qui t'est faite dans le tout? Rappelle-toi la disjonction : *ou la providence, ou les atomes,* et par quels arguments nous avons démontré que l'univers est une cité. La matière va-t-elle encore te tourmenter? Songes-y, que le souffle vital soit doucement ou violemment agité, la raison discursive ne s'y mêle pas, dès qu'elle s'est affranchie pleinement et qu'elle a reconnu sa propre puissance. Et du reste, tout ce que tu as entendu dire sur la peine et le plaisir, tiens-le pour vrai[44]. Est-ce la gloriole qui te divertira ? Considère la rapidité de l'oubli de toutes choses, l'abîme de l'éternité, sans borne derrière comme devant nous, la vanité d'un nom qui retentit, la mobilité et l'irréflexion des gens qui paraissent vous louer, et l'étroitesse du lieu qui limite la renommée. Qu'est-ce que toute la terre ? Un point.

Et de ce point quelle minuscule partie nous habitons! Et là même combien d'hommes, et quels hommes! te loueront? Bref, souviens-toi donc de faire retraite dans ce petit domaine qui est à toi. Et d'abord ne te laisse pas divertir, ne te raidis pas, mais sois libre, et regarde les affaires en brave, en homme, en citoyen, en être mortel. Parmi les vérités qui doivent être le plus présentes à ton esprit pour les méditer, place les deux suivantes: d'une part les choses extérieures n'atteignent pas l'âme, mais restent en dehors d'elle dans leur indifférence, et nos troubles résultent de notre seule opinion intérieure; d'autre part, tout ce que tu vois changera bientôt, et ne sera plus; enfin médite constamment sur tant de choses que tu as vu se modifier. L'univers n'est que changement; la vie n'est qu'opinion.

4

Si l'intelligence est commune à tous les hommes, la raison aussi, par où nous sommes des êtres raisonnables, nous est commune; si la raison, aussi cette raison impérative, qui ordonne ou défend; si la raison impérative, aussi la loi; si la loi, nous sommes concitoyens; concitoyens nous participons tous à un certain gouvernement; et donc l'univers est comme une cité. Est-il en effet une autre forme d'état que l'on puisse dire commune à l'univers tout entier? Or, c'est de là, de cette cité commune à tous, que nous viennent et l'intelligence, et la raison, et la loi: sinon d'où? La partie terrestre de mon être est détachée d'une certaine terre et la partie humide d'un autre élément, le souffle vital émane d'une certaine source, car rien ne vient de rien, et rien ne retourne au non-être: de même donc l'intelligence aussi vient de quelque part.

5

Mort et naissance, mystère de la nature ! se ressemblent. C'est la combinaison, puis la dissolution d'éléments toujours les mêmes. Or il n'y a là rien qui puisse nous faire rougir : car cela ne heurte ni les convenances de l'être intelligent ni le fondement de sa constitution.

6

Ces choses-là, de telles gens les font naturellement, c'est fatal : le nier, c'est nier le suc du figuier. Rappelle-toi seulement ceci : dans très peu de temps et toi et lui vous mourrez, et bientôt votre nom même sera aboli.

7

Supprime l'opinion, et tu supprimes ton mot : « On m'a fait du mal. » Supprime le mot, et tu supprimes le mal avec.

8

Ce qui ne rend pas l'homme pire qu'il n'est, cela ne rend pas non plus sa vie plus malheureuse, et ne lui nuit ni du dehors ni du dedans.

9

L'utile, vu sa nature, a fatalement cet effet.

10

Tout ce qui arrive, arrive justement ; et cela, si tu y prends bien garde, tu le découvriras partout. Je ne dis pas seulement que tout arrive dans l'ordre établi,

mais selon la justice, et comme si un être rémunérait chacun selon son mérite. Observe donc, comme tu as commencé de le faire. Puis, quoique tu fasses, agis avec cette conviction qu'il faut être homme de bien, et sois-le dans toute l'acception spéciale de ce mot. Reste fidèle à cette maxime en toutes tes démarches.

11

N'aie ni les mêmes opinions que celui qui t'outrage, ni celles qu'il veut t'imposer. Mais vois les choses elles-mêmes, telles qu'elles sont en réalité.

12

Il faut toujours être prêt à faire les deux choses que voici : d'abord, n'agir que selon les conseils de ta raison royale et législative, pour le bien des hommes ; secondement, changer d'avis, s'il se trouve là quelqu'un pour te redresser et modifier ta manière de voir. Néanmoins ce revirement doit toujours résulter d'une certaine persuasion que tu cherches la justice ou l'intérêt général ; et, dans tous les cas analogues, il faut qu'il en aille de même, et non que tu te laisses prendre au plaisir ou à la gloriole.

13

As-tu la raison ? — Je l'ai. — Pourquoi donc ne recours-tu pas à elle ? Car, si elle fait ce qu'elle doit, que veux-tu de plus ?

14

Tu es dans le tout, comme une de ses parties. Tu t'évanouiras en lui, qui t'a engendré. Ou plutôt tu seras réabsorbé en sa vertu génératrice, par suite d'une métamorphose.

15

Mille grains d'encens sur le même autel : l'un y tombe d'abord, l'autre ensuite, mais cela est sans importance.

16

Avant dix jours tu seras un dieu pour ceux qui maintenant te traitent de bête fauve et de singe : mais reviens aux principes, et adore de nouveau la raison.

17

Non, tu n'as pas des milliers d'années à vivre. Le destin est sur toi. Tant que tu vis, tant que tu le peux, travaille à être bon.

18

Que de temps gagne l'homme indifférent aux paroles, aux actions et aux pensées du voisin ! Il ne se soucie que de sa propre conduite, pour la rendre juste et pieuse. Car l'honnête homme doit, non pas épier les mœurs d'autrui, mais courir *vers la ligne,* tout droit, sans obliquer[45].

19

Que celui qui se pâme à l'idée de la gloire posthume, se représente ceci : chacun de ceux qui se souviennent de lui, va mourir lui-même ; puis mourront à leur tour ceux qui suivent le premier, et à la fin s'éteindra tout souvenir de lui, puisque ce souvenir chemine par des hommes qui s'éteignent eux-mêmes[46]. Mais suppose que ceux qui se souviendront de toi, sont im

mortels, et que par suite ton souvenir devient immortel : eh bien, en quoi cela te touche-t-il ? Et je ne dis même pas que cela est nul pour les morts. Mais, pour les vivants, que vaut la louange, à moins que ce ne soit un moyen de gouvernement ?... Oui, aujourd'hui, dédaigneux à contre-temps du don de la nature, attaché à n'importe quoi, tu négliges la raison [47].

20

Toute chose belle, à quelque titre que ce soit, est belle d'elle-même, et elle a sa fin en elle-même, sans admettre la louange comme partie intégrante d'elle-même. L'éloge ne la rend donc ni pire ni meilleure. Et je le dis même pour les choses que le commun appelle belles, comme les objets naturels et les objets d'art. Que manque-t-il à la beauté vraie ? Rien, pas plus qu'à la loi, à la vérité, à la bonté, à la pudeur, dont aucune ne tire sa beauté de la louange, ou n'est flétrie par la critique. L'émeraude ne reste-t-elle pas l'émeraude, quand même on ne la loue point ? Et n'en est-il pas de même de l'or, de l'ivoire, de la pourpre, du marbre [48], des fleurs, des arbustes ?

21

Si les âmes durent, comment, depuis toujours, l'air les renferme-t-il ? — Et comment la terre renferme-t-elle les corps de ceux que l'on y ensevelit depuis si longtemps ? C'est que de même qu'ici-bas, décomposés après un certain délai et dissous, les cadavres font place aux autres cadavres, de même une fois transférées dans l'air, les âmes, après y être restées un certain temps, changent, se dissipent, prennent feu,

s'absorbent dans la raison génératrice du tout, et par ainsi laissent la place aux âmes qui émigrent à leur tour. — Voilà ce que l'on répondrait dans l'hypothèse de la permanence des âmes. De plus, il faut penser non seulement à la multitude des corps ainsi inhumés, mais encore à celle des animaux que, chaque jour, nous mangeons, nous et les autres animaux. Combien en effet sont dévorés, et en quelque sorte ensevelis dans les estomacs qui s'en repaissent! Et cependant la place suffit à les recevoir, parce qu'ils se convertissent en sang, — comme les âmes deviennent air et flamme [49].

Comment là-dessus trouver la vérité ? Par la distinction de la matière et de la forme.

22

Point d'ahurissement ! Mais chaque fois que l'instinct t'entraîne, reste juste, et dans toute représentation préserve ta faculté compréhensive.

23

O monde, tout ce qui te convient, me convient. Rien pour moi de prématuré ou de tardif en ce qui est opportun pour toi. Tout m'est fruit, de ce qu'apportent tes saisons, ô nature ! Tu produis tout, tu contiens tout, tu reprends tout. L'autre dit : « Chère cité de Cécrops ! » Mais, toi, ne diras-tu pas : « O chère cité de Zeus ! »

24

« Agis peu, dit-il, si tu veux avoir la joie du cœur. » N'est-il pas mieux de ne faire que le nécessaire, et tout ce que veut la raison d'un être politique par nature,

et comme elle le veut? Car cela procure non seulement l'allégresse qui naît de la bonne conduite, mais encore celle qui vient d'une activité restreinte. La plupart de nos paroles en effet et de nos actions ne sont pas nécessaires, et qui les retranchera, y gagnera plus de loisir et plus de calme. Il faut donc, et à chaque action, se demander si elle n'est pas du nombre des actions non nécessaires. D'ailleurs, ce n'est pas seulement les actions non nécessaires qu'il faut retrancher, mais aussi les représentations : de la sorte, plus de ces actions superflues qui en résultent.

25

Essaie de voir si tu peux t'habituer à la vie de l'honnête homme : il est heureux de la part que lui fait le tout, il se contente de montrer une activité personnelle conforme à la justice et des dispositions à l'indulgence.

26

Tu as vu ces choses-là. Vois maintenant celles-ci. Ne te trouble pas. Deviens simple. Un tel pèche? Il pèche contre lui-même. Il t'est arrivé quelque chose? Bien. C'est le tout qui dès l'origine a confondu et tissé avec ton propre destin tout ce qui t'arrive. En un mot, la vie est brève, et il faut profiter du moment pour cultiver le bon sens et la justice. Détends le ressort, mais avec sobriété.

27

Ou bien un univers harmonieusement disposé, ou bien un mélange confus. — Soit ! L'univers n'est que trouble ! — Alors, en toi il peut subsister un certain

ordre, et dans le tout il n'y a que désordre ! Et cela quand toutes les choses sont à la fois si bien distinguées et dans une si étroite sympathie !

28

Les caractères : le sombre, le féminin, le brutal, le puéril, le bestial, le lâche, l'ambigu, le tyrannique.

29

S'il est étranger au monde, celui qui en ignore les êtres, celui-là ne l'est pas moins qui ignore ce qui y arrive. Qui fuit la raison politique est un déserteur ; aveugle, qui ferme l'œil de l'intelligence ; mendiant, qui a besoin d'un autre, et qui ne trouve pas en lui-même les choses utiles à la vie. Abcès du monde, celui qui se retire, qui se sépare de la raison de la commune nature, parce qu'il est fâché de ce qui lui arrive : car la nature qui produit cela est aussi celle qui t'a enfanté. Schismatique de la cité, celui qui fait une coupure entre son âme propre et l'âme des êtres raisonnables, quoiqu'il n'y ait qu'une âme.

30

L'un n'a pas de tunique, l'autre n'a pas de livre, ce [52] troisième est à moitié nu, et ce sont des philosophes ! « Je manque de pain, affirme-t-il, et je reste fidèle à mon système. » Mais moi non plus, la science ne me nourrit pas, et je reste fidèle à mon système [53].

31

L'art que tu as appris, aime-le, sache t'y tenir. Passe le reste de ta vie en homme qui à la fois se

confie tout entier et de toute son âme à la tutelle des dieux et ne se constitue ni le tyran ni l'esclave de personne.

32

Par exemple, songe à l'époque de Vespasien. Voici tout ce que tu y verras : des mariages, des éducations, des maladies, des morts, des guerres, des fêtes, le commerce, le labourage, la flatterie, l'orgueil, le soupçon, l'embûche, et l'on souhaite la mort d'autrui, on murmure contre le présent, on fait l'amour, on thésaurise, on brigue le consulat, la royauté... Et de toute cette vie plus rien nulle part ! Viens ensuite à l'époque de Trajan. Encore les mêmes passions[44] ! Et cette vie est morte à son tour ! Pareillement, considère aussi les autres inscriptions qui concernent des époques, des nations entières, et vois ! Que d'hommes, après avoir lutté, se sont vite écroulés, et se sont dissous en leurs éléments premiers ! Mais surtout, revois bien dans ton esprit ceux que toi-même tu as connus : ils n'aspiraient qu'à des vanités, ils négligeaient de faire ce qui aurait convenu à leur constitution, de s'y attacher fortement, de s'en contenter. A ce propos, il est nécessaire de réfléchir aussi qu'il ne faut s'appliquer à chaque affaire particulière qu'en raison de son importance propre et de son rapport au reste : car de la sorte tu ne te dégoûteras point, à moins que tu ne te sois arrêté plus que de raison à des riens.

33

Les vocables jadis en usage sont maintenant des locutions surannées ; de même aussi, d'ailleurs, les noms d'hommes autrefois tant célébrés sont en quel-

que sorte dénués de sens, Camille, César, Volésus, Léonnatus, et, peu après, Scipion, Caton, et, ensuite, Auguste, et Hadrien, et Antonin. C'est que tout s'évanouit vite et vite tombe dans la légende, puis, rapidement, sombre dans un oubli absolu. Et je parle là de noms qui ont brillé d'un éclat presque merveilleux. Car le reste des hommes, dès qu'ils meurent, « on les ignore, on n'en parle plus [55]. » Qu'est-ce après tout que le souvenir éternel ? Un pur néant. Et à quoi faut-il donc donner ses soins ? A ceci seul : une pensée juste, des actions utiles à la communauté, une parole qui ne ment jamais, une disposition à accepter tout ce qui arrive comme nécessaire, comme intelligible, comme dérivé du même principe et de la même source que nous.

34

Confie-toi de bon gré à Clotho, et permets-lui de filer tes jours avec les événements qu'elle préfère.

35

Tout est éphémère, et l'être qui se souvient, et l'objet de son souvenir.

36

Ne cesse pas de faire réflexion que toute naissance résulte d'un changement, et habitue-toi à penser que rien ne plaît à la nature des choses comme de changer ce qui est et de créer du nouveau qui y ressemble. En effet, tout ce qui est est en quelque manière semence de ce qui naîtra de lui. Mais toi, tu ne te représentes de semences que celles qui sont précipitées en terre ou dans une matrice. Et c'est trop stupide !

37

Tu vas mourir, et tu ne possèdes encore ni la simplicité, ni la tranquillité de l'âme, ni la certitude que les choses extérieures ne peuvent pas te nuire, et tu n'as pas encore placé la sagesse dans la seule justice.

38

Que ton regard pénètre jusqu'à l'âme des sages, et tu sauras ce qu'ils fuient, ce qu'ils recherchent.

39

Ce n'est pas dans l'âme d'autrui que réside ton mal, ni certes dans un changement, dans une transformation de ton enveloppe matérielle. Où donc ? Mais là où se trouve la partie de ton être qui opine sur les maux. Que donc cette partie s'abstienne, et tout est bien. Même si son plus proche voisin, ton pauvre corps, est mis en pièces, est brûlé, suppure ou pourrit, la partie qui opine sur ces faits, n'en doit pas moins se tenir tranquille : c'est-à-dire qu'elle doit juger qu'il n'y a ni mal ni bien dans les accidents qui peuvent arriver aussi bien au bon qu'au méchant. Ce qui, en effet, arrive indifféremment et à l'homme qui vit contre la nature et à l'homme qui vit selon la nature, cela n'est ni selon ni contre la nature.

40

Ne cesse pas de concevoir le monde comme un animal unique, qui n'a qu'une substance et qu'une âme, ni de songer comment tout se conforme à un sentiment unique, celui du monde, comment il fait tout

d'un seul vouloir, comment tout ce qui est[57] devient la cause commune de tout ce qui naît : et vois par là quel est l'enchevêtrement, quelle est la connexité des choses.

41

Tu n'es qu'une petite âme qui porte un cadavre, comme disait Épictète.

42

Pour les choses, ce n'est pas plus un mal d'être soumises au changement que ce n'est un bien de résulter du changement.

43

Un fleuve formé de ce qui est, un torrent violent, voilà le temps. A peine une chose est-elle en vue, et elle a disparu ; puis une autre est emportée, et celle que voici le sera à son tour.

44

Tout ce qui arrive est aussi habituel, aussi banal que la rose au printemps et les fruits en automne : et cela est vrai de la maladie, de la mort, de la diffamation, de la trahison, de tout ce qui réjouit ou afflige les fous.

45

Les choses dans leur suite se produisent toujours en relation intime avec celles qui les ont précédées. Ce n'est pas, en effet, comme une énumération décousue[58] et qui ne contient que ce qu'on y a mis de force, mais une connexion pleine de raison ; et de

même que les choses qui existent, sont harmonieusement combinées, aussi les choses qui naissent, accusent, non pas une pure succession, mais je ne sais quelle merveilleuse parenté.

46

Souviens-toi toujours de la parole d'Héraclite : pour la terre, mourir c'est devenir eau ; pour l'eau, c'est devenir air ; pour l'air, c'est devenir feu, et vice versa. Souviens-toi aussi de celui qui oublie où le conduit son chemin. Souviens-toi que les hommes ont beau vivre constamment avec la raison qui administre le monde, ils se révoltent contre elle ; et que les choses mêmes qu'ils rencontrent chaque jour, leur apparaissent comme étrangères ; et qu'il ne faut agir et parler, ni comme des gens endormis, et, en effet, même dans cet état nous avons l'air de parler et d'agir, ni comme des enfants, c'est-à-dire tout simplement, comme nous l'avons appris de nos parents [59].

47

De même que, si un dieu t'avait dit : « Tu mourras demain, ou dans tous les cas après-demain [60] », tu ne préférerais guère après-demain à demain, à moins que tu ne fusses profondément lâche : car quelle serait la durée du répit ? de même, mourir après de longues années ou mourir demain, dis-toi que cela n'a pas grande importance.

48

Considère sans cesse ceci : combien de médecins sont morts, après avoir souvent froncé le sourcil devant leurs patients ! Combien de mathématiciens,

après avoir prédit la mort des autres, comme si c'était chose importante ! Combien de philosophes, après avoir mille fois discuté âprement sur la mort et sur l'immortalité ! Combien de soldats, après avoir tué nombre d'hommes ! Combien de tyrans, après avoir usé avec une effroyable arrogance du droit de faire périr, comme s'ils étaient eux-mêmes immortels ! Combien de villes sont mortes, et tout entières, pour ainsi dire, Héliké, Pompei, Herculanum, et encore d'autres, innombrables ! Passe aussi en revue tous ceux que tu as connus, et qui ont disparu l'un après l'autre : celui-ci a été étendu sur le bûcher après avoir rendu les derniers devoirs à celui-là, puis un autre l'a enterré lui-même, et tout cela en un moment ! C'est qu'en réalité il faut toujours regarder les choses humaines comme éphémères et insignifiantes. Hier un peu de mucus, demain salaison ou cendre ! Passe donc ce peu de temps selon la nature, meurs avec sérénité, telle une olive mûre qui tomberait, louant la terre qui l'a portée[61], et pleine de gratitude pour l'arbre son père.

49

Sois pareil au promontoire que les flots battent sans répit : il reste debout, et autour de lui s'endort la colère de l'onde.

« Quel malheur que cela me soit arrivé ! » Non ! ne dis pas cela, mais : « Que je suis heureux, quand cela m'est arrivé, de rester indifférent, de n'être ni brisé du présent coup, ni effrayé de celui qui le suivra ! » En effet, il en pourrait arriver autant à tout le monde, mais tous n'auraient pu là-dessus demeurer indifférents. Pourquoi donc ceci est-il plutôt un malheur et

cela un bonheur ? Bref, appelles-tu malheur pour l'homme ce qui ne fait pas obstacle à la nature de l'homme ? Et vois-tu un obstacle à la nature de l'homme dans ce qui n'est pas contraire au dessein de cette nature ? Mais quoi ! Tu connais ce dessein. Est-il donc à craindre que cet accident t'empêche d'être juste, magnanime, tempérant, prudent, réfléchi, vrai, discret, libre, et d'acquérir les autres vertus, dont la présence procure à la nature de l'homme les biens qui lui sont propres ? D'ailleurs, à tout ce qui peut te jeter dans le chagrin, souviens-toi d'appliquer ce principe : « Cela n'est point un malheur, et au contraire le supporter noblement est un bonheur. »

50

C'est un secours ridicule, mais pourtant utile à qui veut mépriser la mort, que de faire la revue des hommes dont l'attachement à la vie fut tenace. Eh bien ! qu'ont-ils fait de plus que ceux qui ont expiré avant l'heure ? Où gisent enfin Kadikianos[62], Fabius, Julianus, Lépidus, et tous leurs pareils, qui portèrent tant de gens en terre et y furent eux-mêmes portés ensuite ? En somme, bien petit est l'intervalle, et parmi combien de souffrances, avec quels hommes, dans quel faible corps on le passe ! Ce n'est donc pas une affaire. Contemple en effet derrière toi l'immensité des temps, et cet autre infini devant toi. Voyons ! Dans ce gouffre, quelle différence y a-t-il entre une vie de trois jours et une vie triple de celle du Gérénien[63] ?

51

Cours toujours par le plus court chemin, et le plus

court, c'est celui qui convient à la nature. Donc, paroles et actes, conforme tout à la plus saine raison. Car un tel propos t'affranchit et des fatigues de la guerre et des fatigues de tout le gouvernement[64].

LIVRE V

1

Le matin, quand tu es paresseux à te réveiller, pense à cette maxime : « C'est pour une tâche d'homme que je m'éveille ! Vais-je donc encore m'affliger de marcher à l'exécution du travail pour lequel j'existe, et en vue duquel j'ai été mis au monde ? Ou n'ai-je été créé que pour m'allonger dans mes couvertures et me tenir au chaud ? » — Mais c'est plus agréable ! — Est-ce donc pour le plaisir que tu es né ? N'est-ce donc pas, en définitive, pour agir, pour faire montre d'énergie ? Regarde les plantes, les passereaux, les araignées, les abeilles : ne font-ils pas leur tâche propre ? ne contribuent-ils pas, selon leur pouvoir, à l'ordre universel ? Et après cela, tu ne veux pas, toi, faire ce qui est de l'homme ? tu ne cours pas à ce qui est conforme à la nature ? — Mais, c'est qu'il faut aussi se reposer. — Oui, j'en conviens. Mais la nature a indiqué des bornes même pour le repos, comme pour le manger et le boire. Et malgré cela, toi, tu dépasses la borne[65] ; mais dans l'action ce n'est plus la même chose ; au contraire, tu restes en deçà du possible. C'est que tu n'as pas d'amour pour toi-même ; car, certes, tu aimerais aussi ta nature, et le dessein de cette nature. D'autres individus, qui ai-

ment leur profession, s'épuisent dans l'exercice de cette profession ; pour eux, ni bains, ni repos. Toi, tu n'honores pas ta propre nature autant que le ciseleur la toreutique, le danseur l'orchestique, l'avare l'argent, le glorieux la gloriole : et ceux-là, quand ils se passionnent, sacrifient la nourriture et le sommeil pour rehausser l'objet de leurs préférences. Mais toi, des travaux qui intéressent l'état, te paraissent-ils moins importants et dignes d'un moindre zèle ?

2

Comme il est aisé de rejeter, d'effacer toute représentation importune ou sans rapport avec ta nature, et d'être de suite dans une pleine sérénité d'esprit !

3

Juge-toi digne de toujours parler et agir selon la nature, et ne te laisse pas prendre au blâme de certaines gens, s'il s'attache à toi, ni à leurs propos : mais, s'il y a de l'honnêteté à parler ou à agir, ne t'y refuse pas. Ceux-là sans doute ont un principe dirigeant à eux, ils suivent un vouloir à eux : n'y fais point attention, mais va droit ton chemin, serviteur de ta nature propre et de la nature universelle, qui n'ont qu'une route pour elles deux.

4

Je chemine sur le chemin[66] qui est selon la nature ; à la fin je me reposerai[67], mort dans cet air que je respire chaque jour, tombé sur cette terre d'où mon père a tiré mon germe, ma mère mon sang, ma nourrice le lait qu'elle m'a donné ; sur cette terre qui, depuis tant d'années, m'alimente et m'abreuve, qui me

porte quand je la foule aux pieds et quand je l'exploite pour tant de fins.

5

On n'a pas à admirer en toi la finesse de l'intelligence ? Soit ! Mais combien y a-t-il d'autres qualités dont tu ne peux pas dire : « La nature me les a refusées ! » Montre donc celles-là, qui justement ne dépendent que de toi, sincérité, gravité, endurance, haine du plaisir, acceptation de ton sort, modération, bienveillance, liberté, simplicité, sérieux, grandeur. Ne sens-tu pas combien aujourd'hui même tu peux montrer de vertus dont le manque ne s'excuse nullement par l'incapacité naturelle ou par un défaut d'accommodation ? Pourtant tu en es loin encore, et de propos délibéré. Ou bien, ces murmures, cet entêtement, cette adulation, ces récriminations contre ton faible corps, tant d'obséquiosité et de frivolité, toutes ces agitations de l'âme, est-ce une impuissance native qui t'y contraint ? Non, par les dieux ! Depuis longtemps, au contraire, tu pouvais te corriger de ces vices. Et du moins, si vraiment l'on t'accuse d'être lent d'esprit et incapable de comprendre, lutte là contre, sans t'abandonner, sans te complaire dans ta stupidité.

6

L'un, s'il a fait du bien à quelqu'un, est disposé à mettre ce service à son compte ; l'autre ne va pas jusque-là, mais pourtant[68], à part lui, il songe à son obligé comme à un débiteur, et il n'ignore pas ce qu'il a fait. Un troisième, d'une certaine façon, n'a pas conscience de ce qu'il a fait : il ressemble à la

vigne, quand elle a produit son fruit : en effet, elle ne demande rien à personne, satisfaite d'avoir donné le fruit qui lui est propre ; tels sont aussi le cheval qui a couru, le chien qui a chassé, l'abeille qui a fait son miel. L'homme qui a fait une bonne action, ne la proclame pas, mais il passe à une autre, comme la vigne qui se met à enfanter de nouvelles grappes dans la saison. — Il faut donc être de ces hommes qui font le bien à peu près sans réflexion ? — Oui. — Mais cela même, il faut bien y réfléchir. Car c'est, naturellement[69], le propre de l'être sociable que de comprendre qu'il travaille pour la société, et, par Zeus, de vouloir que ses compagnons aussi le comprennent. — Tu dis vrai ; mais tu interprètes mal ce que je dis actuellement. Aussi seras-tu l'un de ceux dont j'ai fait mention tout d'abord, et c'est en effet une apparence de raison qui les égare. Mais si tu consens à comprendre ce que signifie enfin mon propos, sois sans crainte, ce n'est pas cela qui te fera oublier tes devoirs envers la collectivité.

7

Prière des Athéniens : « De la pluie, de la pluie, ô cher Zeus, sur les labours et sur les prés des Athéniens. » Il faut ou ne pas prier, ou prier ainsi, simplement et en hommes libres.

8

C'est la même chose de dire : « Esculape a prescrit à un tel l'équitation, les bains froids, la marche pieds nus », que : « La nature des choses lui a prescrit une maladie, une mutilation, une perte, ou quelque désagrément du même genre. » C'est qu'en effet, dans ce

cas, l'expression *il lui a prescrit* veut dire à peu près ceci : « Il lui a prescrit cela comme adéquat à sa santé »; et cela revient, en cette occasion, à dire que ce qui arrive à chacun lui est à peu près imposé comme[70] adéquat à sa destinée. Or, nous disons encore que les événements s'adaptent à nous, comme les ouvriers disent que les pierres carrées, dans les murs ou dans les pyramides, s'adaptent entre elles, quand ils les apparient ensemble par telle ou telle combinaison. C'est qu'en définitive il n'y a pas deux sortes d'harmonie. Et de même que l'univers, ce grand corps, est la résultante de tous les corps, ainsi la destinée, cette cause si grande, est la résultante de toutes les causes. On sait, et même les hommes les plus ignorants, ce que je dis. « Voilà ce qu'elle lui apportait », dit-on. C'est-à-dire : « Telle chose était *apportée* à un tel, telle chose était *ordonnée* à un tel ». Accueillons donc les événements, comme les remèdes que prescrit Esculape. Certes, parmi les remèdes aussi, il y en a beaucoup de rebutants : mais l'espoir de guérir nous les fait rechercher. Envisage la réalisation intégrale des décisions de la nature des choses, comme tu envisages ta santé. Accepte dans cet esprit tous les événements, même si tu les juges terribles, car ils nous conduisent au but, qui est la bonne santé de l'univers, la marche heureuse et la victoire de Zeus. La destinée en effet ne pourrait apporter à un homme rien qui ne fût utile au tout. La nature[71] non plus n'apporte rien qui ne soit adéquat à ce qu'elle gouverne. Pour deux raisons donc, il faut chérir ce qui t'arrive. D'abord, l'événement t'était personnel, il t'était ordonné, il était comme inhérent à ta personne, comme filé, dès le principe, avec ta trame grâce aux causes

primordiales ; ensuite, le gouverneur du tout doit son heureuse marche, le plein achèvement de son œuvre, et, par Zeus, sa permanence, même aux accidents des individus pris isolément. Oui, c'est mutiler le tout que de briser, même en un seul point, l'enchaînement continu tant de ses parties que de ses causes. Or, tu le brises, autant que cela t'est possible, chaque fois que tu t'emportes et que, pour ainsi dire, tu cherches à manquer aux conventions [72].

9

Point de dégoût, point de défaillances, point d'abattement, si, quand tu fais chaque chose d'après des principes raisonnables, tu n'obtiens pas de bons résultats. Au contraire ! Tu as été renversé ? Reviens à la charge, et sois heureux, si la plupart de tes actions sont dignes d'un homme ; en outre, aime l'objet auquel tu retournes : car on ne va pas à la philosophie comme chez un pédagogue, mais comme un homme atteint d'ophtalmie recherche l'éponge et l'œuf, un autre le cataplasme, un autre la fomentation. De la sorte tu ne t'irriteras plus [73] d'avoir à obéir à la raison, mais tu te reposeras en elle. Souviens-toi que la philosophie ne veut que ce que veut ta nature ; mais toi, tu voulais autre chose, et une chose contraire à la nature. — Qu'est-ce qu'il y a donc de plus séduisant ? — La volupté ? Ne nous trompe-t-elle pas en réalité ? Mais examine s'il n'y a pas plus de charme dans la grandeur d'âme, dans la liberté, dans la simplicité, dans la noblesse des sentiments, dans la sainteté. Quoi de plus attrayant en effet que la sagesse, si tu réfléchis à l'infaillibilité, à la sûreté en tout de cette faculté de l'intelligence et de la science ?

10

Les choses sont en quelque sorte enveloppées de telles ténèbres que des philosophes assez nombreux, et non pas les premiers venus, ont pensé qu'elles étaient totalement inintelligibles. D'ailleurs il n'est pas jusqu'aux Stoïciens qui ne les croient difficiles à comprendre. Aussi bien notre assentiment est toujours variable. Car où est l'homme qui ne change jamais? Passe donc aux objets même de la compréhension, si peu durables, si vains, tellement exposés à être la proie d'un immonde débauché, d'une prostituée, d'un brigand! Puis passe à la conduite des gens qui vivent avec toi: l'homme le plus courtois a peine à les tolérer, pour ne pas dire que tel parmi eux se supporte à peine lui-même. Or, dans une telle nuit, parmi ces saletés, dans ce vaste écoulement de l'être, du temps, du mouvement et des choses mues, qu'est-ce qui enfin mérite la vénération ou un culte sans réserves? Je ne le vois pas. Il faut au contraire trouver en soi-même sa consolation et attendre la dissolution naturelle, ne pas s'affliger du retard, mais ne s'appuyer que sur ces deux principes: l'un, qu'il ne m'arrivera rien qui soit contre la nature des choses; l'autre, que je suis maître de ne rien faire contre mon dieu et mon démon: car nul ne me forcera à les offenser par un sacrilège.

11

A quoi donc enfin vais-je consacrer mon âme? A chaque instant, je dois m'interroger là-dessus, puis examiner en quel état est présentement cette partie de mon être que l'on appelle à juste titre le principe dirigeant. Puis, de qui ai-je l'âme, au moment où je

parle ? D'un enfant ? d'un petit garçon ? d'une femmelette ? d'un tyran ? d'une bête de somme ? d'une bête fauve ?

12

Quelle est à peu près la nature de ce que la foule prend pour des biens ? Voici qui pourra bien te le faire comprendre. Si l'on imagine en effet certaines qualités comme de vrais biens, sagesse, tempérance, justice, courage, par exemple, — après une telle préconception, on ne pourra plus supporter le vers : *A force de biens*[74]..., car il ne s'appliquerait pas[75]. Mais si l'on a d'abord vu des biens dans ce qui frappe les yeux de la foule, on entendra, on accueillera volontiers, en guise de conclusion familière, la parole du poète comique. C'est aussi de la sorte que la foule se figure la différence. Sans quoi dans le premier cas, la chose ne choquerait pas, ne serait pas blâmée, tandis que, dans le second, à propos de la richesse et de ces chances qui vous procurent le luxe et la gloriole, nous acceptons ce mot comme convenable et spirituel. Va donc et demande s'il faut respecter et prendre pour des biens des objets tels qu'à la première idée qu'on en a, on cite naturellement le vers : « Leur possesseur a tant de richesses qu'il n'a plus de place pour des latrines[76]. »

13

La forme et la matière composent mon être, et ni l'un ni l'autre de ces éléments ne rentrera dans le néant, pas plus qu'ils n'en sont sortis. Donc chaque partie de mon être passera par changement dans une partie du monde, et celle-là à son tour se changera en

une autre partie du monde à l'infini. C'est grâce à un tel changement que je suis né, que sont nés mes parents, et toujours ainsi dans l'infini qui nous précède. Rien n'empêche en effet de parler de la sorte, même si le monde est administré selon des périodes bien déterminées.

14

La raison et l'art du raisonnement sont des facultés qui se contentent et d'elles-mêmes et de leurs œuvres propres. Elles partent d'un principe qui leur est spécial, elles se dirigent vers la fin proposée : aussi de telles démarches s'appellent-elles *catorthoses*, (ce qui veut dire qu') elles indiquent la voie droite.

15

Il ne faut jamais dire comme étant de l'homme ces choses qui ne concernent pas l'homme en tant qu'homme. Il n'y a pas à les exiger de l'homme, la nature de l'homme ne les promet pas, elles ne servent pas à achever cette nature. Non, la fin assignée à l'homme n'est pas en ces choses, ni ce qui peut parfaire cette fin, à savoir le bien. Il y a plus : si l'une de ces choses concernait l'homme, il ne lui incomberait ni de les mépriser, ni de se révolter contre elles ; on ne louerait pas celui qui se donne pour n'en point avoir besoin ; et celui qui, à ce point de vue, se restreint lui-même, ne serait pas bon, si vraiment ces choses étaient des biens. Mais au contraire, plus on consent à s'en priver soi-même [77], ou à en être privé par d'autres, plus on est homme de bien.

16

Telles seront tes plus fréquentes représentations,

telle sera ta raison discursive : l'âme en effet s'imprègne des représentations. Trempe-la donc sans cesse dans des représentations comme celles-ci : « Là où on l'on peut vivre, on peut aussi vivre honnêtement ; — or, on peut vivre à la cour ; donc on peut aussi vivre honnêtement à la cour. » Et encore : « Chaque être se porte vers ce pourquoi il a été créé [78] ; or, ce vers quoi il se porte, voilà sa fin ; mais là où est la fin, là est aussi l'intérêt et le bien de chaque être ; donc le bien de l'animal raisonnable, c'est la société. » Car, que nous sommes nés, pour la société, c'est une vieille vérité. Ne fut-il pas toujours évident que les plus faibles sont nés pour les plus forts, et ceux-ci les uns pour les autres ? Mais les êtres animés sont supérieurs aux choses inanimées, et les êtres raisonnables à ceux qui n'ont que la vie.

17

Il est insensé de poursuivre l'impossible : or, il est impossible que les méchants ne fassent pas de certaines choses.

18

Il n'arrive à personne rien qu'il ne soit dans sa nature de supporter. Il arrive à un autre la même chose qu'à toi, et, soit ignorance du fait, soit pour montrer de la grandeur d'âme, il tient ferme, il reste indompté. Quelle indignité ! L'ignorance et la gloriole obtiennent plus que la sagesse.

19

Les choses par elles-mêmes ne touchent pas du tout l'âme ; elles ne pénètrent pas jusqu'à l'âme ; elles

ne peuvent ni retourner ni mouvoir l'âme : seule et d'elle-même elle se retourne et se meut ; et tels sont les jugements qu'elle prononce sur elle-même, tels sont pour elle les accidents.

20

A un point de vue, les hommes[79] ont avec nous une étroite affinité, puisqu'on doit leur faire du bien et les supporter ; mais, quand certains d'entre eux s'opposent à mon activité la plus personnelle, l'homme devient pour moi une des choses indifférentes, tout comme le soleil, le vent, les bêtes fauves. Ils peuvent arrêter mon travail ; mais mon vouloir, mon tempérament ne connaissent point d'obstacles, car j'ai la ressource d'agir sous réserve, et je puis retourner les choses. Et c'est ma raison discursive qui retourne, qui modifie au profit de mon principal but les obstacles que rencontre mon énergie. Mon activité s'alimente de ce qui veut la paralyser ; je me fais un passage de ce qui barre mon chemin.

21

Honore le plus puissant des êtres de l'univers, à savoir celui qui est en relations avec toutes choses et qui gouverne tout. De même honore ce qu'il y a de plus puissant en toi, et c'est un être de même nature que celui-là. Et en effet, en toi, cet être a commerce avec tout, et c'est lui qui dirige ta vie.

22

« Ce qui ne lèse pas la cité, ne lèse pas non plus le citoyen. » Chaque fois que tu t'imagines que tu es lésé, raisonne d'après ce principe : Cela ne lèse pas la

cité, eh bien, je ne suis pas lésé moi non plus. — Et si la cité est lésée, ne t'emporte point contre le coupable. Le fait que tu dédaignes a-t-il de l'importance ?

23

Repasse souvent en ton cœur avec quelle rapidité disparaissent dans une fuite obscure les choses qui sont et les choses qui naissent. C'est qu'en effet la substance est comme un fleuve au perpétuel écoulement, et les énergies provoquent d'incessants changements, et les causes suscitent mille révolutions, et presque rien n'est stable, et il y a encore là, tout près, le gouffre infini du passé comme de l'avenir où tout s'évanouit[80]. Comment donc ne serait-ce pas folie que de se gonfler d'orgueil pour ces choses, ou de se déchirer, de pleurer, parce que, pendant un temps, et si légèrement ! on en fut incommodé [81] ?

24

Souviens-toi de l'universelle substance où tu participes pour si peu, et de la durée éternelle dont une tranche si brève, si mince, t'a été réservée, et de la destinée dont tu es une partie, mais combien petite !

25

Un autre est-il fautif envers moi ? Cela le regarde ; il a son tempérament propre, son énergie propre. Pour moi, maintenant, j'ai ce que la commune nature veut que j'aie maintenant, et je fais ce que ma nature veut que je fasse maintenant.

26

Le principe dirigeant et souverain de ton âme doit

être indifférent aux mouvements de la chair, doux ou violents : qu'il ne s'y mêle pas, mais s'enferme lui-même en un cercle, et relègue ces passions dans les parties matérielles. Que si, par la sympathie contraire, elles pénètrent dans la pensée discursive, comme le permet l'union de l'âme et du corps, n'essaye point alors de contredire la sensation, car elle vient de la nature. Mais, quant à l'opinion qu'il y a soit un bien, soit un mal, que le principe dirigeant ne prenne pas sur lui de l'imposer.

27

« Vivre avec les dieux. » Vivre avec les dieux, c'est leur montrer sans cesse une âme à la fois satisfaite de son lot et qui accomplit toutes les volontés du démon donné par Zeus à chacun comme chef et comme guide. Et ce démon, c'est l'intelligence et la raison de chaque homme.

28

Est-ce que tu te fâches contre l'homme qui pue le bouc ? Contre celui qui sent de la bouche ? Qu'y gagneras-tu ? Sa bouche, ses aisselles sont comme cela, et il est inévitable qu'il s'en exhale de tels relents. — Mais l'homme a la raison, dit l'autre, et il peut, s'il réfléchit, comprendre en quoi il pèche. — Grand bien te fasse ! Car certes tu l'as, toi aussi, la raison : que ta raison donc ébranle[82] la raison du voisin, instruis-le, admoneste-le. S'il t'écoute, tu le guériras, et la colère devient inutile.

N'imite ni l'acteur tragique, ni la prostituée.

29

Tu peux vivre ici, comme tu mérites de vivre une

fois dehors. S'y oppose-t-on, alors évade-toi de la vie, mais point comme si tu y souffrais le moindre mal. Il y a de la fumée, et je m'en vais ! Crois-tu que ce soit une affaire ? Mais tant qu'aucun accident de ce genre ne me force à partir, je reste libre, et nul ne m'empêchera de faire ce que je veux. Or, ma volonté se règle sur la nature de l'animal raisonnable et sociable.

30

L'intelligence du tout est favorable à la société. Aussi a-t-elle fait les êtres inférieurs pour les êtres supérieurs, et elle a uni les êtres supérieurs dans une harmonie mutuelle. Tu vois comme elle a subordonné et combiné, fait à chacun sa part selon son mérite, et associé les plus forts en vue de l'échange d'idées communes.

31

Comment en as-tu usé jusqu'aujourd'hui avec les dieux, tes parents, tes frères, ta femme, tes enfants, tes professeurs, tes parents nourriciers, tes amis, tes familiers, tes serviteurs ? Est-ce[83] qu'avec tous tu as jusqu'aujourd'hui observé le précepte : « Ne faire de tort à personne, ni par actes, ni par paroles[84] ? »

Rappelle-toi quels événements tu as traversés et quels malheurs tu as soufferts ; rappelle-toi que l'histoire de ta vie va être pleine et ta liturgie accomplie, et que de belles choses tu as vues, et combien de plaisirs et de peines tu as dédaignés, et combien de dignités tu as négligées, et tous ces ingrats qu'a faits ta générosité.

32

Pourquoi des âmes frustes et ignorantes troublent-elles une âme artiste et savante ? Et qu'est-ce qu'une âme savante et artiste ? C'est celle qui connaît, avec le principe et la fin, la raison répandue dans toute la substance, la raison qui, durant l'éternité, gouverne le tout selon des périodes bien déterminées.

33

Bientôt tu seras cendre ou squelette, ou bien un nom, ou pas même un nom. Un nom, d'ailleurs, c'est du bruit, c'est un écho. Et ce que l'on prise tant dans la vie, c'est du vide, de la pourriture, des riens, des chiens qui s'entremordent, des enfants querelleurs, qui rient et qui pleurent aussitôt. Foi, pudeur, justice et vérité, « de la terre aux larges voies » s'en sont allées « vers l'Olympe[85] ». Qu'est-ce donc qui te retient encore ici ? Dans les choses sensibles, changement perpétuel, nulle stabilité. Les sens, de fausses impressions les aveuglent. Notre petite âme n'est qu'une exhalaison du sang. La gloire ? Quelle vanité parmi de telles gens ! Attends donc[86] la fin avec sérénité, que ce soit extinction ou migration. Et jusqu'à ce qu'en vienne l'heure, que faut-il que d'adorer les dieux, de leur adresser de bonnes paroles, de faire du bien aux hommes, de les épargner et de les supporter[87] ? Souviens-toi d'ailleurs que tout ce qui est hors des limites de ton faible corps et de ta petite âme, n'est ni à toi ni sous ta dépendance.

34

Tu peux toujours vivre heureux, puisque toujours

tu peux suivre la bonne voie, et toujours concevoir et agir avec méthode. Les deux règles suivantes sont communes à l'âme divine et à l'âme de l'homme, à l'âme de tout être raisonnable : ne pas se laisser arrêter par un obstacle étranger ; puis, placer le bien dans un tempérament et dans une conduite fondés sur la justice, et que nos désirs se bornent là.

35

Si cela n'est pas une méchanceté de moi, ni un acte conforme à une méchanceté, et que l'état n'en soit point lésé, à quoi bon m'en préoccuper ? et où est le dommage subi par l'état[88] ?

36

Surtout ne te laisse point prendre aux apparences[89] ; mais proportionne ton aide aux ressources et au mérite des gens ; et s'ils[90] n'ont perdu que des choses indifférentes, ne te représente pas cela comme un dommage réel, car ce n'en est pas un[91]. Au contraire, fais comme le vieillard qui, au moment de partir, réclamait la toupie du petit esclave, quoiqu'il sût que ce n'était qu'une toupie.

Agis donc aussi de même dans le cas suivant[92] : s'il t'arrive de citer quelqu'un en justice, *dis-toi*[93] : « Homme, as-tu oublié ce que c'est que cela ? — Non, mais c'est à qui le fera ! — Et c'est pour cela que toi aussi tu es devenu fou ? »

Je fus jadis, quoique abandonné je ne sais où, un homme bien partagé. — Mais l'homme bien partagé, c'est celui qui s'est réservé la bonne part ; et la bonne part[94], c'est de bons mouvements de l'âme, de bonnes résolutions, de bonnes actions.

LIVRE VI

1

La substance universelle est docile et maniable ; la raison qui la dirige n'a en elle-même aucun motif de méfaire, car elle est sans méchanceté, elle ne traite rien méchamment, et rien ne souffre par elle. Or, c'est sous sa conduite que tout naît et s'achève.

2

Pas de discussion, mais fais ton devoir, que tu grelottes ou que tu aies trop chaud, que tu somnoles ou que tu sois rassasié de sommeil, que l'on te calomnie ou que l'on te loue, que tu sois en train de mourir ou sous le coup d'un autre péril : car c'est encore un des actes de la vie que la mort : il suffit donc, pour celui-là aussi, de bien arranger ses affaires présentes.

3

Pénètre à l'intérieur des choses ; pour aucune, ne te laisse tromper ni sur sa qualité propre, ni sur sa sa valeur.

4

Tous les objets se transformeront très vite, tout

s'évaporera, s'il est vrai que la substance est une, ou bien tout se dispersera.

5

La raison souveraine connaît sa propre règle, et ce qu'elle fait, et de quelle matière elle le fait.

6

La meilleure manière de les punir est de ne pas faire comme eux.

7

Le seul plaisir, le seul repos, c'est, après avoir accompli une tâche utile à la société, d'en entreprendre une autre pareille, sans oublier la divinité.

8

Le principe dirigeant est le principe qui s'éveille lui-même, se nourrit lui-même[95], se fait lui-même comme il veut, et fait que l'accident lui apparaît tel qu'il veut le voir.

9

Tout s'accomplit conformément à la nature du tout, et non selon une autre nature qui en serait soit l'enveloppe extérieure, soit le contenu, ou qui serait indépendante d'elle.

10

Embrouillement, complication, et dispersion ; ou bien, unité, ordre, et providence. Première hypothèse : pourquoi souhaiter de vivre dans ce mélange grossier, dans une telle confusion ? Qu'ai-je à me soucier d'autre

chose que de la façon dont « je redeviendrai terre [96] » ? Et pourquoi me troubler ? Car la dispersion m'atteindra, quoique j'en aie. Deuxième hypothèse : je vénère avec une calme confiance la raison souveraine.

11

Quand une pression extérieure te trouble malgré toi, réfugie-toi promptement en toi-même, et ne viole pas la mesure plus qu'il n'est nécessaire : car tu resteras dans le ton d'autant plus sûrement que tu y reviendras sans cesse.

12

Si tu avais une marâtre en même temps que ta mère, tu respecterais la première, et pourtant c'est toujours vers ta mère que tu retournerais. Telles sont pour toi la cour et la philosophie : réfugie-toi souvent auprès de cette dernière, car grâce à elle la cour te paraît supportable et à la fois tu es toi-même supportable à la cour.

13

De même qu'à propos des viandes cuites et de toutes les mangeailles nous nous représentons des cadavres de poissons, des cadavres d'oiseaux, des cadavres de porcs ; et qu'à propos du Falerne, nous pensons que ce n'est que le jus d'un grappillon ; et qu'à propos d'une robe prétexte, nous songeons que ce n'est que de la laine de brebis imprégnée du sang d'un coquillage ; et qu'à propos des relations sexuelles, nous reconnaissons que cela consiste dans le frottement d'un nerf [97], un certain spasme et une sécrétion muqueuse : et que ces images, telles qu'elles sont, reproduisent

les choses en elles-mêmes, jusque dans leur fond, de façon à nous les montrer à plein ; — de même faut-il faire dans toute la vie ; il faut, quand les choses, grâce à leur dehors, forcent notre confiance, les dévêtir, pénétrer leur faiblesse, et leur arracher le mensonge dont elles sont fières [98]. Car l'orgueil est un terrible sophiste ; et c'est surtout quand tu crois le plus fermement avoir affaire à des choses dignes de foi, qu'il te berne. Vois-donc ce que Cratès dit de Xénocrate lui-même.

14

La plupart des choses convoitées par la foule comptent parmi les plus ordinaires, que conserve leur passivité [99] ou la nature, pierres, bois, vignes, oliviers ; les gens un peu plus sérieux préfèrent les objets animés, moutons, troupeaux, ou, s'ils sont encore plus cultivés, les êtres doués de l'âme raisonnable, je ne dis pas l'âme universelle, mais l'âme artiste, pour ainsi dire, ou encore l'âme industrieuse, ou simplement l'âme raisonnable [100], et ils possèdent d'innombrables esclaves. L'homme enfin qui honore l'âme universelle et politique, ne fait plus nulle attention au reste : avant tout il maintient son âme propre dans le culte actif de la raison et de la société, et il assiste les autres hommes pour la même tâche.

15

Ceci se hâte de naître, cela se hâte de mourir, et à peine une chose est-elle qu'elle s'éteint en partie. Flux et changements renouvellent sans cesse le monde, comme la fuite ininterrompue du temps rajeunit toujours l'immense éternité. Aussi, des objets qui courent dans

ce torrent, lequel priser, s'il n'est pas possible de s'y attacher? Autant se mettre à aimer l'un de ces moineaux qui s'envolent: en un moment il a disparu à nos yeux. La vie même de chacun de nous, qu'est-ce qu'une vapeur de sang et une aspiration d'air? Or, l'opération qui consiste à absorber l'air pour l'expulser, comme nous le faisons perpétuellement, c'est la même que celle par où tu rends à la source d'où tu l'as tirée toute cette faculté de respirer qui t'a été donnée hier ou avant-hier, à ta naissance.

16

Ce n'est ni de respirer comme les plantes, qui a du prix, ni de respirer comme les bestiaux et les fauves, ni de garder l'impression des images sensibles, ni de vivre en troupeaux, ni de se nourrir, car cette fonction est identique à celle qui élimine les déchets de la nourriture. Qu'est-ce donc? Les claquements de mains ? Non. Ce n'est donc pas non plus les acclamations : car, louanges de la foule, c'est clappement de langues. Et voilà écartée la gloriole : que reste-t-il de précieux ? C'est, je crois, de se mouvoir et de s'arrêter, selon sa constitution propre, dans la voie où nous conduisent les études et les arts. Voici, en effet, le but de tous les arts : c'est que chaque invention s'accommode à l'œuvre pour quoi elle a été faite : c'est le but du viticulteur, de l'éleveur de chevaux, du dresseur de chiens. L'éducation et l'enseignement ont en vue un résultat, et c'est justement ce qui en fait le prix[101]. Réussis à ce point de vue[102], et tu ne voudras plus du reste pour toi-même. Que si tu ne cesses pas d'honorer mille autres choses, tu ne seras ni libre, ni indépendant, ni impassible. Car fatalement tu envies,

tu jalouses, tu soupçonnes ceux qui peuvent te les ravir, tu tends des pièges à qui détient ce que tu prises tant ; bref, la privation d'une de ces choses nous trouble forcément ; et en outre que de reproches à la divinité ! Or, c'est par le respect religieux de ta raison que tu obtiendras ta propre estime, que tu seras d'accord avec les hommes, et que tu t'uniras aux dieux : j'entends que tu loueras et leurs dons et leurs volontés.

17

De bas en haut, de haut en bas, en cercle, ainsi vont les atomes. Le mouvement de la vertu n'est rien de tel. Mais c'est quelque chose de divin : sur une route difficile à concevoir[103], elle avance, et son pas est sûr.

18

Voyez ce qu'ils font ! Les hommes de leur temps, leurs compagnons, ils ne veulent pas les louer. Mais, eux-mêmes, ils tiennent beaucoup aux éloges de leurs successeurs, de gens qu'ils n'ont jamais vus et ne verront jamais. C'est comme si tu te désolais parce que tes devanciers n'ont pas fait ton panégyrique.

19

Ne va pas, si une chose résiste à tous tes efforts, supposer qu'elle est impossible à l'homme. Mais si une chose est possible et familière à l'homme, considère que tu es toi-même capable d'y arriver.

20

Au gymnase, l'un nous égratigne, l'autre nous blesse

d'un coup de tête[104]. Mais nous ne manifestons pas : il ne subsiste après cela ni brouille, ni soupçon, comme si nous avions affaire à un traître. Certes, nous nous gardons, mais non comme envers un ennemi : ce n'est point défiance, c'est prudence courtoise. Il faut qu'il en aille de même dans tout le détail de la vie : négligeons mille accidents comme jeux du gymnase. Il est possible, comme je le disais, d'esquiver les heurts, sans marquer ni soupçon ni hostilité.

21

Si l'on peut me convaincre, avec preuves à l'appui, que je pense ou que j'agis mal, je changerai avec joie ; car je cherche la vérité, qui n'a jamais blessé personne. Au contraire, il est blessé, celui qui persévère dans l'erreur et dans l'ignorance sur son propre compte.

22

Moi, je fais le devoir qui est le mien. Les autres êtres ne m'en détournent pas. Car ils sont ou inanimés, ou sans raison, ou errants, parce qu'ils ignorent la bonne voie.

23

Envers les animaux non raisonnables, et, en général, envers les choses et les substances, sois magnanime et libéral, comme l'être raisonnable doit l'être pour les êtres non raisonnables. Quant aux hommes, en tant qu'ils sont raisonnables, traite-les selon l'intérêt de la société. Puis invoque toujours les dieux. Et ne te demande pas combien de temps tu agiras ainsi : car il suffit même de trois heures ainsi employées.

24

Alexandre de Macédoine et son muletier, une fois morts, sont tombés au même point : car, s'ils n'ont pas réintégré tous deux la source des principes générateurs du monde, ils se sont l'un et l'autre dispersés dans les atomes.

25

Considère combien de faits, dans le même et inappréciable instant, se passent à la fois en chacun de nous, faits tant corporels que psychiques ; et ainsi tu ne seras pas surpris que des faits beaucoup plus nombreux, ou plutôt que tout ce qui arrive existe simultanément dans l'être unique et universel que nous appelons le monde.

26

On te pose cette question : « Comment s'écrit le nom d'Antonin ? » Vas-tu crier de toute ta force pour prononcer chaque lettre ? Quoi donc ? On s'irrite contre toi : vas-tu t'irriter aussi ? N'as-tu pas énuméré toutes les lettres tranquillement, dans leur ordre ? Souviens-toi donc aussi maintenant que tout le convenable forme un ensemble harmonieux d'unités. Les devoirs distincts, il te faut les observer et, sans trouble, sans répondre à la colère par la colère, suivre méthodiquement ton propos.

27

En quoi est-il cruel de ne pas laisser les hommes courir à ce qui leur paraît naturel et utile ? Et certes tu le leur interdis à peu près, toi qui t'irrites parce

qu'ils pèchent. Car, en somme, ils ne vont qu'à ce qui selon eux est naturel et utile. — Mais ils se fourvoient ! — Alors, instruis-les, et montre-leur le vrai, sans t'emporter.

28

La mort, c'est la fin des dissonances de nos sens, des tiraillements saccadés de nos instincts, des égarements de notre raison discursive, et de notre asservissement à la chair.

29

Quelle honte que, dans cette vie où ton corps tient bon, ton âme défaille la première !

30

Veille à ne pas te *césariser*, à ne pas t'infecter : car cela commence. Garde-toi donc simple, bon, pur, grave, sérieux, ami du juste, pieux envers les dieux, bienveillant, humain, fort pour l'œuvre du devoir. Lutte pour rester tel que la philosophie a voulu te faire. Adore les dieux, sauve les hommes. Brève est la vie ! L'existence terrestre ne donne que ce seul fruit : de religieuses dispositions, des actes utiles à la communauté. En tout, sois l'élève d'Antonin. Imite sa vigueur à agir selon la raison, son invariable égalité d'humeur, sa sainteté, son visage calme, sa douceur, son indifférence à la gloriole, son zèle à comprendre les affaires : lui, il ne laissait jamais une question sans l'avoir profondément étudiée et clairement interprétée ; il supportait les reproches injustes des autres et ne leur en adressait point ; il ne courait follement à rien ; il n'accueillait pas les calomnies ; il pesait avec soin

les caractères et les actes ; il ignorait l'outrage, la peur, le soupçon, le sophisme ; peu lui suffisait, par exemple pour son logis, sa couche, son vêtement, son service ; ami de l'effort, sa patience était longue : il pouvait rester au même travail jusqu'au soir, grâce à une sobriété qui le dispensait d'avoir besoin d'éliminer les résidus avant l'heure habituelle. Quelle solidité, quelle suite dans ses amitiés ! Comme il supportait ceux dont la franchise contrecarrait ses propres opinions, et quelle joie, si on lui montrait un parti meilleur ! Il était pieux, mais sans superstition. Souviens-t'en, afin, à l'heure suprême, de montrer comme lui une conscience pure.

31

Plus d'ivresse ! Ressaisis-toi. Puis, réveillé et sûr que ton émoi provenait d'un rêve, regarde ces objets en face, comme tu regardais les autres [105].

32

Je suis composé d'un corps et d'une âme. Au corps tout est indifférent, car il ne peut pas établir de différences. A la raison discursive tout est indifférent, sauf ses opérations propres : or, toutes ses opérations propres ne dépendent que d'elle ; et encore seules celles qui s'appliquent au présent [106] ; car ses opérations passées ou futures lui sont par le fait indifférentes.

33

Le travail de la main et du pied est selon la nature, tant que le pied joue son rôle propre et la main le sien. Pour l'homme donc aussi [107], son travail est

selon la nature, tant qu'il fait son métier d'homme. Et si c'est conforme à la nature, ce n'est donc pas un mal pour lui.

34

Quelles sensations de plaisir ont eues des brigands, des prostitués, des parricides, des tyrans !

35

Ne vois-tu pas que les ouvriers manuels, tout en écoutant dans une certaine mesure les gens incompétents, n'en tiennent pas moins ferme au principe de leur métier, et ne souffrent pas de s'en écarter? Quelle honte ! L'architecte et le médecin respectent davantage le principe de leur art spécial que l'homme le principe de son art d'homme, de cet art qui est aussi celui des dieux !

36

L'Asie, l'Europe ? Des coins de l'univers. Toute la mer? Une goutte d'eau dans l'univers. Tout le temps présent ? Un point de l'éternité. Tout est petit, mobile, prompt à s'évanouir. Tout vient de l'univers, sous l'impulsion [108] du principe dirigeant commun à tout, ou par voie de conséquence. Oui, même la gueule du lion, le poison, toutes les méchancetés, comme les épines, comme la boue, sont des compléments de cette noblesse, de cette beauté. Ne t'imagine donc pas que tout cela est étranger à l'être que tu adores. Mais médite sur la source de toutes choses.

37

Voir le présent, c'est voir tout, et tout ce qui a tou-

jours été, et tout ce qui sera à l'infini. Car en toutes les choses il y a identité d'origine et de forme.

38

Considère souvent l'étroite liaison de toutes les choses dans l'univers et leur mutuel rapport. En quelque manière toutes les choses sont entrelacées les unes dans les autres, et de là vient leur échange d'amitié. C'est qu'en effet un être dépend de l'autre, et cela par suite du mouvement réglé, de l'accord profond et de l'unité de la substance.

39

Mets-toi en harmonie avec les choses dont le sort est intimement lié à ton sort. Aime les hommes parmi lesquels il t'est échu de vivre, mais que cet amour soit sincère.

40

Un instrument, un outil, tous les objets mobiliers, s'ils remplissent leur destination, sont convenables, et pourtant leur auteur a disparu. Mais les objets dont la cohésion est l'œuvre de la nature, gardent toujours en eux la puissance qui les a créés. Révère donc cette puissance de plus en plus, et pense que, si tu te règles sur son vouloir, tout succédera pour toi selon la sagesse. C'est de la sorte que même le tout voit l'intelligence présider à sa destinée.

41

Peu importe, dans les cas soustraits à ton libre arbitre, ce que tu regardes comme un bien ou comme un mal pour toi ; car fatalement, affligé d'un mal ou

privé d'un bien de cette nature, tu t'en prends aux dieux ; il y a plus, tu hais les hommes, qui sont, ou qui sont présumés responsables de cet accident ou de cet échec. Et alors notre injustice est grande, parce que nous ne voyons pas là des choses indifférentes[109]. Mais, si nous n'estimons bon ou mauvais que ce qui dépend de nous, plus de prétexte ni pour accuser la divinité ni pour quereller les hommes[110].

42

Nous collaborons tous à une tâche unique, les uns avec conscience et intelligence, les autres sans intelligence, comme les dormeurs dont Héraclite, je crois, dit qu'ils sont aussi des ouvriers, et qu'ils collaborent à ce qui arrive dans le monde. L'un collabore d'une façon, l'autre d'une autre, et même par surcroît celui qui censure, celui qui contrecarre, celui qui tente de détruire l'œuvre[111]. C'est qu'en effet l'univers a besoin même de ceux-là. Au reste, à toi de voir de quel côté tu te ranges. Car pour celui qui gouverne toutes choses, il t'utilisera toujours bien, et te recevra au nombre de ses aides[112]. Mais non ! Tu ne seras pas une de ces unités pareilles à ce faible et ridicule vers de comédie, dont parle Chrysippe[113].

43

Est-ce que le soleil prétend jouer le rôle de la pluie, ou bien Esculape celui de Déméter Carpophore ? Et les astres, si chacun diffère des autres, ne collaborent-ils pas à la même œuvre ?

44

Si les dieux ont délibéré sur moi et sur les événe-

ments possibles de mon existence, leur délibération a été bonne: car on ne peut concevoir un dieu inconsidéré[114]; et pourquoi auraient-ils eu l'intention de me nuire? Qu'en résulterait-il soit pour eux, soit pour la société qui est le principal souci de leur providence? Que s'ils n'ont pas délibéré sur moi spécialement, ils ont du moins délibéré sur l'ensemble des choses, et je dois chérir et accepter les événements de ma vie comme une conséquence de cet ensemble. Mais s'ils ne délibèrent sur rien, croyance impie? Supprimons sacrifices, prières, serments, tout ce qui, dans notre conduite, s'adresse à des dieux présents et vivants parmi nous. Mais encore, si les dieux ne délibèrent jamais sur nous, je puis, moi, délibérer sur moi-même. Or, mon examen vise l'utile, et l'utile, pour chaque être, c'est ce qui est conforme à sa constitution et à sa nature, et ma nature est à la fois raisonnable et politique. — Pour cité et pour patrie, en tant qu'Antonin j'ai Rome, mais en temps qu'homme j'ai l'univers. Donc, ce qui est utile à ces deux cités, pour moi voilà le seul bien.

45

Tout ce qui arrive à chaque être est utile au tout. Je pourrais m'en tenir là, mais, si tu observes, tu verras encore que, presque toujours, ce qui est utile à un seul homme l'est aussi aux autres hommes. Toutefois dans ce cas entendons l'utile au sens le plus ordinaire, au sens des choses indifférentes.

46

Tu te déplais à l'amphithéâtre et dans les lieux de ce genre, car des spectacles toujours les mêmes, des

exhibitions toujours identiques engendrent la satiété. Et c'est la même chose tout le long de la vie : du haut en bas tous les êtres se ressemblent, et tous viennent de la même source. Combien de temps cela durera-t-il?

47

Pense continuellement à tant d'hommes et de tant de professions et de tant de races, qui sont morts ; puis descends jusqu'aux temps de Philistion, de Phébus, d'Origanion. Passe maintenant aux autres tribus. Voici que nous devons nous rendre là où sont tant d'orateurs éloquents, tant de graves philosophes, Héraclite, Pythagore, Socrate : tant de héros des vieux âges, et plus récemment, tant de stratèges et de tyrans ; et en outre Eudoxe, Hipparque, Archimède, d'autres natures, fines, magnanimes, laborieuses, astucieuses, superbes, et aussi ceux qui se moquent de la brève et éphémère vie humaine, comme Ménippe, comme tant d'autres. Pense que tous ces hommes gisent en terre depuis longtemps. Eh bien ! Est-ce là un mal pour eux? Et en est-ce un pour ceux qu'on ne nomme même pas? Voici la seule chose vraiment digne de notre estime : consacrer sa vie à la vérité et à la justice, mais traiter tout de même avec indulgence les menteurs et les méchants.

48

Veux-tu de la joie? Considère en ton cœur les mérites de tes compagnons de vie, ici l'activité, là la pudeur, là la générosité, et d'autres ailleurs. Car rien ne nous rassérène comme les portraits des vertus, quand, visibles dans les mœurs de nos intimes, elles foisonnent autour de nous. Gardons-les donc toujours à notre portée.

49

Es-tu fâché de ne peser que tant de livres, au lieu de peser trois cents? De même, l'es-tu de n'avoir que tant d'années à vivre, et pas plus? Content de la quantité de matière qui t'a été assignée, sois-le aussi de ta part de vie.

50

Essaye de les persuader. Mais agis malgré eux, chaque fois que le principe de justice l'exige. Si pourtant l'on use de violence pour te faire obstacle, reste calme et de bonne humeur, et appuie-toi sur l'obstacle pour atteindre une autre vertu. Souviens-toi aussi que ta démarche était faite sous réserve, et que tu n'aspirais pas à l'impossible. A quoi donc? A un but à peu près pareil[115]? Mais tu y es : tenter une chose, c'est l'accomplir.

51

L'homme ami de la gloire voit son bien dans le labeur d'autrui; l'ami du plaisir le voit dans ses passions; le sage le voit dans son activité propre.

52

J'ai le droit de ne rien conjecturer là-dessus et de ne pas m'en tourmenter. Car les choses sont par elles-mêmes incapables de déterminer nos jugements.

53

Prends l'habitude d'écouter les autres attentivement, et mets-toi, le plus possible, dans l'âme de celui qui parle.

54

Ce qui n'est pas utile à la ruche, ne l'est pas non plus à l'abeille.

55

Si les matelots se mettaient à injurier le pilote, ou les malades le médecin, dans quel but le feraient-ils? Ne serait-ce pas pour que le pilote travaille énergiquement à sauver les passagers, et le médecin à guérir les malades?

56

Combien déjà s'en sont allés avec qui j'étais entré dans le monde!

57

Le miel paraît amer à ceux qui ont de l'ictère; l'eau épouvante les enragés; et les enfants admirent leur ballon. Et tu demandes pourquoi je me mets en colère? Crois-tu que la calomnie ait moins d'effet sur moi que la bile sur l'ictérique, et le venin sur l'enragé?

58

Rien ne t'empêchera [116] de vivre conformément au principe de ta nature; et il ne t'arrivera rien de contraire au principe de la nature universelle.

59

Quelles gens, et on veut leur plaire, et pour quels résultats! et par quelles manœuvres! Comme le temps cachera vite tout cela! et que de choses déjà n'a-t-il pas cachées!

LIVRE VII

1

Qu'est-ce que la méchanceté ? C'est ce que tu as vu souvent. Quoi donc qu'il t'advienne, pense immédiatement : « Cela, je l'ai vu souvent. » Du haut jusqu'en bas, tu trouveras absolument les mêmes choses : l'histoire en est pleine, l'ancienne, la moderne et la contemporaine ; pleines en sont nos villes et nos maisons. Jamais rien de nouveau ! Tout est à la fois banal et éphémère.

2

Les jugements vivent pour ainsi dire. Toutefois ils peuvent mourir, si les images sensibles qui y correspondent, viennent à s'éteindre. Mais, ces images, il dépend de toi de les raviver indéfiniment[117]. — Je puis, sur tel objet, me faire l'opinion qu'il faut ; si je le puis, pourquoi me troubler ? Ce qui est hors de ma raison n'a aucun rapport à ma raison. Apprends cela, et tu auras des pensées justes[118] ; tu vas pouvoir ressusciter ; vois de nouveau les choses comme tu les voyais, car la résurrection, c'est cela.

3

Recherche frivole du faste, drames scéniques, trou-

peaux de gros et de petit bétail, tournois de lances !... Autant vaut un os jeté à un chien, une miette dans la piscine, des fourmis qui peinent à traîner des charges, des souris effarées qui se dispersent, des statuettes d'argile qui branlent au bout d'un fil. Aussi regarde ces choses d'un œil bienveillant et sans morgue agressive. Note pourtant qu'un homme vaut ce que valent les objets qu'il préfère.

4

Si, dans le discours, il faut faire attention aux paroles, il faut, à chacun de nos vouloirs, faire attention aux faits ; pour ceci, voir immédiatement le but ou la conséquence [119] ; pour cela, bien prendre garde au sens des mots.

5

Pour cette affaire, ma raison suffit-elle, oui ou non ? Si oui, je l'emploie en vue de l'œuvre entreprise, comme un instrument que m'a donné la nature des choses ; si non, je m'efface devant la personne capable d'accomplir l'œuvre mieux que moi ; ou bien, s'il ne convient pas que ce soit un autre, j'agis moi-même [120], comme je puis, avec l'aide d'une personne apte à faire le travail sous ma conduite, et à le faire au bon moment et avec fruit pour l'état. En effet, quoique je fasse, seul ou avec un autre, tout doit tendre uniquement à l'avantage et à l'harmonie de la communauté.

6

Combien d'hommes, célébrés dans mille chants, qui appartiennent déjà à l'oubli ! Combien, qui ont chanté ceux-là, et qui ont disparu depuis longtemps !

7

On vient à ton secours ? N'en rougis pas. Tu veux sans doute faire ton devoir, comme un soldat à l'assaut. Que ferais-tu donc, si une boiterie t'empêchait d'escalader seul le rempart, et que l'aide d'autrui te le rendît possible ?

8

Que l'avenir ne te trouble pas : car tu y arriveras, s'il le faut, muni de la même raison qui est aujourd'hui ton recours contre les craintes du présent.

9

Toutes les choses sont enlacées les unes dans les autres, enchaînement sacré, et il n'en est presque pas une seule qui soit étrangère à une autre. C'est que tout a été harmonieusement combiné, tout concourt à la beauté du même univers. Il n'y a qu'un monde, résultante de tout, un seul dieu répandu dans tout, une substance unique, une loi unique, une raison unique [121], commune à tous les êtres intelligents, une unique vérité. Si au moins il n'y avait qu'un seul état de perfection où tendissent des êtres qui sont frères, et qui participent à la même raison !

10

Toute matière s'évanouit rapidement dans la substance universelle ; toute cause s'absorbe aussi vite dans le principe universel ; et aussi vite encore le souvenir de tout s'engloutit dans l'éternité.

11

Aux yeux de l'être raisonnable, une même action, si elle est conforme à la nature, l'est aussi à la raison [122].

12

Sois droit ou redressé.

13

De même que les membres du corps forment un tout, de même les êtres raisonnables, quoique séparés, ne forment qu'un être, en tant qu'ils sont organisés en vue d'une œuvre commune et unique. Tu auras une conception plus vive de cette vérité, si tu te répètes souvent que tu es *membre* de l'ensemble des êtres raisonnables. Mais si [123] tu te dis que tu en es *une partie,* c'est que tu n'aimes pas encore les hommes du fond du cœur ; c'est que tu n'éprouves pas encore une joie intellectuelle [124] à leur faire du bien ; tu ne le fais pas encore simplement, comme un devoir ; tu le fais encore par égoïsme [125].

14

Que du dehors, à leur gré, tombent les coups sur ce qui peut en souffrir. Car ce qui en aura souffert, se révoltera, s'il lui plaît. Mais moi, à moins de concevoir l'accident comme un mal, je ne suis pas encore lésé. Et je suis maître de ne pas avoir cette conception.

15

Quoi qu'on fasse ou qu'on dise, je dois être homme de bien. C'est comme si l'or, l'émeraude, (la pourpre), disaient toujours : « Quoi qu'on fasse ou qu'on dise, il faut que je garde ma couleur propre [126]. »

16

Le principe dirigeant ne se trouble pas lui-même,

c'est-à-dire qu'il n'est cause pour lui-même ni de crainte ni de chagrin[127]. Mais si un autre peut lui inspirer crainte ou chagrin, qu'il le fasse. Car, de lui-même, il ne se jettera pas, pour suivre l'opinion, dans ces mouvements. — Que le corps veille lui-même à ne pas souffrir, s'il peut, et, s'il souffre, qu'il le dise ; mais l'âme, qui connaît la crainte et le chagrin, et qui, en somme, se forme une opinion là-dessus, l'âme ne souffrira pas. Car tu ne l'entraîneras pas dans une telle crise[128]. — Le principe dirigeant, à le regarder isolément, se suffit à lui-même, à moins qu'il ne se crée des besoins: et par ainsi il est à la fois imperturbable et libre, sauf s'il se trouble et s'entrave lui-même.

17

Qu'est-ce que le bonheur? Un bon démon, ou le principe dirigeant[129]. Que fais-tu donc ici, ô fantaisie? Va-t'en, au nom des dieux! comme tu es venue, car je ne veux pas de toi. Oui, tu es venue, selon l'antique coutume, et je n'ai point de colère contre toi. Seulement pars!

18

Pourquoi craindre le changement? Quoi de possible, en effet, sans le changement? Quoi de plus cher et de plus propre à la nature des choses que le changement? Mais, toi-même, pourrais-tu prendre un bain, sans la transformation du bois? te nourrir, sans la transformation des aliments? et qu'est-ce qui peut s'accomplir d'utile, sans le secours du changement? Ne vois-tu donc pas que le fait que tu changes toi-même est pareil, et qu'il est pareillement nécessaire à la nature des choses?

19

Tous les corps cheminent à travers la substance universelle, comme dans un torrent ; ils ont la même origine et ils font la même œuvre, de même que les membres du nôtre[130]. — Que de Chrysippes déjà, que de Socrates, que d'Épictètes le temps a dévorés ! Et c'est ainsi pour tous les hommes et pour toutes les choses sans exception, crois-le bien !

20

Une seule chose m'embarrasse : comment ne pas faire ce que la constitution de l'homme ne veut pas ? Ou ne pas agir de la manière qu'elle ne veut pas ? Ou ne pas faire ce qu'elle ne veut pas à l'heure même où elle ne le veut pas ?

21

Bientôt tu ne te souviendras plus de rien ; bientôt personne ne se souviendra de toi.

22

C'est le propre de l'homme d'aimer ceux qui le frappent. Et c'est ce qui arrive, si tu embrasses à la fois ces pensées : Les hommes sont nos frères, ils pèchent par ignorance et malgré eux, et voici que l'autre et toi vous allez mourir, et d'abord il ne t'a point nui, car il n'a pas pu rendre ton moi pire qu'il n'était auparavant.

23

De l'universelle matière, comme d'une cire, la nature un jour modèle un cheval ; ensuite, elle détruit ce che-

val et en emploie les éléments à faire un arbre ; après, c'est un homme ; après c'est quelque autre chose : car chacun de ces êtres ne dure que peu de temps. Or, pour le coffre, la démolition ne lui est pas plus pénible que l'ajustage.

24

Une face de colère est parfaitement contraire à la nature ; répétée, la colère dégrade et à la fin détruit la majesté du visage, majesté qu'il n'est plus possible de faire reparaître [131]. Que cela au moins te montre bien que la colère est contraire à la raison. Car, si du même coup, la conscience de nos fautes disparaît, pourquoi vivre encore ?

25

Toutes les choses que tu vois, la nature qui gouverne tout va les transformer : de leur substance, elle fera d'autres êtres, puis d'autres encore de la substance des derniers ; aussi le monde est-il toujours jeune.

26

Quelqu'un pèche-t-il contre toi, cherche immédiatement quelle opinion sur ce qui est bien ou sur ce qui est mal l'a induit en faute. Quand tu l'auras trouvée, tu auras pitié de lui, et tu n'auras plus ni étonnement ni colère. Si en effet toi aussi [132] tu as sur le bien une opinion identique à la sienne, ou une autre, mais analogue, il faut lui pardonner ; si au contraire [133] tu n'as pas la même opinion sur les biens et sur les maux [134], tu n'en seras que plus volontiers indulgent pour sa bévue.

27

Ne te figure pas ce que tu n'as pas comme plus agréable[135]; mais, dans ce que tu as, choisis le meilleur, et à ce propos rappelle-toi comment tu l'aurais poursuivi, si tu ne l'avais pas. Mais en même temps prends garde que de t'y complaire ainsi ne t'accoutume à le priser au point de perdre ta tranquillité, si tu ne l'avais plus.

28

Retranche-toi en toi-même. La nature du principe dirigeant et raisonnable est telle qu'il se suffit à lui-même, quand il pratique la justice, et que par là il vit dans le calme.

29

Abolis la fantaisie. Fixe cette agitation de marionnette. Circonscris le temps présent. Reconnais ce qui, dans les accidents, est pour toi et pour autrui. Divise et fractionne le sujet en forme et en matière. Médite sur l'heure suprême. Laisse le résultat d'une faute là où la faute a été commise[136].

30

Compare l'idée et les paroles. Que ton esprit étudie profondément les effets et les causes.

31

Pare-toi de simplicité et de pudeur, et sois indifférent à ce qui est à égale distance de la vertu et de la méchanceté. Aime le genre humain. Obéis à la divinité.

Celui-là prétend bien que tout est probable. Est-il probable aussi que les atomes sont divins? Mais de le dire ce n'est pas une mince lâcheté. Il suffit de ne pas oublier que tout est soumis à des lois[137].

32

Sur la mort. Avec les atomes, c'est une dispersion. Avec l'unité, c'est une extinction ou une migration.

33

Sur la douleur. Insupportable, elle nous tue; invétérée, elle est supportable[137 bis]. La raison, grâce à l'opinion qu'elle s'en forme[138], garde son calme, et le principe dirigeant n'en souffre pas. Que les membres maltraités par la douleur s'en expliquent, s'ils peuvent.

34

Sur la gloire. Vois leur intelligence, ce qu'elle est, et ce qu'elle fuit, et ce qu'elle recherche. Et songe que, de même que les dunes s'entassent les unes sur les autres, et que la dernière cache les précédentes, de même dans la vie les premières générations disparaissent vite sous les nouvelles venues.

35

(*Extrait de Platon*[139].) « L'homme donc dont l'intelligence supérieure parcourt d'un regard tout le temps et tout l'être à la fois, crois-tu, par exemple[140], qu'il fasse grand état de la vie humaine? — Nullement, dit-il. — Il ne regardera donc pas la mort comme un mal? Pas le moins du monde. »

36

(*Extrait d'Antisthène.*) « C'est une vertu de roi que de bien agir et de se laisser calomnier[141]. »

37

Quelle honte ! Le visage obéissant prend la forme et le modelé que veut la raison, et la raison est impuissante à se modeler elle-même ?

38

« Il ne faut pas, en effet, nous emporter contre les choses, car elles n'en ont cure[142]. »

39

« Donne des joies aux dieux immortels et à nous[143]. »

40

« Il faut moissonner la vie comme un épi fécond, et que l'un vive, tandis que l'autre n'est plus[144]. »

41

« Si nous sommes abandonnés des dieux, moi et mes deux enfants, cela même a sa raison[145]. »

42

« Le bon droit et la justice sont avec moi[146]. »

43

« Ni lamentations, ni gestes désordonnés[147]. »

44

(*Extraits de Platon.*) « Pour moi, j'aurais le droit

de lui répondre : Tu as tort, mon cher, si tu penses qu'un homme, j'entends un homme de quelque valeur, doive calculer les chances qu'il a de vivre ou de mourir, et non pas se demander uniquement, toutes les fois qu'il agit, s'il fait œuvre juste ou injuste, œuvre d'honnête homme ou de méchant homme[148]. »

45

« Car c'est ainsi, Athéniens, en vérité : quelque poste qu'un soldat ait choisi, parce qu'il pensait que cela était mieux, quelque poste où l'ait établi son chef, c'est là qu'il doit, à mon sens, rester et braver le péril, sans se préoccuper ni de la mort ni de rien, mais avant tout du déshonneur[149]. »

46

« Mais, mon bon ami, prends garde ! La vertu et le bien sont peut-être autre chose que la conservation de la vie pour soi et pour autrui. Car si vivre est une chose agréable, l'homme vraiment homme en revanche ne doit pas s'inquiéter de la durée de cette vie ni y tenir tant ; mais qu'il s'en remette là-dessus à la divinité, et qu'il écoute ce propos des bonnes femmes que pas même un seul mortel ne saurait éviter sa destinée ; et qu'alors il étudie la manière dont il passera le mieux le temps qui lui est assigné[150]. »

47

« Observe le cours des astres, comme s'il t'emportait toi-même autour du monde ; en outre médite assidûment sur les échanges et les transformations des éléments de l'univers. Car ces contemplations vous purifient de la souillure de la vie d'ici-bas[151]. »

48

Belle pensée de Platon. Celui qui fait des discours sur l'homme doit regarder aussi tout ce qui se passe sur la terre, et, comme d'une éminence, contempler troupeaux[152], armées, travaux des champs, mariages, trêves, naissances, décès, tribunaux bruyants, déserts, peuplades bigarrées de barbares, fêtes, chants de deuil, assemblées, tout un pêle-mêle, et aussi toute une harmonie produite par des contraires[153].

49

Remonte le cours des temps passés, et vois que de chutes d'empires ! Par là tu peux prévoir l'avenir. Car il sera identique au passé, puisqu'il ne peut s'écarter du rythme des événements d'aujourd'hui : c'est donc la même chose d'observer la vie humaine pendant quarante ans ou pendant dix mille. Que pourrais-tu voir de plus ?

50

« Ce qui est né de la terre retourne à la terre, ce qui est issu d'un germe de l'éther retourne à la voûte céleste[154]. »

Voilà ou bien la dissolution des enlacements des atomes, ou bien[155], à peu près, la dispersion des éléments impassibles.

51

Encore :

« Par des mets, des boissons et des sortilèges, ils veulent détourner le destin et ne pas mourir[156]. »

« Mais, le vent qui souffle au gré de la divinité, il faut le supporter parmi des peines lamentables[157]. »

52

Meilleur lutteur que toi, oui ; mais non pas plus dévoué à la société, ni plus réservé, ni plus ferme à son poste dans toutes les conjonctures, ni plus indulgent aux erreurs du prochain.

53

Quand on peut accomplir sa tâche selon la commune raison des dieux et des hommes, rien à craindre de ce chef. Et quand on réussit à être utile par une activité droite et qui se développe conformément à la constitution humaine, nul dommage de ce chef n'est à appréhender pour personne.

54

Partout et toujours il est en ton pouvoir et de te plaire dans ta condition présente par piété envers les dieux, et d'avoir avec les hommes présents des rapports fondés sur la justice, et d'examiner habilement la représentation du moment, de peur que des opinions incompréhensibles ne s'infiltrent sournoisement en toi.

55

N'examine pas autour de toi les âmes des autres, mais vise directement la tâche où te conduit la nature, à la fois la nature du tout au moyen de ce qui t'arrive, et ta nature propre au moyen de ce que tu dois faire. Or chaque être doit faire ce qui est consécutif à sa constitution. Mais, en vertu même de leur constitution, tous les autres êtres existent pour les êtres raisonnables,

qui existent eux-mêmes les uns pour les autres. Le point essentiel de la constitution de l'homme, c'est donc l'instinct social. Deuxièmement vient la résistance aux passions corporelles : car le propre d'une activité logique et intellectuelle est de se limiter elle-même, et de ne céder ni à la poussée des sens, ni à celle de l'instinct, car les sens et l'instinct sont purement animaux, et l'activité raisonnable veut les dominer, loin d'être subjuguée par eux. A juste titre, d'ailleurs : son origine lui donne le droit de les gouverner tous. Troisièmement, la constitution raisonnable de l'homme implique la réflexion et l'infaillibilité. Donc que ton âme, fidèle à ces principes, marche droit dans sa voie, elle possède tout ce qui est son bien propre.

56

C'est comme si tu étais déjà mort, comme si même tu n'avais pas vécu jusqu'à ce jour ! Passe conformément à la nature le reste de ce temps qui s'écoule [158] !

57

N'aime que ce qui t'arrive à toi et ce qui se mêle à la trame de ta destinée. Quoi de plus convenable, en effet ?

58

A chaque événement, mets-toi devant les yeux ceux à qui la même chose est arrivée, et qui s'en affligeaient, s'en étonnaient, s'en indignaient. Et maintenant où sont-ils ? Nulle part. Veux-tu donc, toi aussi, faire comme eux ? Ne préfères-tu pas laisser les mou-

vements étrangers à l'âme à ceux qui les provoquent ou les subissent ? et t'appliquer tout entier à en tirer le meilleur parti ? Tu y profiteras grandement ; ce sera une matière pour toi[159] ; seulement, veille et applique-toi à rester honnête en tout ce que tu fais ; souviens-toi de ces deux principes : la matière de notre action est indifférente, mais notre action ne l'est pas[160].

59

Regarde en toi-même. C'est là qu'est la source du bien, et elle peut sans cesse jaillir, si tu la creuses sans cesse.

60

Il faut que le corps aussi soit d'aspect solide, et n'ait pas l'air déjeté, ni quand il se meut, ni au repos. Si en effet la raison met sa marque sur le visage, qu'elle rend intelligent et distingué, il convient d'obtenir le même résultat pour le corps tout entier. Mais, en tout cela, point d'affectation.

61

La vie est une lutte plutôt qu'une danse, en raison des attaques qui fondent sur nous à l'improviste, et que nous devons recevoir prêts et debout.

62

Fais toujours attention à ce que sont les hommes dont tu invoques le témoignage, à ce que sont leurs âmes. Car tu n'accuseras pas des pécheurs involontaires, et tu te passeras de leur témoignage, si tu pénètres jusqu'à la source de leur opinion et de leur vouloir.

63

« Nulle âme, dit-il, ne se prive volontairement de la vérité », ni, donc, de la justice, de la tempérance, de la clémence, des autres vertus. Or, cela, il est indispensable de ne jamais l'oublier, et tu seras plus doux envers tous les hommes.

64

A chaque peine que tu éprouves, aie présente cette vérité, que ce n'est pas une honte, et que la raison qui gouverne en nous n'en souffre point : car, raisonnable[161] et sociable à la fois, le mal ne peut la corrompre. Mais contre la plupart des douleurs, que cette parole d'Épicure[162] soit ton recours : Il n'y a rien d'insupportable ni d'éternel pour qui se souvient des limites des choses et n'imagine rien au delà de la réalité. Rappelle-toi aussi que mille choses, analogues à la douleur, nous tourmentent à notre insu : ainsi la somnolence, les coups de chaleur, l'anorexie : chaque fois que tu es contrarié d'un de ces malaises, dis-toi que tu cèdes à la douleur.

65

Veille à ne jamais traiter les ennemis de l'humanité, comme les ennemis de l'humanité traitent les hommes.

66

Qui sait si Télaugès n'était pas un plus grand caractère que Socrate ? Car il ne suffit pas que Socrate soit mort plus glorieusement, qu'il discutât plus subtilement avec les sophistes, qu'il fût plus endurant à

passer les nuits sur la glace, ni qu'ayant reçu l'ordre de mener en prison le Salaminien, il ait cru plus généreux de désobéir, ni qu'il fît ainsi de l'éclat sur les chemins (et sur ce point d'ailleurs on serait renseigné, si c'était vrai[163]); — mais ce qu'il faut examiner, c'est ce qu'était à peu près l'âme de Socrate, s'il était capable de se contenter de pratiquer la justice envers les hommes, la piété envers les dieux, sans s'irriter contre la méchanceté, sans être l'esclave de l'ignorance, sans accueillir comme étranger à sa nature ou subir comme insupportable le lot qui nous vient du tout, sans permettre à son âme de succomber aux passions charnelles.

67

La nature ne t'a pas confondu avec cet agrégat de matière au point que tu ne veuilles ni t'imposer des bornes à toi-même ni devenir maître de ce qui est à toi : car il est trop possible que, si l'on est un homme divin, nul ne vous reconnaisse pour tel ; souviens-t'en toujours, et encore de ceci que la vie heureuse peut résulter de très petites choses. Et ne va pas, sous prétexte que tu désespères d'être un dialecticien ou un physicien, renoncer à être libre, modeste, dévoué à la communauté, obéissant aux dieux.

68

Passe toute ta vie sans violence, en pleine joie du cœur, même si tous hurlent contre toi tout ce qui leur vient à l'esprit, même si les fauves déchirent et s'arrachent cette masse de chair qui t'enveloppe. Car, dans tout cela, qu'est-ce qui empêche la raison de se maintenir elle-même dans une sérénité calme, de porter

sur ce qui l'entoure un jugement vrai, de faire de ce qui la heurte un usage judicieux ? Juge, elle dit à l'accident : voici ce que tu es en réalité, quand même l'opinion te représenterait différent. Par l'usage qu'elle en fait, elle dit à l'accident : je te cherchais, car le présent m'est toujours une matière à pratiquer la vertu raisonnable et politique, ou, en général, un art qui n'est qu'à l'homme ou à la divinité. C'est que tous les événements ont un rapport direct à la divinité ou à l'homme, et ne sont pour eux ni nouveaux, ni difficiles à manier, mais connus et praticables.

69

Voici la perfection du caractère : passer chaque jour comme si c'était le dernier, sans torpeur ni agitation ni hypocrisie.

70

Les dieux, qui sont immortels, ne s'irritent pas d'être obligés, durant l'éternité, de supporter indéfiniment tous ces hommes si méchants ; et, par surcroît, ils en prennent soin de mille façons. Et toi, qui mourras bientôt, tu récrimines, et cela, quand tu es un de ces méchants ?

71

Il est ridicule, quand tu ne fuis pas ta propre méchanceté, et la chose est possible, de fuir celle des autres, ce qui précisément est impossible.

72

Quoi que la faculté raisonnable et politique trouve d'inintelligible et d'antisocial, elle le juge avec raison très inférieur à elle.

73

Chaque fois que tu as bien agi et qu'un autre l'a éprouvé, pourquoi cherches-tu encore en troisième lieu, comme les fous, soit à paraître avoir bien agi, soit à être payé de retour ?

74

Personne ne se lasse de gagner. Or, notre gain, c'est d'agir selon la nature. Ne te lasse donc pas de gagner, et pour ce sois utile à autrui.

75

La nature du tout a créé le monde parce qu'elle l'a voulu : tout ce qui arrive maintenant est donc une conséquence de ce fait, ou bien les êtres dominants, ceux pour lesquels l'âme de l'univers réalise sa volonté propre, sont les moins raisonnables. Maintes fois cette vérité te rassérénera, si elle te reste présente.

LIVRE VIII

1

Voici encore qui te porte à mépriser la gloriole, c'est que tu ne peux plus faire que toute ta vie, au moins ta vie depuis la jeunesse, ait été d'un philosophe ; mais pour beaucoup et pour toi-même il est évident que tu es loin de la philosophie. Eh bien, tu es confondu ! C'est qu'il ne t'est même plus facile d'acquérir le renom de philosophe : le fondement de ta vie t'en empêche. Si donc tu as vraiment vu où est la réalité, laisse ce souci : « Que pensera-t-on de moi ? » et sois content, si tu peux vivre le reste de ta vie, comme après tout le veut ta nature[164]. Comprends donc ce qu'elle veut, et que rien ne t'en distraye ; car l'épreuve est faite[165] ; après combien d'erreurs, tu n'as trouvé le bonheur nulle part, ni dans le raisonnement, ni dans la richesse, ni dans la jouissance, nulle part ! Où donc est-il ? Dans la réalisation de ce que réclame la nature de l'homme ? Et comment l'homme le réalisera-t-il ? Par des dogmes, source de nos volontés et de nos actions. Quels dogmes ? Les dogmes sur les biens et sur les maux, comme : nul bien pour l'homme en ce qui ne le rend pas juste, tempérant, courageux, libre ; nul mal en ce qui ne produit pas le contraire de ces vertus.

2

A chacune de tes actions demande-toi : Que vaut-elle par rapport à moi ? n'aurai-je pas à la regretter ? Encore un peu, et je meurs, et tout s'évanouit. Qu'exiger de plus, si mon labeur présent est d'un être intelligent et sociable et qui a les mêmes lois que la divinité ?

3

Alexandre ? Gaïus (Jules César)? Pompée? Que sont-ils à côté de Diogène, d'Héraclite et de Socrate? Ceux-ci ont vu les réalités, les causes, les substances, et leurs âmes s'y conformaient[166]. Mais ceux-là, que de choses auxquelles ils devaient pourvoir ! et de combien ils étaient esclaves !

4

Dis-toi qu'ils n'en recommenceront pas moins, même si tu en crevais !

5

D'abord, ne te trouble pas. Car tout est conforme à la nature universelle, et bientôt, tu ne seras plus rien nulle part[167], pas plus qu'Hadrien, pas plus qu'Auguste. Ensuite, les yeux fixés sur la réalité, vois-la en elle-même, et, te rappelant qu'il te faut être un honnête homme et ce que demande la nature humaine, fais cela fermement, et parle selon ce qui te paraît être la vraie justice, mais toujours avec douceur, modestie et franchise.

6

La nature universelle a pour tâche de déplacer les

choses qui sont ici, de les transformer, de les enlever d'ici et de les porter là. Il n'y a partout que des recommencements, et il n'est pas à craindre[168] qu'il arrive rien de nouveau. Tout n'est qu'habitudes, mais le partage entre les hommes est équitable.

7

Toute nature se suffit à elle-même, quand elle suit sa voie. Or, une nature raisonnable est dans sa voie quand, en fait de représentations, elle n'adhère ni au mensonge, ni à l'incertitude, quand elle applique directement son vouloir aux seuls actes utiles à la société, quand elle ne recherche ou qu'elle n'évite que ce qui dépend de nous, quand elle accepte avec joie toute la part que lui fait l'universelle nature. Mais elle est une partie de cette nature, comme la nature de la feuille est une partie de la plante, excepté que la nature de la feuille est une partie d'une nature insensible, non raisonnable, susceptible d'être entravée, tandis que la nature de l'homme est une partie d'une nature indépendante, intelligente et juste ; c'est elle d'ailleurs qui[169] distribue à tous impartialement, selon la valeur de chacun, le temps, la substance, la cause[170], l'énergie, les conjonctures. Réfléchis donc[171] : ce n'est pas le rapport d'une unité à une unité qui te montrera cette égalité, mais en général le rapport de tous les individus d'une espèce avec l'ensemble des individus d'une autre espèce.

8

Tu ne peux donc revenir à la sobriété[172] ? Mais tu peux réfréner ta vengeance ! Mais tu peux dominer les plaisirs et les peines ! Mais tu peux t'élever au-dessus

de la gloriole ! Mais tu peux ne point t'irriter contre des gens grossiers et ingrats, tu peux même leur donner des soins.

9

Que personne ne t'entende plus flétrir la vie qu'on mène à la cour, et puisses-tu, toi, ne plus entendre personne flétrir la tienne.

10

Le remords est une réprimande que l'on s'adresse à soi-même, pour avoir négligé quelque chose d'utile ; mais il faut que l'utile participe du bien, si l'honnête homme doit s'en soucier[173] ; or nul honnête homme n'aurait de remords d'avoir négligé un plaisir : le plaisir n'est donc ni utile, ni bon.

11

Qu'est-ce que cet être en soi ? quelle est sa constitution particulière[174] ? quelle est sa substance et sa matière ? quelle est sa forme ? quelle est sa fonction dans le monde ? pour combien de temps existe-t-il ?

12

Quand tu as de la peine à te réveiller, souviens-toi qu'il est conforme à ta constitution et à la nature humaine de t'acquitter des tâches qui intéressent la société, mais que le sommeil t'est commun avec les animaux non raisonnables. Or, celle qui est conforme à sa nature, voilà, pour chaque être, la tâche la plus familière, la plus innée, et donc aussi la plus agréable.

13

Toujours et, si possible, à toute représentation, ré-

fère-toi aux règles de la nature et des passions, et à celles de la dialectique.

14

Quand tu rencontres quelqu'un, commence par te demander : « Voyons ! quelles sont ses idées sur le bien et sur le mal ? » Car si, sur le plaisir et sur la douleur, sur leurs facteurs, sur la gloire, l'infamie, la mort, la vie, il a à peu près telles idées, il ne me paraîtra pas merveilleux ni étrange qu'il fasse telle ou telle chose ; et je me rappellerai qu'il fait fatalement ce qu'il fait.

15

Rappelle-toi que, s'il est stupide d'être surpris que le figuier porte des figues, il l'est autant de s'ébahir que le monde produise de certaines choses : c'est sa récolte. Tels le médecin et le pilote seraient grotesques de se scandaliser qu'un tel ait la fièvre, ou que le vent contraire se lève.

16

Rappelle-toi que, lorsque tu viens à résipiscence et que tu obéis à qui te redresse, tu montres également ton indépendance. Car ton action s'exécute conformément à ta volonté et à ton jugement et aussi donc à ton intelligence.

17

Si cela dépend de toi, pourquoi le faire ? Si cela dépend d'un autre, qui accuser ? les atomes ou les dieux ? Folie dans les deux cas, Il ne faut accuser personne. Car, si tu le peux, corrige l'homme ; si non,

répare la faute. Est-ce encore non ? Alors, quel profit pour toi à te plaindre ? N'agis jamais au hasard.

18

Ce qui est mort ne tombe pas hors de l'univers. Mais, s'il y reste, il s'y transforme et s'y dissout à la fois en ses éléments propres, qui sont aussi bien ceux de l'univers que les siens. Puis ces éléments se transforment à leur tour, et ils ne murmurent pas.

19

Tout être est né pour quelque chose, comme le cheval, la vigne. Tu t'étonnes ? Mais Hélios te dira : « Je suis né pour une certaine œuvre, et les autres dieux aussi. » Toi donc, pour quoi es-tu né ? Pour la jouissance ? Vois si cette idée est supportable.

20

Qu'il s'agisse de la fin ou du commencement de la vie, ou de la manière de la passer, la nature a toujours un but, comme celui qui lance une balle. Pour la balle, en effet, le bien est-il de monter ? Le mal est-il de redescendre et à la fin de retomber ? Pour la bulle d'eau, le bien est-il d'être gonflée ? le mal de crever ? Le même raisonnement vaut pour la lampe.

21

Retourne-le[175], et vois ce qu'il est, vois ce qu'en font la vieillesse, la maladie, la prostitution.

Courte est la vie de l'homme qui loue et de celui qui est loué, de l'historien et de celui dont on fait l'histoire. Et de plus nous ne tenons qu'un coin de

cette partie du monde, et même dans ce coin l'accord n'est pas unanime, et plus d'un ne s'accorde pas avec lui-même. D'ailleurs la terre entière n'est qu'un point.

22

Fais attention au sujet, au principe, à l'action, à la signification des mots.

C'est justement que tu souffres : mais tu aimes mieux devenir bon demain que de l'être aujourd'hui.

23

Ai-je quelque chose à faire ? Je le fais dans un esprit de bienveillance à l'égard des hommes. Quelque chose m'arrive-t-il ? Je l'accepte en le rapportant aux dieux et à la source universelle, d'où tout s'écoule dans un étroit enchaînement.

24

Voici ce que te représente un bain : de l'huile, de la sueur, de la crasse, de l'eau gluante, rien que de dégoûtant ; et c'est ainsi que t'apparaît chaque partie de la vie, ainsi chaque objet sensible.

25

Céler avant Hadrien, ensuite Hadrien[176] ; Lucilla avant Vérus, ensuite Lucilla ; Secunda avant Maximus, ensuite Secunda ; Épitynchanus avant Diotime, ensuite Diotime ; Antonin avant Faustine, ensuite Antonin. Et toujours ainsi ! Et ces hommes à l'esprit aigu, les prophètes, les fous, où sont-ils? où sont[177] Charax, et Demétrius le Platonicien, et Eudémon, et tous leurs pareils ? Tout cela est éphémère et mort

depuis longtemps : quelques-uns n'ont pas même un moment survécu ; d'autres ne sont plus que des noms légendaires ; d'autres déjà ont disparu même de la légende. Rappelle-toi donc que, nécessairement, ton être, pauvre agrégat, se dispersera, ou que ton âme s'éteindra, à moins qu'elle n'émigre et ne s'établisse ailleurs.

26

La joie de l'homme ? C'est de faire ce qui est le propre de l'homme. Le propre de l'homme ? C'est la bienveillance pour ses frères, le mépris des agitations des sens, le discernement des représentations croyables, la contemplation de la nature universelle et des choses qui y sont conformes.

27

Trois rapports : l'un avec le vase qui nous enserre ; l'autre avec la cause divine, d'où tout arrive à tous les êtres ; l'autre avec nos compagnons de vie.

28

La douleur est un mal, ou bien pour le corps, et qu'il s'en explique donc, ou bien pour l'âme, mais elle peut, elle, conserver sa sérénité et son calme, et ne pas concevoir que la douleur est un mal. Car tout jugement, tout appétit, toute répugnance sont des faits internes, et nul mal ne pénètre jusque-là.

29

Abolis les fantaisies et à cet effet dis-toi sans cesse : « Présentement, je puis, dans cette âme-ci, supprimer toute méchanceté, tout désir, tout trouble en un

mot : en outre, comme je considère tout dans sa réalité, je me sers de chaque chose en raison de sa valeur. » Pense bien à ce pouvoir qui est conforme à la nature.

30

Parle, aussi bien devant le sénat que pour une seule personne, un langage d'une parfaite clarté, et sain[178].

31

La cour d'Auguste, sa femme, sa fille, ses petits-fils, ses beaux-fils, sa sœur, Agrippa, ses parents, ses proches, ses amis, Aréus, Mécène, ses médecins, ses sacrificateurs, toute cette cour est morte. Passe ensuite aux autres cas, considère, non plus la mort d'un seul homme, mais celle de toute une race, les Pompée par exemple[179] ; passe à cette inscription tombale : *Dernier de sa race.* Compte tous les tourments que se sont donnés leurs ancêtres pour laisser un successeur, et songe qu'après tout il est fatal que quelqu'un soit le dernier d'une race, et, pour revenir à notre point, que les races meurent tout entières.

32

Il faut composer ta vie action par action, et, si chacune de tes actions fournit, dans la mesure du possible, tout ce qu'elle contient, t'en contenter : or, de faire qu'elle le fournisse, nul ne peut t'en empêcher. — Mais les choses extérieures s'y opposeront[180]. — Du moins elles ne s'opposeront pas à ce que tu sois juste, sage et réfléchi[181]. Mais peut-être ton activité sera-t-elle empêchée d'une autre manière[182] : alors

accommode-toi de l'obstacle lui-même, retourne-toi prudemment vers le possible, et, à l'action précédente, tu en substitueras vite une nouvelle, qui s'harmonisera avec la vie composée dont il s'agit.

33

Prends sans faste, quitte sans chagrin [183].

34

As-tu vu une main ou un pied coupé, ou une tête tranchée, qui gisait n'importe où, à l'écart du reste du corps ? Voilà ce que fait de lui-même, dans la mesure du possible, celui qui ne veut pas des accidents, qui se retranche de la société, ou qui agit contre elle. Tu t'es séparé en quelque sorte de l'unité naturelle ; car, par ta naissance tu en es membre [184], et maintenant tu t'en es retranché. Mais voici qui est remarquable : il t'est permis de rentrer dans l'unité. Dieu n'a accordé à aucune autre parcelle du tout ce privilège, après en avoir été séparée et détachée, de le réintégrer. Mais considère de quelle bienveillance Dieu a honoré l'homme : il lui a donné, en effet, le pouvoir de ne pas, dans le principe, être séparé du tout, puis, s'il en est séparé, d'y rentrer, de s'y fondre et de reprendre la place qui appartient à un membre de ce corps [185].

35

De même que chacun des êtres raisonnables possède à peu près les mêmes facultés que la nature universelle [186], de même c'est d'elle qu'ils ont reçu celle-ci. La nature, en effet, si elle rencontre une opposition, une résistance, la fait servir à son dessein, la fait

rentrer dans l'ordre fatal, en fait une partie d'elle-même : pareillement aussi l'être raisonnable peut faire de tout obstacle une matière à son action propre et s'en servir dans quelque but que ce soit.

36

Que la vision de toute la vie ne te confonde pas. N'embrasse pas à la fois dans ton esprit les maux de tout genre et en si grand nombre qui, sans doute, t'adviendront[187] ; mais, à chaque douleur qui se présente, demande-toi s'il y a, dans ce fait, rien d'insupportable, rien d'intolérable : car tu auras honte de le prétendre. Rappelle-toi ensuite que ce n'est ni le futur ni le passé qui t'accable, mais toujours le présent. Or, le présent diminue progressivement, pourvu que tu le circonscrives, et que tu convainques ta raison d'erreur, si elle ne peut tenir bon sous ce poids si léger.

37

Aujourd'hui, est-ce Panthéia qui est assise au tombeau de Vérus, ou Pergamos? Au tombeau d'Hadrien, est-ce Chabrias ou Diotime? Quelles niaiseries! Voyons, s'ils y étaient, les autres le sentiraient-ils? et, s'ils le sentaient, s'en réjouiraient-ils? et, s'ils s'en réjouissaient, seraient-ils immortels pour cela? N'était-il pas fatal que d'abord ils devinssent vieux[188], puis mourussent? Et que pouvaient donc faire ceux-là, une fois leurs maîtres décédés? Tout cela n'est que puanteur, c'est de la saleté en sac.

38

Si tu le peux, étudie, quand tu juges, les affaires d'un regard pénétrant, comme disent les plus sages[189].

39

De vertu en révolte contre la justice, je n'en vois pas dans la constitution de l'être raisonnable ; mais j'en vois une qui se révolte contre le plaisir, et c'est la modération.

40

Supprime ton opinion personnelle sur ce qui paraît te nuire, et ta sécurité à toi est parfaite. — Qui cela, *toi?* — La raison. — Mais je ne suis pas la raison ! — Soit. Eh bien, que la raison ne se tourmente pas elle-même. Et si une autre partie de ton être est mal en point, c'est à celle-ci d'opiner sur son propre cas.

41

Une entrave à la sensation est un mal pour la nature vivante. Une entrave au vouloir est un mal aussi pour la nature vivante. Il y a aussi quelque chose qui est une entrave et un mal pour la constitution des plantes. De même donc, une entrave à l'esprit est un mal pour la nature spirituelle. Maintenant, tout cela, fais-t'en l'application à toi-même. Éprouves-tu de la peine ou du plaisir? Cela regarde la sensation. Ton vouloir a-t-il rencontré un obstacle ? Si ce vouloir n'est pas conditionnel, le mal est proprement celui d'un être raisonnable[190]. Mais si tu acceptes les communes nécessités, il n'y a encore eu pour toi ni dommage ni entrave. C'est que personne que toi n'entrave couramment ton esprit en ce qui lui est propre : ni le feu, ni le fer, ni la tyrannie, ni la calomnie ne l'entament : une fois qu'elle existe, la sphère garde sa rondeur.

42

Je n'ai pas le droit de me chagriner moi-même, car jamais je n'ai volontairement chagriné autrui.

43

A chacun son bonheur. Pour moi, le mien est d'avoir une âme saine, qui ne se dérobe ni devant les hommes, ni devant les accidents humains, mais qui voit tout d'un œil indulgent, qui accepte tout, et qui traite chaque être selon sa valeur.

44

Voyons ! consacre-toi à toi-même le temps de ta vie. Ceux qui poursuivent la gloire posthume, ne comptent pas que les hommes seront dans l'avenir tels que ces hommes d'aujourd'hui dont ils sont excédés, et que donc ils seront mortels. Que t'importe en somme qu'ils déclament tels ou tels discours sur toi, ou qu'ils aient de toi telle ou telle opinion ?

45

Enlève-moi et jette-moi où tu veux. Car mon démon intérieur me suivra jusque-là, joyeux, je veux dire satisfait s'il peut agir [191] conformément à sa constitution propre.

Est-ce que cela a du prix, et faut-il que mon âme en souffre, qu'elle perde sa vaillance, humiliée, convoiteuse, perdue, épouvantée ? Et qu'y trouveras-tu de bon ?

46

L'homme ne peut éprouver que des accidents hu-

mains ; le bœuf, que ceux qui affectent les bœufs ; la vigne, que ceux qui affectent les vignes ; la pierre, que ceux qui affectent les pierres. Si donc il n'arrive à chaque être rien que d'accoutumé et de naturel, pourquoi ta colère ? Car la nature universelle ne t'imposait rien d'insupportable.

47

Si tu souffres par un objet extérieur, ce n'est pas lui qui t'incommode, mais ton jugement sur lui. Or, ce jugement, tu peux aussitôt l'effacer. Si ta souffrance résulte d'un point de ta disposition naturelle, qui t'empêche de réformer tes idées? Et de même encore si tu souffres de ne pas faire ce qui t'apparaît comme raisonnable, pourquoi ne pas agir, au lieu de te plaindre ? — Mais une force supérieure m'arrête. — Eh bien, ne te plains pas, car tu n'es pas responsable de ton inaction. — Mais est-ce la peine de vivre, si je ne tiens pas cette conduite? — Va t'en donc de la vie, à la fois paisible comme celui qui meurt à la tâche, et indulgent pour tes adversaires.

48

Souviens-t'en, l'âme est invincible, quand, repliée sur elle-même, elle se suffit, quand elle ne fait que ce qu'elle veut, même si elle a tort de se mettre en défense. Qu'est-ce donc quand elle porte un jugement raisonnable et circonspect? Voilà ce qui fait une acropole de l'âme affranchie des passions. Pas de réduit plus solide pour l'homme : qu'il s'y réfugie, et le voilà imprenable. Ignorant qui ne voit pas cette retraite ! Malheureux qui la voit sans s'y retirer !

49

Ne te dis rien de plus que ce qu'annoncent les représentations compréhensibles. On t'annonce qu'un tel médit de toi. C'est bien. Mais on ne t'annonce pas que cela t'a fait du tort. — Tu vois que ton enfant est malade. Bien. Mais, qu'il soit en danger, cela, tu ne le vois pas [192]. — Arrête-toi donc ainsi toujours aux premières représentations, n'épilogue pas dessus en toi-même, et il ne t'arrivera rien [193]. Ou plutôt, épilogue, mais en homme qui connaît bien tout ce qui peut arriver dans l'univers.

50

Un concombre amer? Jette-le. Des ronces dans le chemin? Détourne-toi. Cela suffit. N'ajoute pas : « Pourquoi donc cela existe-t-il dans le monde? » Car le philosophe naturaliste se gausserait de toi, comme aussi le charpentier et le corroyeur, si tu te plaignais de voir dans leur atelier la sciure et les découpures de ce qu'ils apprêtent. Et pourtant ils ont, eux, un endroit où jeter ces déchets, et la nature universelle n'a rien en dehors d'elle-même : mais la merveille de son art [194], c'est que, après s'être tracé son horizon, elle saisit et métamorphose tout ce qui en elle paraît se corrompre, vieillir et devenir inutile, et qu'elle en fait des êtres neufs : elle n'a donc besoin ni d'une matière étrangère ni d'un endroit où reléguer les pourritures [195]. Il lui suffit donc de sa place et de sa matière à elle, et de son art propre.

51

Pas de nonchalance dans l'action ; pas de trouble

dans la causerie ; pas de perplexité dans les idées ; dans l'âme, ni ratatinement, ni dispersion ; et dans la vie, point d'affaires absorbantes.

Ils tuent, ils partagent les victimes, ils lancent des imprécations. Eh bien, est-ce que cela empêche l'âme de rester pure, sage, tempérante, juste ? C'est comme si quelqu'un, debout auprès d'une source claire et savoureuse, blasphémait contre elle : son eau cesse-t-elle de jaillir pour notre soif ? Qu'on y jette de la boue, du fumier, elle le dissoudra vite, elle le lavera, elle n'en sera aucunement souillée. Comment donc avoir en toi une source intarissable ? En te réfugiant à toute heure dans une âme affranchie des passions, dans une âme indulgente, simple, et modeste[196].

52

Qui ne sait pas ce que c'est que l'univers, ne sait pas où lui-même se trouve. Qui ne sait pas pourquoi il est né, ne sait pas qui il est lui-même, ni ce qu'est l'univers. Qui ignore un seul de ces points, ne saurait dire pourquoi il est né lui-même. Eh bien, de quel œil vois-tu enfin[197] celui qui court après les applaudissements des claqueurs, gens qui ne savent ni où ils sont, ni qui ils sont ?

53

Tiens-tu à être loué par un homme qui, trois fois l'heure, se maudit lui-même ? Veux-tu plaire à un homme qui ne se plaît pas à lui-même ? Et se plaît-il à lui-même celui qui se repent de presque tout ce qu'il fait ?

54

Il ne suffit pas de respirer comme tout le monde

l'air qui t'enveloppe[198], mais il faut aussi conformer enfin tes pensées à l'intelligence qui enveloppe tout. Car la puissance intelligente est, elle aussi, partout diffuse, et elle s'enracine[198] dans les êtres capables de l'absorber autant que l'air dans les êtres capables de l'aspirer.

55

D'une façon générale, le vice ne lèse pas l'univers ; dans les cas particuliers, il ne lèse pas autrui. Il ne lèse qu'un seul être, et c'est l'être qui est maître de s'en guérir dès qu'il lui plaît.

56

Le libre arbitre du voisin est aussi indifférent à mon libre arbitre, que sa respiration et sa chair. Et en effet si, dans la mesure du possible, nous existons les uns pour les autres, nos âmes pourtant ont chacune leur empire propre : sans quoi le vice du voisin deviendrait le mien ; et Dieu en a décidé autrement, de peur que mon malheur ne fût dans la maison d'un autre.

57

Le soleil paraît couler du haut du ciel, et certes il circule partout, mais il ne s'épuise pas : son mouvement en effet est à la fois fluidité et extension[200]. Aussi ses rayons sont-ils nommés ἀκτῖνες du mot ἐκτείνεσθαι. Qu'est-ce qu'un rayon ? Tu le verras si tu examines la lumière solaire, quand elle s'insinue par un trou dans une chambre sombre : le rayon s'allonge tout droit, puis, pour ainsi dire, il s'appuie au premier solide qu'il rencontre et qui arrête l'air d'au delà : il s'y tient sans y glisser, sans tomber. Telles sont donc,

nécessairement, la fluidité et la diffusion de l'âme, elle ne s'épuise pas, mais elle se répand par extension : à la rencontre des obstacles, ni violence, ni heurt qui brise, ni chute, mais une halte et un jet de lumière sur l'écran. Car c'est se priver soi-même du rayon que de ne pas savoir le guider.

58

Qui redoute la mort, redoute de devenir ou insensible, ou sensible d'une autre manière. Mais, si la sensibilité est abolie, tu ne sentiras plus aucun mal ; si elle est différente, tu seras un être différent, et tu ne cesseras pas de vivre.

59

Les hommes existent les uns pour les autres ; il faut donc ou les instruire, ou les supporter.

60

L'esprit ne se meut pas comme un trait. Pourtant, même quand il se surveille, ou qu'il parcourt tout le détail de son sujet, il va aussi droit que le trait et frappe la cible.

61

Entre dans l'âme de chacun ; mais permets aussi à tous les autres d'entrer dans la tienne.

LIVRE IX

1

L'injustice est une impiété. Car, si la nature universelle a organisé les êtres raisonnables les uns pour les autres, de façon à s'entr'aider selon leur valeur respective et sans se léser en aucune façon, transgresser ce dessein, c'est évidemment être impie envers la plus ancienne des divinités. Le mensonge également est une impiété envers la même déesse. Car la nature universelle est la nature de ce qui est. Et ce qui est a certainement un rapport avec tout ce qu'il y a. Il y a plus : on l'appelle aussi la vérité même, et elle est la cause première de tout ce qui est véridique. Le mensonge volontaire est donc une impiété, en tant qu'il est injuste de tromper ; le mensonge involontaire en est une, en tant qu'il est une dissonance dans la nature universelle, et c'est un désordre, parce que c'est une attaque à la nature du monde : c'est l'attaquer que de se porter de soi-même vers le contraire du vrai ; car l'homme tient de la nature la haine du mensonge, il l'oublie, et il n'est plus capable de discerner le faux du vrai. Et en outre, poursuivre le plaisir comme un bien, ou fuir la nature comme un mal, impiété. Car, fatalement, qui le fait, gourmande souvent la commune nature, comme si le partage n'était

pas juste entre les méchants et les bons : fréquemment les méchants vivent dans les plaisirs et possèdent ce qui les procure, tandis que les bons ne rencontrent que douleur et causes de douleur. Mais encore, craindre la douleur, c'est s'exposer à craindre un jour l'une des choses qui seront dans l'univers, et voilà déjà une impiété. Puis poursuivre le plaisir, c'est vouloir commettre l'injustice, et voilà une impiété éclatante. Or, s'il s'agit des choses que la commune nature traite sur le même pied (car elle ne les créerait pas toutes, si elle distinguait entre elles), il faut, si on veut suivre la nature, s'accorder avec elle et imiter son impartialité. Donc, quiconque, à l'égard de la peine et du plaisir, de la mort et de la vie, de la gloire et de l'infamie, entre lesquelles la nature ne fait pas de différence, quiconque n'est pas lui-même indifférent, c'est, évidemment, un impie. Je dis que la commune nature ne fait pas de différence entre ces accidents ; c'est-à-dire qu'ils arrivent indifféremment à tous les êtres suscités par un antique vouloir de la providence[201]. C'est ce vouloir qui a porté la nature, après les premiers essais, à cette harmonie variée du monde, où elle a rassemblé les lois des êtres futurs et déterminé les puissances génératrices de ces substances, de ces transformations, de ces successions.

2

Il serait[202] d'un homme vraiment spirituel de sortir de la vie sans avoir tâté du mensonge, de l'hypocrisie, de la mollesse, de l'orgueil. Si l'on meurt parce que l'on est excédé de ces vices, c'est comme si l'on s'embarquait au deuxième départ. As-tu décidé de ne pas t'écarter du vice ? et l'expérience ne te persuade-t-elle

pas encore de t'évader de la peste? Car, c'est une peste que la corruption de l'âme, et beaucoup plus encore que les intempéries et les troubles de cette atmosphère dont nous sommes enveloppés ! Ici, il ne s'agit que de la peste des animaux, en tant qu'animaux ; là, c'est la peste des hommes, en tant qu'hommes.

3

Ne méprise pas la mort, mais accepte-la avec joie, comme une des choses que veut aussi la nature. La jeunesse, la vieillesse, la croissance, la fleur de l'âge, les dents, la barbe, les cheveux blancs, la procréation, la grossesse, l'accouchement, et tous les autres faits naturels qu'amène chaque heure de ta vie, ne diffèrent pas de la dissolution suprême. Il convient donc à un homme de ne manifester contre la mort ni mauvaise humeur[203], ni violence, ni arrogance, mais de l'attendre comme une des actions de la nature. Et de même qu'aujourd'hui tu attends le jour où l'embryon sortira du ventre de ta femme, attends de même l'heure où ton âme s'échappera de son enveloppe. Veux-tu même d'un précepte tout simple qui t'aille au cœur? Ce qui surtout te rendra doux envers la mort, c'est l'examen attentif des objets dont tu vas te séparer, et des caractères avec lesquels ton âme ne sera plus confondue. D'ailleurs il ne faut nullement se butter contre eux, mais au contraire en prendre soin et les traiter doucement ; et n'oublie point qu'ils n'ont pas les mêmes principes que toi, ces hommes que tu vas quitter. Car il n'est qu'une chose, et encore, qui pût nous faire rebrousser chemin et nous retenir dans la vie, à savoir qu'il nous fût accordé de vivre avec

des hommes qui professent les mêmes opinions que nous. Mais tu vois aujourd'hui quelle lassitude engendre la discorde des idées dans la vie en commun, et tu dis : « O mort, viens plus vite ! Sans quoi je pourrais bien m'oublier moi-même. »

4

Pécher, c'est pécher contre soi-même ; commettre l'injustice, c'est être injuste envers soi-même, puisque c'est se rendre méchant soi-même.

5

L'injustice est aussi souvent abstention qu'action.

6

Présentement il te suffit que ton opinion soit compréhensive, que ton activité soit utile à la communauté, que ta disposition ordinaire soit d'accepter avec joie tout ce qui te vient de la cause divine[204].

7

Supprime les visions des sens. Fixe le vouloir. Éteins l'appétit. Que ton âme les ait sous sa domination[205].

8

C'est une seule âme qui a été partagée entre les animaux non raisonnables. Et de même qu'il n'y a qu'une terre pour toutes les choses terrestres, de même qu'une seule lumière nous éclaire, et que nous ne respirons qu'un seul et même air, de même les êtres voyants sont tous tributaires de la même âme[206].

9

Tous les êtres qui ont des affinités, courent aux êtres de même espèce. Tout objet de nature terreuse incline vers la terre[206], tout objet humide coule vers l'eau, et de même tout objet de nature aérienne : aussi faut-il les séparer, fût-ce de force. Le feu s'élève en l'air, attiré par le feu élémentaire ; sur terre, le feu est si prompt à rallier le feu pour brûler ensemble, que même toute matière suffisamment sèche est inflammable, car elle renferme moins d'éléments incombustibles. Donc tout ce qui a part à la nature intelligente court également, et même plus encore, aux êtres de même espèce. Et plus un être domine sur les autres, plus il est enclin à se mêler, à se confondre avec son parent. Précisément, chez les êtres non raisonnables on trouve l'essaim, le troupeau, l'élevage des petits, et presque l'amour : c'est que déjà il y a là des âmes, et que la force d'union s'y marque avec une intensité qui ne se voit ni dans la plante, ni dans la pierre, ni dans le bois. Chez les êtres raisonnables on trouve le gouvernement, l'amitié, la famille, l'assemblée, et la guerre avec les traités et les trêves. Chez les êtres plus complets encore, et quoiqu'ils soient distants les uns des autres, il subsiste une sorte d'unité : ainsi les astres. De même l'ascension vers le parfait peut créer de la sympathie même entre des êtres séparés. Mais vois ce qui a lieu actuellement. Seuls les êtres intelligents ont oublié cette mutuelle bienveillance, cette solidarité, et la concorde a presque disparu d'entre eux. Mais pourtant, ils ont beau fuir, ils restent enveloppés : car la nature est leur souveraine ; observe, et tu verras la vérité de ce que

je dis. On trouvera plus vite un objet de nature terreuse qui ne tienne en rien à la terre qu'un homme détaché de l'humanité.

10

L'homme, Dieu, le monde portent leur fruit. Chaque être le porte en sa saison. Sans doute l'usage donne spécialement ce nom au raisin et aux productions analogues. Mais cela n'y fait rien. La raison a son fruit, qui est bon à la fois pour tous et pour chacun, et de ce fruit en naissent d'autres pareils, doués des mêmes qualités que la raison.

11

Si possible, instruis-les ; si non, souviens-toi que la clémence t'a été donnée pour ces occasions. Vois ! Les dieux sont indulgents à ces hommes, et même ils les aident pour certaines choses, la santé, la richesse, la gloire, tant ils sont généreux ! Or, tu peux faire de même ; ou bien, dis-moi, qui t'en empêche ?

12

Peine, non pas comme un misérable, ni pour te faire plaindre ou admirer. Mais cherche uniquement à ce que ton mouvement comme ton repos s'accordent avec la raison politique.

13

Aujourd'hui je suis sorti de toutes les difficultés ; ou plutôt je les ai jetées hors de moi ; car elles étaient, non pas à l'extérieur, mais en moi-même, dans mes opinions.

14

L'accoutumance nous familiarise avec toutes ces choses éphémères dans le temps et sordides par leur substance. Aujourd'hui tout est tel qu'à l'époque de ceux que nous avons enterrés.

15

Les choses restent hors des portes, isolées, ne sachant et ne révélant rien sur elles-mêmes. Qu'est-ce donc qui témoigne sur elles? L'âme.

16

Ce n'est pas dans la passion, mais dans l'action que gît le bien et le mal pour l'être raisonnable et politique ; et, de même, pour lui vertu et vice ne sont point passion, mais action.

17

Pour la pierre qu'on lance il n'y a ni mal à redescendre, ni bien à s'élever.

18

Pénètre dans leurs âmes, et tu verras quels juges tu redoutes, en voyant comment ils se jugent eux-mêmes.

19

Tout se transforme. Et toi-même tu ne cesses de changer et, presque, de te décomposer. Et de même l'univers dans son ensemble.

20

Laisse la faute d'autrui à sa place.

21

Fin de l'énergie, relâche et, en somme, mort[208] du vouloir et de l'opinion, ce n'est pas un mal. Passe maintenant aux quatre âges, enfance, adolescence, jeunesse, vieillesse : qu'est-ce que chaque passage de l'un à l'autre ? une mort. Reviens maintenant aux années vécues sous ton aïeul, puis sous ta mère, puis sous ton père : que de discords, que de changements, que de fins tu retrouves ! Demande-toi à chaque événement : « Est-ce un mal ? Non. » Donc, la fin, le repos, le changement de toute ta vie n'en sera pas un non plus.

22

Pénètre au fond de ton âme propre, au fond de l'âme du tout, au fond de l'âme de cet homme : la tienne, pour la rendre juste[209] ; celle du tout, pour te rappeler de quel corps tu es un membre[210] ; celle de cet homme, pour bien savoir s'il y a en lui ignorance ou préméditation et tenir compte en même temps qu'elle est parente de la tienne.

23

De même que ta personne complète le système politique, de même aussi tous tes actes sont des compléments de la vie politique. Donc, si l'une de tes actions n'a pas un rapport, soit immédiat, soit éloigné, à la fin sociale, elle bouleverse ta vie, elle en détruit l'unité, elle engendre en toi la guerre civile : tel, dans un peuple, le citoyen qui, pour son propre compte, se soustrait à l'entente commune.

24

Colères et jeux d'enfants, et petites âmes qui portent des cadavres ! Aussi avec quel à-propos vous revient le chant de la Nékyia !

25

Arrête-toi à la qualité de la forme, et, pour la considérer, distingue-la de la matière ; puis détermine avec soin le maximum de durée accordé par la nature à cette qualité spéciale.

26

Tu as souffert mille maux, parce qu'il ne te suffisait pas que ton âme fît ce pour quoi elle a été organisée. Mais c'en est trop !

27

Chaque fois que l'on te critique, que l'on te hait, que l'on déclame[211] certaines choses contre toi, va droit à l'âme de ces gens, pénètres-y, et regarde-les tels qu'ils sont. Tu verras ! Il ne faut point te torturer pour leur donner de toi telle ou telle opinion. Mais tu dois être bienveillant pour eux. Ils sont naturellement tes amis. Est-ce que même les dieux ne les secourent pas de mille façons, par les songes, par les oracles, et précisément pour ces objets qui les mettent aux prises ?

28

Toujours les mêmes, dans tous les sens, de siècle en siècle, sont les mouvements circulaires du monde. Ou bien la raison universelle se porte vers chaque être en particulier : s'il en est ainsi, accepte son impulsion;

ou bien elle a donné le branle une fois pour toutes, et tout s'ensuit par voie de conséquence et d'extension[212]; ou bien, il n'y a que des atomes, des indivisibles[213]. En résumé, si la divinité existe, tout est bien; si les choses marchent au hasard, n'agis pas toi aussi au hasard.

Bientôt la terre nous recouvrira tous. Ensuite, elle se transformera, elle aussi. Et les choses nouvelles se transformeront elles-mêmes, et ainsi toujours à l'infini[214]. Et si l'on médite sur ces changements et sur ces altérations qui se succèdent avec la rapidité des flots, on méprisera tout ce qui est mortel.

29

La substance universelle[215] est un torrent qui emporte tout. Qu'ils sont peu de chose les animaux politiques[216], les petits hommes d'affaires qui se croient philosophes! Ils sont encore plein de morve. Allons, homme, fais ce que la nature exige aujourd'hui. Suis donc ton vouloir, dans la mesure qui t'est donnée[217], et ne t'inquiète pas qu'on le sache. Ne compte pas sur la République de Platon. Mais contente-toi du plus petit progrès, et ne pense pas que ce soit un résultat négligeable. Peut-on en effet modifier leurs opinions? Et, en dehors de cela, que reste-il que des esclaves en larmes et qui feignent d'être persuadés? Va maintenant, et parle-moi d'Alexandre, de Philippe, de Démétrius de Phalère! A toi de voir[218] s'ils ont connu la volonté de la commune nature, et s'ils se sont mis à son école. Ont-il joué la tragédie? Personne ne m'a condamné à les imiter. La philosophie fait une œuvre de simplicité et de modestie. Ne me pousse donc pas à prendre l'air solennel.

30

Passe en revue du haut d'un promontoire ces innombrables troupeaux et ces cérémonies innombrables, et toutes ces navigations par la tempête et par le calme, et la variété des êtres qui naissent, qui vivent ensemble, qui disparaissent. Songe aussi à toute la vie anciennement vécue[219], à celle qui sera vécue après toi, à celle qui est actuellement vécue chez les peuplades barbares. Songe combien d'hommes ne connaissent même pas ton nom, combien l'oublieront, et si vite ! combien, qui peut-être te louent aujourd'hui, te critiqueront demain ! et que ni le souvenir ni la gloire ni rien absolument n'a de valeur.

31

Sois calme en face des conjonctures amenées par la cause extérieure[220] ; sois juste dans les œuvres de la cause qui procède de toi-même ; c'est-à-dire, que ton vouloir et ton action aient pour terme l'intérêt social, puisque cela est conforme à ta nature.

32

Tu peux retrancher comme superflues mille choses qui te gênent et qui n'existent que dans ton opinion ; tu t'asssureras vite le champ libre, pourvu que tu embrasses le monde entier par la pensée, que tu conçoives l'éternité des âges, que tu considères la rapide transformation des choses prises isolément, la brièveté du temps qui sépare leur naissance de leur dissolution, l'abîme d'années qui précède leur naissance, l'infini qui suit leur dissolution.

33

Toutes les choses que tu vois périront bientôt, et ceux qui les auront vu périr, périront bientôt eux aussi. Et celui qui sera mort dans l'extrême vieillesse, sera au même point que l'enfant mort trop tôt.

34

Quelles âmes ils ont! Et quels sont les objets de leur émulation, de leur amour[221], de leur vénération! Prends pour règle de voir leurs cœurs à nu. Pensent-ils te nuire par leurs critiques, ou te servir par leurs hymnes flatteurs? Quelle présomption!

35

Une perte n'est rien qu'un échange. Et l'universelle nature s'y plaît, elle qui de toute éternité produit toutes choses avec sagesse et sur le même plan[222], et qui à l'infini en produira d'autres dans les mêmes conditions. Aussi pourquoi dire que toujours tout fut mal et que tout le sera toujours[223], et donc que jamais parmi tant de dieux il ne s'est trouvé une puissance capable de corriger ces imperfections, mais que le monde est condamné à rester indéfiniment captif du mal?

36

La pourriture, c'est-à-dire de l'eau, de la poussière, des os, de la puanteur, voilà le résidu de chaque objet[224]; ou, encore, les marbres ne sont que les callosités de la terre; l'or et l'argent ne sont que des dépôts; nos vêtements ne sont que des poils de bêtes; la pourpre n'est que du sang; et ainsi de suite pour tout le reste. Et même le souffle vital[225], en tant qu'il

passe de ceux-ci dans ceux-là, n'a pas une autre importance.

37

Finis-en avec cette vie misérable, avec ces murmures, avec ces singeries. Pourquoi t'effarer? Y a-t-il là rien de nouveau? Qu'est-ce qui te met hors de toi? La forme? Vois-la telle qu'elle est. Est-ce la matière? Vois-la telle qu'elle est. En dehors d'elles il n'y a rien. Allons! sois enfin plus simple et plus pieux envers les dieux.

Cela revient au même de considérer les mêmes choses[226] pendant un siècle ou pendant trois ans.

38

A-t-il péché? Voilà le mal. Mais peut-être n'a-t-il point péché.

39

Ou bien il n'y a qu'un principe, principe intelligent d'où dérivent tous les accidents (*dans un monde unique*), comme (*il n'y a qu'une âme*) dans un même corps[227] et il ne convient pas que la partie s'emporte contre ce qui favorise le tout; ou bien il n'y a que des atomes, et en définitive rien que désordre et dispersion. Pourquoi donc te troubler? Dis à ton âme : « Tu es morte! tu es corrompue! tu es abrutie! tu es hypocrite! tu vis et tu manges comme les bestiaux! »

40

Ou les dieux ne peuvent rien, ou ils sont puissants. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les pries-tu? S'ils sont puissants, pourquoi ne les pries-tu pas de te libérer de

toute crainte, de tout désir, de tout chagrin à propos des objets extérieurs plutôt que de te procurer ou non ceci ou cela? Car, en définitive, s'ils peuvent aider les hommes, ils les peuvent aider aussi à ce point de vue. Mais peut-être diras-tu qu'ils ont mis ces choses dans ta dépendance. Alors ne vaut-il pas mieux user librement de ce qui dépend de toi que de t'évertuer avec une servilité plate pour ce qui n'en dépend point? Et qui t'a dit que les dieux ne nous secondent pas aussi en vue des choses qui dépendent de nous? Commence donc à les prier à ce sujet, et tu verras ! Un tel prie : « Comment coucher avec elle ? » Toi : « Comment résister au désir de coucher avec elle ? » Un autre : « Comment arriver à me passer de cela? » Toi : « Comment n'avoir même pas besoin de m'en passer? » Un autre : « Pourvu que je ne perde pas mon enfant ! » Toi : « Pourvu que je ne craigne même pas de le perdre ! » En résumé, tourne de ce côté tes prières, et vois le résultat.

41

Épicure dit : « Dans la maladie, nos conversations ne portaient pas sur les souffrances de mon corps, et je n'en causais pas avec ceux qui venaient me voir ; mais je poursuivais mes premières études sur la nature, et je m'attachais à la question de savoir comment la raison qui est affectée par ces troubles de la chair, peut garder son calme et poursuivre son bien propre. Quant aux médecins, je ne leur donnais pas l'occasion de faire les fiers, comme s'ils pouvaient quelque chose, et ma vie se passait douce et heureuse[228]. » — Fais donc comme lui, que tu sois malade, ou que tu aies d'autres ennuis : car, ne pas déserter la philosophie, quoi qu'il t'arrive, ne pas bavarder avec les sots, avec

ceux qui n'étudient pas la nature, cette règle est commune à toutes les écoles, mais le point important, c'est d'être tout entier à l'œuvre présente et à l'instrument dont tu te sers[220].

42

Chaque fois que tu te heurtes à un impudent, pose-toi immédiatement cette question : « Est-il donc possible qu'il n'y ait pas d'impudents au monde ? Non. » Alors, ne réclame pas l'impossible. Tu as justement affaire à l'un de ces impudents qui existent fatalement dans l'univers. Raisonne de même pour les coquins, pour les fourbes, pour tous les pécheurs en général. N'oublie pas en effet qu'il est impossible que cette sorte de gens n'existe pas, et tu seras plus indulgent pour chacun d'eux en particulier. Il est excellent aussi de songer aux vertus dont la nature t'a muni contre ces fautes. Elle t'a donné la douceur, contre-poison de l'ingratitude, et d'autres ressources pour tous les cas. Puis tu peux toujours ramener l'homme égaré : car tout pécheur est un homme qui manque son but et s'égare. D'ailleurs quel dommage as-tu subi ? Nul de ceux contre lesquels tu t'emportes, n'a rien fait qui pût corrompre ton âme, et c'est là que seraient pour toi le mal et le dommage réels. Quel mal y a-t-il donc et quelle étrangeté à ce que l'ignorant se conduise en ignorant ? Prends garde que tu ne doives plutôt t'en prendre à toi-même, à toi qui n'as pas prévu qu'un tel commettrait telle faute. La raison t'inclinait à regarder comme naturel qu'un tel commît telle faute, mais tu l'as oublié, et tu t'étonnes qu'il ait commis la faute. Il y a plus. Chaque fois que tu accuses un fourbe ou un ingrat, fais un retour sur toi-

même. Évidemment, il y a de ta faute, soit que tu aies cru du premier, à cause de son caractère, qu'il serait fidèle, ou que tu n'aies rendu service à l'autre qu'à regret, et sans que ton acte t'ait été, à l'heure même, une suffisante récompense. Que veux-tu de plus, en effet, quand tu as été utile à quelqu'un? Ne te suffit-il pas d'avoir agi selon ta nature? Et cherches-tu un salaire? C'est comme si l'œil demandait du retour, parce qu'il voit, et le pied parce qu'il marche! Mais ces organes existent en vue d'une certaine fonction, et c'est quand leur activité répond à leur organisation propre qu'ils sont dans leur rôle : de même aussi l'homme : il est né bienfaisant; à chacune de ses bonnes actions, ou encore, chaque fois qu'il assiste quelqu'un pour les choses indifférentes, il accomplit sa tâche spéciale, et il est dans son rôle.

LIVRE X

1

Ne seras-tu donc jamais, ô mon âme, bonne, et simple, et une, et nue, plus évidente que ton enveloppe corporelle ? Ne goûteras-tu donc jamais la douceur de l'amour et de la tendresse ? Ne seras-tu donc jamais comblée, riche, sans regret ni désir de rien, être vivant ou chose inanimée [280], sans souhaiter un délai pour jouir plus longtemps des plaisirs, ou d'autres lieux, d'autres pays, un meilleur climat, une société plus affable ? Du moins, contente de ta condition actuelle, heureuse des biens présents, tu te persuaderas que tout ce que tu as aujourd'hui t'est favorable, et que tout ce qui te viendra des dieux te le sera aussi, j'entends tout ce qu'il leur plaira de procurer [281] pour le salut de l'être parfait, de l'être bon, juste et beau, qui, générateur et soutien de toutes choses, les enserre et les embrasse au moment où leur dissolution assure d'autres naissances analogues. Ne seras-tu donc jamais telle que tu puisses, concitoyenne des dieux et des hommes, vivre sans les accuser et sans qu'eux-mêmes te condamnent ?

2

Observe ce que te demande ta nature, en tant que

tu n'es régi que par la nature ; puis fais-le et soumets-toi, à moins que ta nature d'être vivant ne doive garder une disposition moins bonne. Il faut par suite observer ce que demande ta nature, en tant que nature d'être vivant, et pleinement l'accepter, à moins que ta nature d'être raisonnable n'en doive garder une disposition moins bonne. Mais ce qui est conforme à la raison n'est-il point aussi par le fait favorable à la cité ? Adopte donc ces règles de vie, et fuis les curiosités superflues.

3

Tous les événements arrivent tels que tu peux, naturellement, ou les supporter ou ne pas les supporter. S'ils se produisent tels que, naturellement, tu les supportes, point d'impatience ! Mais supporte-les dans la mesure où tu le peux naturellement. S'ils sont, au contraire, tels que, naturellement, tu ne les supportes pas, point d'impatience ! Car, s'ils te perdent, ils disparaîtront eux-mêmes. En tout cas, souviens-t'en : par nature, tu peux supporter tout ce que l'opinion que tu en as rend supportable et tolérable ; tu le peux, si tu te représentes l'avantage ou l'obligation qu'il y a pour toi à faire ainsi.

5

Quoi qu'il t'arrive, cela t'était réservé de toute éternité, et c'est aussi de toute éternité que, grâce à l'entrelacement des causes, cet événement fut filé dans la trame de ton existenee.

6

Que l'on croie aux atomes ou à la nature, je pose

d'abord que je fais partie d'un tout que la nature régit, puis que je suis autant dire apparenté aux parties de même origine que moi. Je m'en souviens, et, en tant que j'en fais partie, je n'accueillerai mal rien de ce qui me sera assigné par le tout: car ce qui est utile au tout, n'est jamais nuisible à la partie. C'est qu'en effet le tout ne renferme rien qui ne lui soit utile. Toutes les natures, il est vrai, ont le même avantage, mais l'univers a en sus ce privilège que nulle force extérieure ne le forcerait à enfanter sa propre ruine. Si donc je me souviens que je fais partie de ce tout[232], je ferai bon accueil à tous les événements. Et, comme parent ou presque parent des parties de même origine que moi, je ne ferai rien contre la communauté. Au contraire, je rechercherai ces parties de même essence que moi, j'appliquerai tout mon vouloir au bien de la société, je le détournerai de ce qui la blesse. Fondée sur de tels principes, la vie doit suivre un cours régulier, et l'on se représenterait ainsi la calme existence d'un citoyen qui se consacre sans cesse à des œuvres utiles à ses concitoyens, et qui accepte avec joie le lot que lui fait la cité.

7

Les parties du tout que renferme l'univers[233] doivent, sans exception, s'allier, ou, pour parler d'une façon plus significative, prendre d'autres formes. S'il y a là pour elles un mal autant qu'une nécessité, le gouvernement du tout est imparfait, car ses parties entrent en conflit, et sont, au point de vue de l'altération, inégalement disposées. Mais la nature a-t-elle entrepris de maltraiter ses propres parties, de les exposer au mal, de les y faire tomber fatalement, ou lui a-t-il

échappé qu'il en allait ainsi ? Ceci est aussi peu croyable que cela. Il est des gens, et même des gens fidèles à la nature, qui expliquent ces faits par les dispositions originelles des êtres, mais qui, s'ils affirment que les parties du tout se transforment en vertu de ces dispositions, s'en étonnent aussi et s'en indignent comme d'accidents contre nature : quel ridicule[234] ! D'autant plus que la dissolution ne fait que séparer les éléments dont chaque être est composé. Il y a, en effet, dispersion des éléments qui te composent[235], ou retour des parties solides à la terre, et à l'air du souffle vital : et ils sont réintégrés dans le principe du tout, qu'il soit sujet à des embrasements périodiques, ou qu'il se renouvelle par des échanges incessants. Mais ces parties solides et ce souffle vital, ne t'imagine pas que ce sont ceux de ta naissance. Tout ce que tu en possèdes, a pénétré en toi hier ou avant-hier avec les aliments et l'air absorbé. C'est donc ce que tu en as pris[236] qui se transforme, et non ce que t'en a donné la mère qui t'a mis au monde[237]. Suppose enfin qu'un privilège spécial te relie intimement à ce don maternel[238], je ne vois rien là qui contredise mon discours.

8

Si tu as mérité les noms de bon, de modeste, de vrai, de sensé, de conciliant, de magnanime, veille à n'en pas recevoir d'autres ; et si tu perds ces noms, tâche de les retrouver vite. Souviens-toi que le nom de *sensé* devait signifier pour toi l'examen complet et attentif de chaque objet, le nom de *conciliant* l'acceptation volontaire de la part que te fait la nature universelle, le nom de *magnanime* l'élévation de la partie pensante de ton âme au-dessus des mouvements doux

ou violents de la chair, au-dessus de la gloriole, de la mort et de tout le reste. Garde-toi donc digne de ces noms, sans exiger qu'ils te soient donnés par d'autres, et tu seras un autre homme, tu entreras dans une autre vie. Car demeurer tel que tu as été jusqu'à ce jour, vivre encore cette vie d'agitations convulsives et de souillures, c'est d'un homme bien grossier et bien lâche, c'est imiter ces belluaires à demi dévorés que l'on voit, pleins de blessures, de sang et de poussière, supplier pourtant qu'on les réserve pour le lendemain, où ils seront, dans cet état, jetés aux mêmes griffes et aux mêmes dents. Donc, conquiers ces quelques surnoms, et si tu peux rester sur ta conquête, restes-y, comme si tu avais émigré aux Iles fortunées ; mais si tu sens que tu chancelles, et que tu n'as plus de force, réfugie-toi, sans perdre confiance, en un coin où tu reprendras cœur ; ou bien encore évade-toi pour toujours de la vie, mais sans colère, librement, modestement ; de la sorte au moins tu auras bien fait une chose dans ta vie[239], et c'est d'en sortir. Ce qui t'aidera grandement à ne pas oublier ces surnoms, c'est la pensée des dieux, c'est le fait qu'ils veulent, non pas que les êtres raisonnables les flattent, mais qu'ils se modèlent sur eux, c'est l'idée qu'il faut un figuier pour la tâche du figuier, un chien pour celle du chien, une abeille pour celle de l'abeille, et que, pour le métier d'homme il faut un homme.

9

La haine[240], la guerre, l'effroi, la torpeur, la servitude jour à jour oblitèrent en toi tous ces principes sacrés, qui guident celui dont les idées se fondent sur l'étude de la nature[241]. Il faut en tout examiner et

faire, c'est-à-dire combiner et une pratique[242] parfaite et une spéculation énergique, puis garder la certitude qu'inspire la connaissance scientifique de chaque objet[243]. Quand en effet pratiqueras-tu la simplicité ? et quand la gravité? Quand t'adonneras-tu à l'étude de chaque objet, au point de vue de sa substance, de la place qu'il tient dans le monde, du temps qu'il doit subsister, des objets auxquels il peut se rattacher, et des êtres qui peuvent soit te le donner, soit te le reprendre ?

10

Une araignée est fière de capturer une mouche, un homme d'attraper un levraut, un autre de prendre des anchois au filet, un autre de prendre des oursons, et celui-là de prendre des Sarmates. Ne sont-ils pas tous des brigands, si tu remontes aux principes ?

11

Pour savoir comment toutes choses se transforment les unes dans les autres, applique la méthode spéculative avec une attention constante, et cultive énergiquement cette partie de la philosophie : rien n'est mieux fait pour nous inspirer de grandes pensées. Dépouille-toi[244] de ton corps, fais réflexion que tantôt il te faudra laisser tout cela et t'en aller d'entre les hommes ; puis confie-toi tout entier, d'une part à la justice pour ce que tu fais toi-même ; de l'autre, pour toutes les conjonctures, à la nature universelle. Mauvaises paroles, soupçons, machinations contre toi, n'y songe même pas, car il te suffit d'atteindre ce double point : justice active dans ta conduite présente, amour de ta présente destinée. Plus d'affaires ni de brigues !

N'aie d'autre volonté que d'aller le droit chemin avec la loi pour guide, et de suivre la divinité qui ne quitte pas ce droit chemin [245].

12

Pourquoi conjecturer, quand on peut examiner ce qu'il faut faire? Si l'on découvre la bonne voie, il faut y marcher doucement et fermement; sinon, suspendre sa décision et recourir aux conseillers les plus probes; si certains obstacles s'y opposent, régler sa conduite d'après les circonstances présentes, bien réfléchir, et s'attacher à ce qui apparaît comme juste. Car il est aussi excellent d'atteindre ce point qu'il est honteux de le manquer [246]. Tranquille à la fois et réglé dans ses mouvements, joyeux et réservé aussi, tel est l'homme qui suit en tout la raison.

13

Demande-toi, une fois réveillé, s'il t'importe qu'un autre soit juste et honnête. Or il ne t'importe point. Tu n'as pas dû oublier comment les gens qui font tant d'éclat quand ils louent ou critiquent autrui, comment ils se comportent soit au lit, soit à table; tu n'as point oublié ce qu'ils font, ce qu'ils évitent, ce qu'ils recherchent, ce qu'ils dérobent, ce qu'ils volent, non avec les mains et les pieds, mais avec la partie la plus précieuse de leur être, avec celle d'où naissent, dès qu'on veut, la confiance, la pudeur, la vérité, la loi et le bon démon.

14

A la nature qui donne et qui reprend tout, l'homme instruit et modeste dit: « Donne-moi ce que tu veux,

reprends-moi ce que tu veux. » Et il le dit, non point par bravade, mais dans une pensée d'affectueuse obéissance à la nature.

15

C'est peu de chose que le temps qui te reste. Vis comme si tu habitais sur une montagne. Car peu importe que l'on réside ici ou là, si dans tout l'univers on se comporte comme dans la cité. Fais voir en toi et contempler aux hommes un homme vrai dont la vie est conforme à la nature. S'ils ne te supportent pas, qu'ils te tuent. Cela vaut mieux pour toi que de vivre dans cet état.

16

Ne discute plus tant sur ce que doit être l'honnête homme, mais sois-le.

17

Représente-toi sans cesse[247] toute l'éternité et toute la matière, et représente-toi que chaque chose, prise à part, n'est, par rapport à la substance, qu'une graine de figue, et, par rapport à l'éternité, qu'un tour de tarière.

18

Chaque fois que tu étudies une réalité, regarde-la comme déjà en train de se dissoudre, en voie de transformation, telle que la fait la pourriture ou la dispersion, ou sous cette réserve que tout naît pour mourir.

19

Qu'est-ce que c'est que les hommes? Ils mangent, ils

boivent, ils forniquent, ils vont à la selle, etc. ! Et que sont-ils encore, lorsqu'ils assassinent[248], et qu'ils piaffent d'orgueil, et qu'ils s'irritent, et qu'ils traitent les autres de leur haut ? Hier esclaves, et de combien de gens ! et dans quel but ! que seront-ils demain[249] ?

20

Ce que la nature attribue à chaque être lui est utile ; et cela lui est utile, au moment même où elle le lui attribue.

21

« La terre aime la pluie ; le ciel sacré lui aussi aime la pluie[250] ; » et l'univers aime créer les choses futures. Je dis donc à l'univers : « Je partage ton amour. » Ne dit-on pas de même que telle chose *aime* à arriver ?

22

Ou bien tu vis ici-bas, et déjà tu y es habitué ; ou bien tu en pars, et c'est ce que tu voulais ; ou bien tu meurs, et te voilà sorti de charge. En dehors de cela, rien ! Donc, bon courage !

23

Tiens toujours ceci pour évident : la campagne est la même chose (que la ville)[251], et tout ici est à peu près[252] de même que sur la cime des monts, au bord de la mer, et partout où tu voudras. Car tu trouveras pleinement justifiées les paroles de Platon : « Il habite, dit-il, sur la montagne une maison fortifiée, et il trait ses troupeaux[253]. »

24

Qu'est-ce pour moi que mon principe dirigeant? et qu'est-ce que je fais de lui? et à quoi le consacré-je? Serait-il vide d'intelligence? serait-il délié, arraché de la communauté? serait-il collé et mêlé à la chair au point de se transformer avec elle?

25

Fuir son maître, c'est déserter. Or la loi est notre maître. Et violer la loi, c'est déserter. A plus forte raison donc, s'affliger, s'irriter, craindre, c'est déserter; car c'est repousser, dans le passé, le présent ou l'avenir, un ordre de la puissance qui gouverne tout, à savoir la loi, la loi qui attribue à chacun ce qui lui convient [254].

26

On dépose la semence dans la matrice, et on se retire; puis un autre agent s'en empare, se met à l'œuvre, et parfait l'enfant: quel être, et fait de rien! Cet être, à son tour, ingère de la nourriture par le pharynx, puis un autre agent s'en empare et crée la sensibilité, le vouloir, en un mot la vie, la force, toutes les facultés, aussi nombreuses qu'admirables. Observe donc ces faits, quoi qu'ils se produisent dans un tel secret, et vois la force qui les cause, comme nous voyons celle qui cause la chute ou l'ascension des corps; sans la voir avec les yeux, tu ne la perçois pas avec moins d'évidence.

27

Ne cesse pas de considérer que tout se passait jadis

comme aujourd'hui, et que tout restera de même. Et tous les drames, toutes les scènes identiques que ton expérience personnelle ou l'histoire ancienne t'ont fait connaître, remets-les toi sous les yeux : par exemple, toute la cour d'Hadrien, toute la cour d'Antonin, toute la cour de Philippe, d'Alexandre, de Crésus. Partout, en effet, c'est la même pièce, mais elle est jouée par d'autres acteurs.

28

Représente-toi tout homme enclin à s'affliger ou à maugréer pour ceci ou pour cela, comme le petit cochon du sacrifice, qui trépigne et qui grogne. Tel est aussi celui qui, seul et silencieux sur son lit, déplore notre servitude. Dis-toi donc qu'à l'être raisonnable seul il a été donné d'obéir de bon gré aux événements ; quant à l'obéissance pure et simple, c'est pour tous une nécessité.

29

Fais tour à tour réflexion sur chacun de tes actes et demande-toi : « La mort est-elle donc un mal, parce qu'elle m'empêche de faire cela ? »

30

Chaque fois qu'une faute d'autrui te choque, fais un prompt retour sur toi-même et pense aux fautes à peu près pareilles que tu commets, par exemple quand tu juges que l'argent[255] est un bien, ou le plaisir, ou la gloriole, ou les choses de ce genre[256]. Car si tu médites ce point, tu oublieras promptement ta colère, surtout si tu ajoutes que le coupable subit une contrainte, et en ce cas que peut-il faire ? Ou bien, si tu en es capable, délivre-le de cette contrainte.

31

Quand tu regardes Satyron, figure-toi que tu vois un Socratique[257], soit Eutychès, soit Hymen ; quand tu regardes Euphrate, représente-toi Eutychion ou Silvanus ; quand tu regardes Alciphron, représente-toi Tropéophoros ; quand tu regardes Sévérus, représente-toi Xénophon ou Criton[258] ; si tu te regardes toi-même, représente-toi l'un des Césars ; et ainsi pour chaque chose, pense à son analogue. Puis demande-toi encore : « Où donc sont-ils, ces hommes ? » Et ils ne sont nulle part, ils sont n'importe où[259]. Car ainsi tu regarderas toujours les choses humaines comme de la fumée et du néant, principalement si tu te rappelles que rien, une fois transformé, ne reparaît plus dans l'infini du temps. Pourquoi donc t'irrites-tu ? pourquoi ne te bornes-tu pas à passer décemment ces quelques instants qui te sont donnés ? Quelle source d'action, quelle règle de conduite tu fuis ! Tous ces événements en effet ne sont qu'une gymnastique pour la raison, si elle jette sur la vie le regard perçant de la science de la nature. Persévère donc, et tu finiras par t'assimiler ces vérités, comme un estomac robuste s'assimile tous les aliments, comme le feu étincelant, de tout ce qu'on jette en lui, crée de la flamme et de la lumière.

32

Ne laisse à personne le droit de dire de toi sans mentir que tu n'es ni simple, ni bon. Il faut, au contraire, convaincre de fausseté quiconque aura de toi cette opinion. Or tout cela dépend de toi. Qui en effet peut t'empêcher d'être bon et simple ?... Seulement, si tu ne l'es point, à toi de décider que tu sortiras de

la vie. Car ce n'est pas la raison qui peut faire périr[260] un homme dénué de ces vertus.

33

Qu'y a-t-il en cette matière de plus sensé à faire ou à dire? Quoi que ce soit, en effet, tu peux le faire ou le dire, et ne prétexte pas que tu es empêché.

Tu ne cesseras pas de gémir avant d'avoir compris[261] que ce qu'est la mollesse pour les voluptueux, voilà ce que doit être pour toi[262], en tout sujet qui s'offre ou s'impose à toi, une conduite adéquate à ta constitution d'homme : il faut en effet regarder comme un profit tout ce que nous pouvons accomplir selon notre nature propre. Or, nous pouvons agir ainsi partout. Il n'est pas donné partout au cylindre de suivre son mouvement propre[263], ni à l'eau ni au feu, ni aux autres choses qui dépendent d'une nature ou d'une âme non raisonnable : nombreux sont en effet les barrières et les obstacles devant elles. Mais l'intelligence, la raison peut traverser tout ce qui l'arrête, elle le peut naturellement et comme elle veut. Examine bien l'aisance de la raison à se mouvoir dans tous les sens, comme le feu monte, comme la pierre tombe, comme le cylindre roule sur les pentes, et tu ne demanderas rien de plus. Les autres entraves, en effet, ou bien ne concernent que le corps, ce cadavre[264] ; ou bien, à moins que ton jugement, à moins que ta raison elle-même ne s'y soumette, elles ne touchent point ton âme[265], elles n'ont aucune influence mauvaise : car celui qui la subirait deviendrait mauvais lui-même immédiatement. Il n'est point d'œuvre humaine qui, à chaque dégât qu'elle subit, n'en devienne pire ; mais à ce point de vue, s'il faut le dire, l'homme gagne en

bonté et mérite plus d'éloges, qui tire un heureux parti des difficultés mêmes. En résumé, souviens-toi que ce qui ne blesse pas la cité, ne blesse pas le vrai citoyen, et que la cité n'est pas blessée par ce qui ne blesse pas la loi : mais jamais nos malheurs, puisqu'on les appelle ainsi, ne blessent la loi. Et donc ce qui ne blesse pas la loi, ne blesse ni la cité, ni le citoyen.

34

A l'homme imbu[266] des vrais principes il suffit du texte le plus bref et le plus banal pour le délivrer du chagrin et de la crainte. Par exemple : « Telles les feuilles que le vent jette à terre, ... telle la race des hommes[267]. » Feuilles aussi, tes enfants ! Feuilles, ceux dont tu entends les acclamations et les bonnes paroles si sincères ! Feuilles, ceux qui au rebours te maudissent en face, ou te critiquent et te ridiculisent en secret ! Feuilles également, ceux qui devront transmettre ta renommée après toi ! Oui, tous, « ils naissent au printemps », puis le vent les abat, et « la forêt en pousse » d'autres à leur place. La caducité est la loi de tout : mais on dirait que tout durera éternellement, à en juger par tes aversions et par tes désirs. Avant peu tu fermeras les yeux, toi aussi ; et celui qui t'aura enterré, un autre ne tardera pas à le pleurer.

35

L'œil sain doit voir tout ce qui est visible, et ne pas dire : « Je veux voir du vert », car c'est le fait d'un œil malade. De même la vue et l'appareil olfactif, à condition qu'ils soient sains ; ils doivent percevoir tous les sons et toutes les odeurs. De même l'estomac

bien portant : il traite tous les aliments comme la meule fait tout ce qu'elle a charge de broyer. De même donc la raison, si elle est saine : elle doit être préparée à tous les accidents ; et une raison qui dit : « Que mes enfants en réchappent ! » et encore : « Quoi que je fasse, que tous me louent ! » ressemble à l'œil qui veut du vert, ou aux dents qui réclament de la bouillie.

36

Nul n'est si favorisé du destin qu'à sa mort n'assistent des gens heureux de son malheur. Était-il vertueux et sage ? Il y aura à la fin quelqu'un pour se dire : « Ce pédagogue va donc nous laisser respirer ! Sans doute, il n'était dur pour aucun de nous, mais je sentais qu'en son for intérieur il nous condamnait. » Et voilà pour l'homme vertueux ! Mais contre nous que d'autres griefs il y a, qui font que beaucoup aspirent à être délivrés de nous ! Songes-y à l'heure de la mort, et tu partiras plus volontiers, tu te diras : « Je sors d'une vie où mes compagnons eux-mêmes, pour qui j'ai tant lutté, tant prié, tant pensé, veulent que je disparaisse, dans l'espoir que peut-être leur condition en sera un peu plus douce. » Pourquoi donc tenir à prolonger ton séjour ici-bas ? Toutefois, ne va pas pour cela quitter les hommes avec des sentiments moins affectueux, mais, fidèle à ton caractère, reste amical, bienveillant, pitoyable : encore une fois que ton départ ne soit pas une rupture ; mais, telle qu'est une mort paisible où l'âme, d'elle-même, s'envole du corps, telle doit être ta séparation d'avec les hommes. C'est que c'est la nature qui t'a attaché à eux, qui t'a mêlé à eux. Et c'est elle aujourd'hui qui te délie.

Laisse-toi donc délier[268], comme si tu ne quittais que des parents, sans récalcitrer, en homme libre[268]. Car cela aussi est une des lois de la nature.

37

Habitue-toi, dans la mesure du possible, à chaque action des autres, à te poser cette question : « Que cherchent-ils par là? » Mais commence par toi-même, et fais d'abord l'épreuve sur toi.

38

Ne l'oublie pas, ce qui te meut de-ci de-là comme avec des ficelles, c'est le principe caché au fond de ton être ; et c'est l'éloquence, c'est la vie, c'est, s'il faut le dire, tout l'homme. Ne va jamais, dans tes représentations, confondre avec ce principe ni le vase qui t'enveloppe ni les organes adaptés à ce vase : ils valent, en effet, ce que vaut une hache à deux tranchants, sous cette seule réserve qu'ils sont nés avec nous. Et ces parties du corps, sans la cause qui les agite et les fortifie, ne nous seraient pas plus utiles que la navette à la tisseuse, le calame à l'écrivain, le fouet au cocher.

LIVRE XI

1

Voici les propriétés de l'âme raisonnable : elle se voit elle-même, elle s'explique lui-même, elle se façonne elle-même, comme elle veut ; le fruit qu'elle porte, elle le cueille elle-même (*tandis que les fruits des plantes, et ce qui en tient lieu chez les animaux, c'est d'autres qui les cueillent*), elle remplit sa fin spéciale, *à quelque heure qu'elle atteigne le terme de la vie*[269]. Ce n'est pas comme à la danse, au théâtre, ou en d'autres fêtes, où toute l'affaire manque, au moindre obstacle. Mais partout et toujours, elle accomplit sa tâche avec une pleine perfection : aussi peut-elle dire : « Ce qui est vraiment à moi, je le possède bien. » En outre elle parcourt l'univers entier, le vide qui l'entoure, sa figure apparente ; elle s'étend dans l'infini du temps ; elle embrasse les renaissances périodiques de tous les êtres ; elle conçoit, elle considère que nos successeurs ne verront rien de nouveau, que nos prédécesseurs n'ont rien vu de supérieur à ce que nous voyons ; et qu'au contraire, en un certain sens, un quadragénaire, doué évidemment de quelque intelligence, a vu tout le passé et tout l'avenir, puisque tout se fait sur un plan identique. Le propre de l'âme raisonnable, c'est encore d'aimer le prochain,

de cultiver la vérité et la pudeur, et de ne rien mettre au-dessus d'elle-même, pas plus qu'au-dessus de la loi [270]. Par là en effet il n'y a aucune différence entre la droite raison et la raison de justice.

2

Le chant, malgré son charme, la danse, le pancrace, tu mépriseras tout cela ; décompose une voix harmonieuse en ses différents sons, et à propos de chacun demande-toi si tu ne peux lui résister : tu seras tout confus [271] ; procède de même pour la danse que tu décomposeras en ses mouvements ou en ses poses ; de même aussi pour le pancrace. En résumé donc, en dehors de la vertu et de ses dérivés, souviens-toi de tout étudier par parties, et par la division des choses tu arriveras à les mépriser : applique d'ailleurs la même méthode à toute la vie.

3

Quelle âme qu'une âme prête à se séparer du corps sans délai, s'il le faut, ou à s'éteindre, ou à se disperser, ou à durer avec lui ! Et cette disposition, pour résulter d'un jugement personnel, ne doit pas être une pure opiniâtreté combative, comme chez les Chrétiens, mais elle doit être raisonnée, grave, sans fracas tragique, et c'est la condition pour que les autres y croient.

4

Ai-je fait quelque chose pour la société ? Alors, j'en profite. Que cette vérité te soit toujours présente, et, où que tu sois, ne cesse de la méditer.

5

Quel art pratiques-tu ? L'art qui fait de vous un honnête homme. Or qu'est-ce qui procure ce résultat, sinon [272] les doctrines philosophiques tant sur la nature du tout que sur l'organisation propre de l'homme ?

6

Dans le principe les tragédies furent mises sous vos yeux pour vous rappeler les vicissitudes humaines, et que tout cela est naturel, et encore que, ce qui vous prend l'âme au théâtre, il ne faut pas vous en émouvoir [273] sur la vaste scène du monde. On voit en effet que ces choses doivent arriver fatalement, et qu'ils les supportent aussi ceux-là qui s'écrient : « Hélas ! Cithéron [274] ! »

En outre certaines paroles du poète dramatique sont utiles. Par exemple, et principalement, celle-ci : « Si je suis abandonné des dieux, et mes deux enfants aussi, c'est que cela même a sa raison [275] » ; et encore : « Il ne faut pas, en effet, s'irriter contre les choses [276] » ; ou bien : « Il faut moissonner la vie comme un épi fécond [277] » ; et tant d'autres vers analogues.

Après la tragédie, parut la comédie ancienne, qui prenait des libertés de pédagogue, et dont la franchise même n'était pas sans utilité pour rappeler les hommes à la modestie. C'est dans le même dessein que Diogène affectait le même ton [278].

Examine ce que fut ensuite la comédie moyenne, et enfin pourquoi fut inventée la comédie nouvelle, qui peu à peu glissa dans une adroite copie de la réalité. Qu'il y ait même là-dedans maintes paroles utiles, on

ne l'ignore pas. Mais, en somme, quel est le résultat de ces poèmes et de ces œuvres dramatiques?

7

Avec quelle évidence s'impose à toi cette vérité qu'il n'est pas de genre de vie aussi propre à la philosophie que celui que tu mènes actuellement!

8

Une branche, détachée de la branche voisine, se détache par là même de l'arbre entier. Et pareillement un homme, séparé d'un seul homme, l'est aussi de toute la communauté. La branche, c'est un autre qui la coupe. Mais l'homme, c'est lui-même qui se sépare de son voisin, par la haine et par l'aversion : or, il ignore qu'il se retranche du même coup de tout l'état. Seulement nous tenons de Zeus, qui a organisé la société, ce privilège de pouvoir nous réunir de nouveau à notre voisin et par suite de faire de nouveau partie du tout. Mais si une telle séparation se répète souvent, l'être qui se détache devient de moins en moins capable de rentrer dans l'unité et de reprendre sa place. Puis, en définitive, les jardiniers ont beau dire, ne confondons pas la branche qui depuis l'origine grandit et respire avec l'arbre et celle qui s'en est détachée et y a été regreffée. Elles poussent ensemble, mais elles ne pensent pas de même[279].

9

Ils veulent arrêter ton progrès sur le chemin de la droite raison! Mais ils ne pourront ni te détourner d'une conduite sensée ni te faire renoncer à ta bienveillance envers eux. Au contraire, reste également

fidèle à ces deux principes : fermeté de jugement et d'action et à la fois douceur à l'égard de ceux qui tentent de te paralyser ou qui t'importunent autrement. C'est en effet une faiblesse que de s'emporter contre eux, aussi bien que de changer de conduite et de capituler sous le choc. Car on est aussi bien un déserteur, que l'on se comporte en lâche, ou que l'on renie son frère et son ami selon la nature.

10

Jamais la nature n'est inférieure à l'art. Et en effet les arts imitent les objets naturels. Mais, s'il en est ainsi, la nature la plus parfaite et la plus compréhensive entre toutes l'emporte pour l'habileté technique. Or tous les arts font l'inférieur en vue du supérieur. Donc aussi l'universelle nature. Et voilà l'origine de la justice, de laquelle naissent les autres vertus. Car la justice ne sera pas observée, si nous nous querellons pour les choses indifférentes, ou si nous sommes faciles à tromper, téméraires et inconstants.

11

Ce n'est pas [280] les choses, que tu ne peux sans trouble rechercher ni fuir, qui vont à toi, mais en quelque sorte c'est toi qui vas vers elle. Juge-les donc sans t'émouvoir, et elles resteront tranquilles, et on ne te verra ni les rechercher ni les fuir.

12

Comme la sphère, l'âme [281] garde sa forme propre, tant que, au lieu de s'étendre dans un sens ou dans l'autre, de se replier sur elle-même, de se disperser, de s'affaisser, elle resplendit d'une lumière qui lui fait voir et la vérité universelle et la vérité intérieure.

13

Il me méprisera ? Affaire à lui ! Pour moi, mon affaire est de n'être pris à faire ou à dire rien de méprisable. Il me haïra ? Affaire à lui ! Mais moi, je suis pour tous indulgent et bienveillant, et par là même enclin à leur montrer leur erreur, sans insolence, sans étalage de résignation, mais avec une noble simplicité, comme le grand Phocion, à moins que Phocion n'ait joué la comédie. C'est qu'il faut que ton être interne soit ainsi, et que les dieux voient en toi un homme nullement porté à la révolte et qui ne récrimine jamais. Est-ce en effet pour toi un malheur que de faire aujourd'hui spontanément ce qui convient à ta nature propre, que de subir aujourd'hui ce qui est opportun pour la nature universelle, en homme appliqué tout entier à l'accomplissement de ce qui, après tout, sert la communauté ?

14

Ils se méprisent entre eux, mais ils se caressent les uns les autres ; — ils veulent se dominer les uns les autres, mais, entre eux, ils se cèdent le pas.

15

Quel langage fade et faux : « J'ai décidé d'être franc avec vous ! » Ce que tu fais, ô homme, il est inutile de commencer par le dire [282]. Cela se verra aussitôt. Une telle parole doit se lire d'emblée sur notre front et éclater dans nos yeux [283], comme le regard de l'amant révèle immédiatement tout à l'objet aimé. En somme, l'homme simple et bon doit ressembler à celui qui pue le bouc, et que son voisin, bon gré mal gré, sent au premier contact. Une feinte franchise est

comme un poignard. Rien de plus honteux qu'une amitié de loup. Voilà surtout ce qu'il te faut éviter. L'homme bon, franc et indulgent, porte ces qualités dans ses yeux, et bien en vue.

16

La vie heureuse dépend de l'âme même[284], si elle est indifférente aux objets indifférents. Et elle le sera, si elle les examine chacun à part et méthodiquement[285], si elle se souvient que jamais ils ne créent notre opinion sur eux ni ne viennent d'eux-mêmes à nous, mais qu'ils sont immobiles et que les jugements sur eux sont notre œuvre; que nous les imprimons pour ainsi dire en nous, avec la faculté soit de ne les y point imprimer, soit de les effacer sans délai[286]; enfin que cette étude[287] est pour peu de temps, car notre vie finira bientôt. T'est-il donc pénible qu'il n'en aille point autrement[288]? Si les choses en effet sont conformes à la nature, réjouis-t'en, et que tout te soit aisé; si contraires, cherche ce qui te paraît d'accord avec ta nature, et cours-y, fût-ce chose très obscure, car tout homme qui cherche son bien propre est tout pardonné.

17

Quelle est l'origine de chaque chose? de quels éléments est-elle composée? en quoi va-t-elle se transformer? quelle sera-t-elle après sa transformation? Penses-y, et crois qu'elle n'en souffrira aucun mal.

18

Premièrement.[289] — Il faut me rappeler quelle est ma situation par rapport aux autres hommes, et que nous

sommes nés les uns pour les autres, et qu'à un autre point de vue je suis né pour être à leur tête, comme le bélier ou le taureau à la tête du troupeau. Prends les choses de plus haut encore, pars de ce point : Si les atomes ne sont pas, la nature gouverne tout, et dans ce cas les êtres inférieurs existent pour les êtres supérieurs, et ceux-ci les uns pour les autres.

Deuxièmement. — Regardez-les, à table, au lit, partout ! Et surtout, à quelles nécessités les astreignent leurs opinions ! Et cela même, avec quel orgueil ils le font !

Troisièmement. — S'ils agissent raisonnablement, il ne faut pas s'emporter contre eux ; s'ils agissent sans raison, c'est évidemment malgré eux et par ignorance. C'est évidemment malgré elles que les âmes se privent et de la vérité et du bonheur de traiter chacun selon son mérite. Aussi les hommes sont-ils affligés de s'entendre accuser d'injustice, d'ingratitude, d'avarice, en un mot de méchanceté à l'égard du prochain.

Quatrièmement. — Toi aussi, tu pèches souvent, et tu es ce qu'ils sont. Puis, tu as beau t'abstenir de certains péchés, tu n'en as pas moins un penchant à les commettre, encore que la lâcheté, la vanité, ou tel autre sentiment bas te les fasse éviter.

Cinquièmement. — Les autres peuvent pécher, sans que tu les prennes sur le fait. Car que de fautes qui sont conformes même à l'économie universelle [290] ! Et que de choses il faut commencer par connaître avant de dénoncer implacablement [291] la conduite d'autrui !

Sixièmement. — Chaque fois que tu t'emportes ou que tu t'affliges avec excès, souviens-toi que la vie humaine n'est qu'un point, et que bientôt nous voilà tous enterrés.

Septièmement. — Ce qui nous trouble, ce n'est pas leurs actes, car ils restent dans leur for intérieur, mais l'opinion que nous en avons. Supprime donc cette opinion, puis résous-toi à renoncer au jugement que tu portes là-dessus comme si c'était chose terrible, et voilà ta colère partie. Comment donc supprimeras-tu cette opinion? Tu la supprimeras, si tu réfléchis que ce n'est pas un crime. Car si le crime n'est pas l'unique mal, il est fatal que tu sois, toi aussi, souvent coupable, et tu es, de toute manière, un brigand [292].

Huitièmement. — Combien l'irritation et le chagrin qui en résulte sont plus douloureux pour nous que les faits mêmes qui nous irritent et nous chagrinent!

Neuvièmement. — L'indulgence est invincible, si elle est libérale, sans moquerie ni hypocrisie. Que pourra, en effet, contre toi le plus violent des hommes, si ton indulgence pour lui s'obstine, si tu l'exhortes avec douceur, si tu le reprends d'un ton affable [293], au moment même où il entreprend de te nuire? « Non! Pas cela, mon enfant! C'est pour autre chose que nous sommes au monde. Que, moi, j'en souffre, ce n'est pas à craindre; c'est toi qui en souffriras, mon enfant. » Puis montre-lui délicatement, affectueusement [294], que tu as raison, que ni les abeilles ne font ce qu'il fait, ni aucune des espèces animales qui vivent naturellement en troupeaux. Mais il n'y faut ni ironie, ni insolence, il y faut une âme pleine de tendresse et sans amertume. Et ne parle pas comme à l'école, ni pour te faire admirer des assistants, mais ou bien seul à seul, ou bien si d'autres sont témoins..... [295]

Souviens-toi de ces neuf préceptes, comme si tu les avais reçus des Muses en présent, et commence enfin

à être homme, tandis que tu vis. Garde-toi autant de t'irriter contre les autres que de les flatter : les deux sont antisociaux et funestes. Dans tes colères aie présente cette vérité que l'emportement n'a rien de viril, qu'au contraire la douceur et l'aménité sont à la fois plus humaines et plus mâles et décèlent plus de force, de nerf et de bravoure que l'irritabilité et la mauvaise humeur. Plus, en effet, il y a d'apathie et plus il y a de puissance dans ces vertus. Non moins que le chagrin, la colère est signe de faiblesse. Ils nous blessent également[296] et nous forcent à capituler.

Si tu veux, accepte encore un dixième précepte, don du Musagète : vouloir que les méchants ne pèchent pas, c'est folie, car c'est viser l'impossible. Mais leur accorder d'être méchants à l'égard des autres, et vouloir qu'ils ne pèchent pas contre toi, c'est dureté et tyrannie.

19

Il y a avant tout quatre perversions du moi à éviter soigneusement, et à éliminer, quand tu les découvres. A propos de chacune, dis-toi ceci : voilà une opinion inutile ; — voilà une opinion destructrice de la société ; — voilà une opinion que j'exprime, mais sans conviction ; et rien n'est plus déplacé que de ne pas penser ce que l'on dit. La quatrième de ces perversions, et tu te la reprocheras toi-même, consiste en la soumission, en l'asservissement de la partie divine de ton être à la partie indigne de ton être, au corps et à ses brèves voluptés[297].

20

Ton léger souffle vital, et tous les atomes de feu mê-

lés à ton être, quoique par nature ils tendent à s'élever, n'en obéissent pas moins à l'ordre universel, et sont maîtrisés, dès ici-bas, par l'agrégat du corps[298]. D'autre part, tout ce qu'il y a en toi de terreux et d'humide, quoique par nature il tende à tomber, s'élève quand même et tient une place que la nature ne lui a point réservée. Ainsi donc, les atomes aussi sont soumis au tout, puisqu'ils restent par force là où ils ont été placés, jusqu'à ce que la même force leur annonce au contraire le prélude de la dissolution. Par suite, n'est-il pas terrible que, seule, la partie intelligente de ton être désobéisse et récrimine contre sa propre place ? Et certes nulle contrainte ne lui est imposée, en dehors de ce qui est conforme à sa nature ; néanmoins, loin de se résigner, elle regimbe. C'est qu'en effet se laisser pousser aux injustices, aux désordres, aux fureurs, aux chagrins, aux craintes, c'est apostasier la nature. Et chaque fois que l'âme se révolte contre quelque événement, c'est justement alors qu'elle déserte son poste. Car elle a été organisée pour la sainteté et pour la piété, non moins que pour la justice. Ces vertus en effet rentrent dans l'idée même de sociabilité, et, pour dire plus, elles sont antérieures aux actions justes.

21

Qui n'assigne pas à sa vie un but unique et stable, il ne peut mettre dans toute sa vie ni unité ni stabilité. Mais cette parole ne suffit pas : il y faut ajouter ce que doit être ce but. En effet, tous les hommes n'ont pas la même opinion sur ce que, à tort ou à raison, le plus grand nombre regarde comme des biens, mais ils sont unanimes sur de certains biens, je veux

dire ceux qui leur sont communs. Il faut donc se proposer un but utile à la communauté et à l'état. Qui dirige vers ce but tout son vouloir, n'accomplira que des actions conformes à ce but, et sous ce rapport sa vie sera une et stable.

22

Rappelle-toi le rat de montagne et le rat domestique, et leur trouble et leur effarement[299].

23

Socrate appelait les opinions de la foule des Lamies, des épouvantails pour enfants[300].

24

Les Lacédémoniens dans leurs fêtes réservaient aux étrangers les bancs à l'ombre. Quant à eux, ils s'asseyaient où ils pouvaient.

25

Socrate, à Perdiccas, pour lui expliquer pourquoi il n'acceptait pas ses invitations : « C'est, dit-il, de peur de périr d'une mort misérable ». C'est-à-dire : « J'ai peur, après avoir été bien traité, de ne point pouvoir rendre la pareille. »

26

Dans les recueils de formules des Éphésiens[301], il y avait une exhortation à se rappeler constamment quelque ancien qui eût pratiqué la vertu.

27

Les Pythagoriciens nous conseillent de lever dès

l'aurore les yeux vers le ciel afin de nous souvenir de ceux qui toujours accomplissent leur tâche selon les mêmes principes et de la même manière, et aussi de leur ordre, de leur pureté, de leur nudité. Car rien ne voile les astres.

28

Fais comme Socrate, qui s'enveloppa d'un tapis, un jour que Xanthippe, après lui avoir pris son manteau, s'en était allée dehors ; et parle comme il parla à ses amis scandalisés et qui lui tournaient le dos, en le voyant ainsi accoutré [302].

29

Tu ne te mettras pas à donner des leçons de lecture et d'écriture avant d'en avoir reçu toi-même. De même, et plus encore, dans la vie.

30

« Tu es né esclave, tu n'as pas la parole [303]. »

31

« Et mon cher cœur se mit à rire [304]. »

32

« Ils accuseront la vertu et lui adresseront de dures paroles [305]. »

33

Qui cherche des figues en hiver, déraisonne. Ainsi fait celui qui veut faire des enfants, quand il ne peut plus [306].

34

Celui qui embrasse son enfant, doit, selon la parole d'Épictète, se dire en lui-même : « Tu peux mourir demain [307]. » — Blasphème ! — Cette parole, affirme-t-il, n'a rien de blasphématoire, elle exprime au contraire une action de la nature, ou bien moissonner les épis est aussi une impiété.

35

Raisin vert, raisin mûr, raisin sec, autant de changements, non pas *de ce qui est* en ce qui n'est pas, mais *de ce qui est* en ce qui n'est pas encore [308].

36

« Il n'y a pas de pirate du libre arbitre. » Parole d'Épictète [309].

37

Il faut, disait (Épictète) [310], trouver un art de donner son assentiment ; il faut dans la question du vouloir rester bien attentif, pour que le vouloir soit sous réserve, ou utile à la société, ou en rapport avec la valeur des choses ; il faut d'une part s'abstenir complètement de désirs passionnés, et de l'autre ne pas témoigner d'aversion aux choses qui ne dépendent pas de nous.

38

Ce n'est donc pas, disait (Épictète), sur un peut-être que roule le débat, mais sur le point de savoir si nous sommes fous ou non [311].

39

Socrate disait : « Que voulez-vous? des âmes d'êtres raisonnables? ou des âmes d'êtres sans raison ? — Des âmes d'êtres raisonnables. — Mais, parmi les êtres raisonnables, desquels? des bons ou des mauvais? — Des bons. — Pourquoi donc ne les cherchez-vous pas ? — Parce que nous les avons. — Pourquoi donc vous battez-vous ? Pourquoi discutez-vous [312] ? »

LIVRE XII

1

Tout ce que tu souhaites d'atteindre dans un certain temps, tu peux l'obtenir dès aujourd'hui, à moins d'être ton propre ennemi. Cela, à condition de laisser le passé, de t'en remettre, pour l'avenir, à la providence, et de ne consacrer le présent qu'à la sainteté et à la justice : à la sainteté, afin de chérir le sort qui t'est fait, car la nature a fait ton sort pour toi et toi pour ton sort ; — à la justice, afin, librement et sans tergiversations, de dire la vérité et de n'agir que selon la loi et selon le mérite de chacun. D'autre part, ne te laisse entraver ni par la méchanceté ou l'opinion ou la parole d'autrui, ni par les sensations de ton enveloppe charnelle, car c'est l'affaire de la partie qui souffre. Donc quand, plus ou moins tôt, tu seras près de la fin, si, après avoir abandonné tout le reste, tu n'honores que la partie maîtresse et divine de ton être, et si tu crains, non pas de cesser de vivre un jour, mais de ne jamais commencer à vivre conformément à la nature, tu seras un homme digne de l'univers qui t'a engendré, tu ne seras plus un étranger dans ta patrie, tu n'admireras plus, comme si tu ne t'y attendais pas, les événements de chaque jour, tu ne dépendras plus de ceci ou de cela.

2

Dieu voit toutes les âmes nues, sans enveloppes matérielles, sans écorces, sans impuretés. Ce n'est en effet que par sa raison qu'il est en rapport avec les parcelles, et avec celles-là seules, qui de son être ont coulé et pénétré dans les âmes. Si toi aussi tu prends l'habitude de faire de même, tu t'affranchiras d'une foule de causes de trouble. Car celui qui n'aperçoit pas les chemins qui l'emprisonnent, perdra-t-il son temps à contempler des vêtements, des maisons, de la gloriole, tout cet apparat et tout ce mensonge extérieur?

3

Trois éléments te constituent : le corps, le souffle vital, l'intelligence. Les deux premiers ne sont tiens que dans la mesure où tu dois prendre soin d'eux ; le troisième seul est tien sans réserve. Eh bien ! retranche de toi-même, c'est-à-dire de ta raison, tout ce que les autres font ou disent, ou bien tout ce que toi-même tu as fait ou tu as dit, tout ce qui te tourmente parce que c'est l'avenir, tout ce que ton enveloppe corporelle et le souffle vital qui s'y mêle, t'imposent de contraire à ton libre arbitre, et tout ce que le tourbillon des choses extérieures roule et entraîne autour de toi, de sorte que, affranchie des accidents inévitables, toute pure, indépendante, ta faculté pensante vive pour elle-même, dans la pratique de la justice, dans l'acceptation des contingences, dans la profession de la vérité ; sépare, dis-je, de ton principe dirigeant et les passions que lui inflige la chair et les temps futurs et les temps passés ; façonne-toi toi-même sur

le modèle du Sphèros d'Empédocle, « Sphèros bien arrondi, heureux de l'immobilité qui le maintient[312] » ; aie pour unique souci de vivre ta vie, je veux dire le présent ; et, les jours qui te restent jusqu'à la mort, tu pourras les passer sans trouble, noblement, d'une manière propice pour ton démon.

4

Je me suis souvent demandé avec surprise comment chacun se préfère lui-même à tous les autres, et en même temps fait moins d'état de son opinion propre sur lui-même que de celle d'autrui. Qu'une divinité ou un précepteur sensé ordonne à un homme de n'avoir à part lui ni un sentiment ni une pensée sans l'exprimer aussitôt à haute voix, il ne le supportera pas même un jour. Tellement nous appréhendons ce que le voisin pensera de nous plus que ce que nous en penserons nous-même.

5

Comment les dieux, qui ont disposé toutes choses dans un si bel ordre par amour pour nous, ont-ils commis l'unique faute suivante ? Des hommes, peu nombreux, d'une parfaite vertu, qui ont eu des rapports très étroits avec la divinité, qui sont devenus ses familiers grâce à leurs pieuses actions et à leurs sacrifices, une fois morts, ils sont, bien loin de renaître, complètement anéantis ! Mais, puis donc qu'il en va précisément ainsi, sache que c'est bien, et que[313], s'il l'avait fallu, les dieux l'auraient fait autrement. Si, en effet, c'était juste, c'eût été possible aussi ; et si c'était conforme à la nature, la nature l'aurait permis. De ce qu'il n'en est point ainsi, et il n'en est

point ainsi, sois persuadé qu'il n'a point été nécessaire que cela fût. Car, tu le vois bien toi-même, faire là-dessus de vaines recherches, c'est plaider contre la divinité. D'autre part, nous ne discuterions pas de la sorte avec elle, si elle n'était pas très bonne et très juste. Et si elle l'est, elle n'a pas pu fermer les yeux sur une dissonance qui, dans l'universelle harmonie, serait une iniquité et une absurdité.

6

Habitue-toi à tout ce qui te décourage. Et, en effet, la main gauche, que le manque d'habitude rend paresseuse pour tout le reste, manie les guides plus vigoureusement que la main droite. C'est qu'elle en a l'habitude.

7

Dans quel état, quand la mort nous surprend, doivent être notre corps et notre âme ? — La brièveté de la vie, l'immensité des temps passés et futurs, la faiblesse de la matière[314].

8

Contemple les formes sans leurs écorces. Vois les résultats des actions. Qu'est-ce que la peine ? le plaisir ? la mort ? la gloire ? Vois comme plusieurs sont responsables du trouble où ils sont. Pense qu'on ne trouve d'obstacles qu'en soi-même, et que tout est opinion.

9

Imite[315], dans l'emploi des dogmes, le pancratiaste, et non le monomaque. Ce dernier, en effet, lâche l'épée

qu'il manie, et le voilà tué. L'autre garde toujours sa main, et il n'a qu'à se ramasser sur lui-même [316].

10

Vois ce que sont les choses en elles-mêmes, et pour cela divise-les selon la matière, la forme et le but.

11

Quelle n'est pas la puissance de l'homme ! Il est libre de ne faire que ce que Dieu approuve, et d'accepter tout ce que Dieu lui attribue.

12

Il ne faut reprocher ce qui est une conséquence de la nature ni aux dieux, car ils ne font point le mal, soit malgré eux soit volontairement ; ni aux hommes, car ils ne le font point volontairement. Ne blâmons donc personne.

13

Qu'il est ridicule et novice, celui qui s'étonne de rien de ce qui arrive dans la vie !

14

Ou bien une fatalité déterminée et insurmontable [317], ou bien une providence pleine de pitié, ou bien un pêle-mêle sans pensée ni direction. Est-ce une fatalité insurmontable ? pourquoi lutter là contre ? Est-ce une providence accessible à la pitié ? rends-toi digne de ce secours divin. Est-ce un pêle-mêle livré au hasard ? réjouis-toi de posséder toi-même au milieu d'un tel tourbillon une intelligence directrice. Et

si le tourbillon t'emporte, qu'il emporte ton corps, ton souffle vital, tout le reste : car, ton intelligence, il ne l'emportera pas.

15

La lumière du flambeau est visible et garde son éclat jusqu'à son extinction. Est-ce qu'en toi vérité, justice, tempérance, vont s'éteindre avant que tu ne meures ?

16

Quand un homme te donne à penser qu'il a commis une faute, dis-toi : « Qu'en sais-je donc, si c'est une faute ? » Et si c'en est une, dis-toi qu'il s'est condamné lui-même, et que pour lui c'est comme s'il s'était égratigné le visage.

Vouloir empêcher le méchant de mal faire, c'est interdire au figuier de produire du suc dans les figues, aux nourrissons de pleurer, au cheval de hennir ; c'est défendre d'être à mille choses inévitables. Car que peut devenir celui dont l'âme est ainsi faite ? Si tu en as le courage, guéris-la.

17

Si c'est contraire au devoir, ne le fais pas ; si c'est contraire à la vérité, ne le dis pas[318]. Et que ton vouloir procède ainsi en toute occasion.

18

Cherche toujours à voir ce que c'est que l'objet qui crée en toi une représentation, et à l'expliquer en le divisant selon la forme, la matière, le but, et le temps qui borne son existence[319].

19

Rends-toi compte à la fin qu'il y a en toi une faculté plus puissante et plus merveilleuse que ce qui crée tes passions, que ce qui t'agite, en somme, comme une marionnette au bout de son fil. Et maintenant qu'y a-t-il dans mon âme ? Est-ce la crainte, le soupçon, ou autre chose de pareil ?

20

Premièrement, point d'action au hasard et sans but. Deuxièmement, ne rien entreprendre que pour le bien général.

21

Avant peu, tu n'existeras plus, ni rien de ce que tu vois, ni aucun des vivants d'aujourd'hui, car tout doit se déplacer, se transformer, se corrompre, pour que d'autres êtres naissent à leur tour.

22

Tout est opinion, et tu es le maître de l'opinion. Supprime-la donc, quand telle est ta volonté, double le cap, pour ainsi dire, et tu vogueras sur une mer calme et immobile, dans un golfe sans houle.

23

Une action quelconque, qui a trouvé sa fin au bon moment, ne souffre aucun mal du fait qu'elle a pris fin ; ni l'auteur de l'action ne souffre du mal du fait même qu'il a trouvé sa fin. De même donc, le système de toutes nos actions qu'est la vie, s'il a pris fin au bon moment, ne souffre aucun mal du fait qu'il a pris

fin, et celui qui au bon moment a mis fin à cet enchaînement, n'en souffre pas non plus. Le moment et le terme, c'est la nature qui les impose, parfois la nature propre de l'individu, quand on meurt de vieillesse, et de toute manière la nature du tout : grâce à la transformation des parties de cette dernière, l'univers conserve indéfiniment sa jeunesse et sa vigueur. Mais tout ce qui est utile au tout, est toujours beau et opportun. Donc, pour aucun être, la cessation de la vie n'est un mal, car elle n'est point une honte, et elle n'en est pas une si, vraiment, elle échappe à notre libre arbitre, si elle ne nuit point à la communauté ; elle est un bien au contraire, puisqu'elle est opportune et utile pour le tout et qu'elle s'accorde avec lui. Et c'est pourquoi la divinité inspire celui qui la suit dans sa voie et dont l'âme se porte aux mêmes objets qu'elle.

24

Aie présentes à l'esprit les trois pensées suivantes :

Premièrement[320]. Dans ta conduite, vois si tu n'as rien fait au hasard, ou autrement que n'aurait fait la justice elle-même. Pour les accidents extérieurs, sache qu'ils proviennent ou du hasard, ou de la providence; or, il ne faut ni gourmander le hasard, ni accuser la providence.

Deuxièmement. Représente-toi ce qu'est chaque animal depuis la conception jusqu'à la naissance, puis depuis la naissance jusqu'à ce qu'il expire, et de quels éléments il est la combinaison, et en quels éléments aura lieu sa dissolution[321].

Troisièmement. Supposons qu'enlevé jusqu'au ciel tu regardes de là-haut les choses humaines dans leur infinie variété, sache qu'elles ne t'inspireront que du

dédain, si tu contemples en même temps l'immense espace occupé par les habitants de l'air et de l'éther ; sache aussi qu'à chaque ascension c'est la même chose que tu verras sur terre, des êtres qui se ressemblent, des éphémères. Et c'est pour cela que l'homme est si arrogant !

25

Jette dehors l'opinion, et tu es sauvé. Or, qui t'empêchera de l'expulser [322] ?

26

Chaque fois que tu prends mal une chose, c'est que tu as oublié que tout arrive conformément à l'universelle nature ; que, même, toutes les fautes s'accordent avec elle [323] ; et en outre que tout ce qui arrive a toujours eu lieu ainsi, aura toujours lieu ainsi, et partout aujourd'hui se passe de même ; puis, quelle est la parenté de chaque homme et de tout le genre humain, non point la communauté du sang et des germes, mais celle de la raison. Tu as encore oublié que la raison en chaque homme est divine, car elle émane de la divinité, que rien n'appartient à personne, mais que notre enfant, notre corps, notre âme même nous est venue de cette source divine ; que tout est opinion ; et que chaque homme ne vit que le moment présent, et qu'il ne perd donc que celui-là à la fois.

27

Pense et repense toujours à ceux qui, pour une cause ou pour une autre, ont montré trop de colère, à ceux qui ont connu l'apogée de la gloire, du malheur, de la haine, de tous les genres de fortune. Puis réflé-

chis : « Que sont-ils tous maintenant[324] ? De la fumée, de la cendre, de la légende, et encore ! » En même temps considère et compare des exemples analogues, ainsi Fabius dans le champ de Casilinum, Sallustius Crispus dans ses jardins, Stertinius à Baies, Tibère à Caprée, et Rufus à Alsium[325], en un mot ceux qui, pleins de présomption, s'évertuent vers n'importe quoi ; et vois la vanité de leurs efforts, et combien il est plus digne d'un philosophe, à propos d'une matière donnée, de se montrer juste, tempérant, attaché aux dieux, et cela sans faste : car celui qui, sous des dehors modestes, cache son orgueil[326], est le plus odieux des hommes.

28

Si l'on te demande : « Sincèrement, où as-tu vu ces dieux auxquels tu rends un culte assidu, et d'où as-tu pu conclure qu'ils existent? » D'abord, ils sont visibles à l'œil nu ; ensuite, je n'ai pas non plus vu mon âme, et je l'honore quand même ; aussi fais-je de même pour les dieux : je ne cesse d'éprouver leur puissance, et par là je conclus qu'ils existent, et je les adore.

29

Ce qui nous sauve dans la vie, c'est de voir ce qu'est exactement chaque objet, dans sa matière comme dans sa forme ; de pratiquer la justice, et de dire la vérité de toute notre âme[327] ; quoi encore? de jouir de la vie en hommes dont les bonnes actions s'enchaînent d'assez près pour qu'entre deux il n'y ait aucun intervalle.

30

La lumière solaire est une, quoiqu'elle se brise sur

les murs, sur les monts, sur mille autres obstacles. La matière universelle est une, quoiqu'elle se divise spécifiquement en de nombreux corps tous différents. L'âme est une, quoiqu'elle se divise en mille natures et en des formes particulières. L'âme raisonnable est une, quoiqu'elle paraisse se morceler. De plus, si les autres parties du tout dont je parle, comme le souffle vital, comme les corps, sont privées de sentiment et étrangères entre elles, encore que l'intelligence les maintienne ensemble et que la pesanteur les arrête au même point, en revanche la raison, en vertu de son essence, se porte vers ses homogènes, se confond avec eux, et par suite l'instinct social garde son unité.

31

Qu'exiges-tu encore? De prolonger ta vie? Mais est-ce de sentir, de vouloir, de grandir pour décliner ensuite, de parler, de penser? Dans tout cela, qu'est-ce qui te paraît digne de regret? Et si tout en est méprisable, tâche de remplir le devoir suprême[328], qui est de suivre la raison et la divinité. Mais quelle contradiction! Tu les honores, et tu t'emportes, parce que la mort va te priver du reste[329].

32

Bien petite est la part de l'immense et profonde éternité qui est dévolue à chacun, et elle s'évanouit si vite dans l'infini des temps! Bien petite est, pour chacun, sa part de l'universelle substance comme de l'âme universelle. Et qu'est-ce, en la vaste terre, que cette motte où tu rampes? Réfléchis sur toutes ces choses, et tu concevras que la vraie grandeur consiste à régler

tes actions sur ta nature propre, et à souffrir comme e veut la commune nature.

33

Comment la partie maîtresse de ton âme se gouverne-t-elle elle-même? C'est là qu'est le tout de l'homme. Quant au reste, que tu sois ou que tu ne sois point libre, ce n'est que cadavre et fumée.

34

Le mépris de la mort! Voici qui nous y pousse fortement : les hommes qui placent le bien dans le plaisir et le mal dans la douleur, n'en ont pas moins eu le mépris de la mort.

35

Qui ne voit de bien que ce qui est opportun, qui juge égal d'accomplir beaucoup ou peu d'actions, pourvu qu'elles soient conformes à la raison, et qui regarde comme sans importance d'avoir contemplé l'univers plus ou moins longtemps, cet homme-là ne redoute pas la mort.

36

Homme, tu fus un des citoyens de cette grande cité; cinq ou trois ans, que t'importe? Ce qui, en effet, s'accorde avec la loi, convient à tous. Est-il donc terrible d'être conduit hors de la cité, non par un tyran, non par un mauvais juge, mais par la nature qui t'y avait fait entrer? Tel le comédien quitte la scène sur l'ordre du stratège qui l'y avait admis. — Mais je n'ai pas récité les cinq actes, je n'en ai récité que trois! — Parfaitement! mais dans la vie, le drame n'a que trois

actes. Pour le point final, celui-là le pose qui jadis a organisé ton être et qui, aujourd'hui, va le dissoudre. Dans les deux cas, ta responsabilité est nulle. Pars donc avec sérénité, car c'est avec sérénité que l'on t'affranchit.

FIN DES PENSÉES.

APPENDICE I

Notes sur le texte.

1 (I, 6)

Eutychius. Le texte porte Βαχχείου (manuscrit A); dans un autre manuscrit on lit Βαχχίου. Mais on ne peut pas l'identifier. Sans doute Éd. Zeller (*Die Philosophie der Griechen,* III, 1, p. 691) (1880), nomme Bacchius, avec Tandasis et Marcianus, qui suivent; mais il ne les nomme que parce qu'il les rencontre dans le texte vulgaire de Marc-Aurèle. En réalité, il n'en dit rien. C'est qu'il n'en sait rien, et pour cause, s'ils n'ont pas existé. L'histoire mentionne bien un Bacchios, ce qui expliquerait l'erreur du copiste; mais il vivait au IVe siècle, sous Constantin, et c'était un musicographe. J'adopte donc la conjecture de Gataker, que Stich donne en note, et je lis Eutychius.

2 (I, 6)

Tandasis. Stich ne conserve Ταυδάσιδος que sous bénéfice d'inventaire. Il n'existe pas d'autre trace d'un philosophe ou d'un écrivain de ce nom. A la place, Casaubon conjecture Ἀνδρωνος, Andron est cité par Capitolin 11; Reiske propose Πανυάσιδος, pourquoi? Gataker Βασιλιδοῦς, ce qui s'explique, car Basilidès de Scythopolis fut, lui aussi, professeur de Marc-Aurèle (Zeller, III, 1, p. 591), mais Capitolin n'en parle pas. Andron reste donc vraisemblable. Mais je note que Capitolin cite ensemble *Trosius Aper.*

Pollion et *Eutychius* et je ne serais pas éloigné de lire Τρωσίου.

3 (I, 6)

Moecianus. Stich : Μαρκιανοῦ, mais sous réserves. Conjectures de Gataker : Μαικιανοῦ ; de Casaubon : Μοικιανοῦ, ce qui revient au même. Voir Moecianus à l'index des noms propres.

4 (I, 9)

Stich : καὶ τὸ ἀθεώρητον οἰομένων. La conjecture de Gataker me semble préférable : καὶ τῶν ἀθεωρήτως οἰομένων.

5 (I, 13)

Stich met καὶ entre crochets ; Coray le supprime. Je crois préférable de le maintenir.

6 (I, 13)

Stich : Ἀθηνοδότου. Inconnu. Je propose Ἀθηνοδώρου, Athénodore de Tarse, fils de Sandon, philosophe stoïcien, précepteur, puis confident et conseiller d'Auguste. (V. Zeller, III, 1, 586-587.)

7 (I, 16)

Stich : ἀλλ' οὐ τὸ προαπέστη* τῆς ἐρευνῆς, qu'il n'est pas possible de traduire. Avec la conjecture de Gataker : ἀλλ' ὅτι οὐ προαπέστη, Stich, en note, propose celle-ci : ἀλλ' οὗτοι προαπέστη. Je préfère lire : ἀλλ' οὔ ποτ' ἀπέστη τῆς ἐρευνῆς.

8 (I, 16)

Stich : οὔτε ὡς ἄν τις φιλόζωος. Cela serait mieux une ligne plus bas, après ὀλιγώρως. Car φιλόζωος semble annoncer ἀλλ' ὥστε διὰ τὴν ἰδίαν κ. τ. λ. — On pourrait lire : οὔτ' ἐμμέτρως, οὔτε φιλοζήλως.

9 (I, 16)

Stich : τὴν ἐξ ἱστορίας νόμων. Je lis : τὴν ἐξ ἱστορίας ἢ νόμων.

10 (I, 16)

Stich : ἐπιτηδεύων φαίνεσθαι. Au lieu d'ἐπιτηδεύων, qui n'a pas de sens ici, je lis ἐπιτήδειος = *necessarius, affinis, amicus*. — Quant à τὸ τὰ πάτρια φυλάσσειν, qui termine la phrase, Politien (note de Stich) avait raison d'y voir une glose, et je ne le traduis pas.

11 (I, 16)

Stich : ἡ ἀπὸ Λωρίου στολὴ ἀνάγουσα* ἀπὸ τῆς κάτω ἐπαύλεως, καὶ τῶν ἐν Λανουβίῳ τὰ πολλά · τῷ τελώνῃ ἐν Τούσκλοις παραιτουμένῳ ὡς ἐχρήσατο, καὶ πᾶς ὁ τοιοῦτος τρόπος. Je tiens compte des conjectures de Coray que Stich donne en note, et je lis : ἡ ἐπιχώριος στολὴ (ἐν Ῥώμῃ s. ent.), καὶ ἡ κατ'ἀγροὺς ἀπὸ τῆς κάτω ἐπαύλεως, καὶ ὁ χιτὼν ἐν Λανουβίῳ τὰ πολλά · τῷ φαινόλῃ (φενώλῃ est d'une grécité douteuse) ἐν Τούσκλοις ἐχρήσατο, καὶ πᾶς ὁ τρόπος τοιοῦτος. Je remplacerais volontiers παραιτούμενος par παραιτητός = pardonnable, excusable. Le passage reste obscur.

12 (I, 16)

Stich : συμφώνως ἑαυτοῖς. Je préfère lire ἑαυτῇ, qui est d'ailleurs inutile : Platon, *Epinomis*, 974 C, emploie συμφώνως sans régime.

13 (I, 17)

Stich : καὶ ἀνδριάντων [τοιῶνδέ τινων]. Les mots entre crochets sont à supprimer.

14 (I, 17)

Stich : τὸ παιδία μοι ἀφυῆ μὴ γενέσθαι. J'adopte la conjecture de Nauck : παιδία μὴ ἀφυῆ μοι γενέσθαι.

15 (I, 17)

Stich : ἢ εἰς ἄλλο τι χρῄζοντι. Je lis εἰς ἄλλον τινά, à cause de χρήματα de la ligne suivante, qui montre bien qu'il s'agit de dons en argent faits soit directement, soit par intermédiaires.

16 (I, 17)

Stich : καὶ τούτου ἐν Καιήτῃ ὥσπερ χρήσῃ. Texte inintelligible. Note de Stich : « ὥσπερ χρησμόν, ed. Lugd., nos Salmasii conjecturam καὶ τοῦτο ἐν Κ. ὡς περιχρῖσαι iteravimus. » J'ai traduit, tant bien que mal, la conjecture de Saumaise. Ne pourrait-on pas supposer : καὶ τοῦτο ἐν Καιήτῃ ὥσπερ ἐν Χρύσῃ ?...

17 (II, 1)

Stich : ἀπέχθεσθαι αὐτῷ. Je maintiens la conjecture : ἀπέχεσθαι αὐτοῦ de sa première édition, qui annonce en quelque sorte la phrase suivante.

18 (II, 2)

Stich : κροκύφαντος. Je préfère lire κροκύφαντόν. Cp. Bailly, *Dictionnaire grec-français*.

19 (II, 2)

Stich : ὧδε ἐπινοήθητι. J'adopte la conjecture qu'il donne en note : « Ego mallem οὗ δὴ προνοήθητι vel ἐπιμελήθητι... »

20 (II, 2)

Stich : καθ' ὁρμὴν ἀκοινώνητον. Je préfère lire ἀκοινονόητον = qui n'a pas le sens commun.

21 (II, 2)

Stich : ἢ μέλλον ὑποδύεσθαι. Cet infinitif est intraduisible, quoique Stich le préfère à ἀποδύεσθαι de sa première édition. On peut choisir entre les conjectures : Gataker, ὑποδείσασθαι ; Coray, ὑποδεῖσαι ; Wilamowitz-Moellendorf, ὑπιδέσθαι. Je proposerais ἐποδύρεσθαι.

22 (II, 11)

Stich : τί μοι ζῆν ἐν κόσμῳ κένῳ θεῶν, ἢ προνοίας κενῷ ; conjecture de Nauck : ἐν κόσμῳ κενῷ θεῶν προνοίας.

23 (II, 11)

Stich : τῶν δέ λοιπῶν εἴ τι κακόν ἦν. Τῶν λοιπῶν me paraît intraduisible. Je lis : τὸ δὲ λοιπόν = et maintenant. Cp. *Nouveau Testament selon saint Mathieu,* 26, 45, καθεύδετε τὸ λοιπὸν καὶ ἀναπαύεσθε.

24 (II, 12)

Décernent. Traduction hypothétique d'un mot qui manque dans le texte (Stich : παρέχουσι vel aliud ejusmodi videtur excidisse). Mais on pourrait croire aussi bien que l'auteur a voulu parler de ceux qui décrient la gloire comme lui-même. Il s'adresserait une sorte d'objection, qu'il écarte pour se demander ce que c'est que la mort, question autrement importante.

25 (I, 12)

Stich : καὶ ὅταν πως [ἴχῃ] διακέηται. C'est intraduisible. La conjecture de Coray ἔχῃ ἢ διακέηται reste obscure. Peut-être : καὶ ὅταν οὕτως (c'est-à-dire ἁπτόμενον θεοῦ) διακέηται.

26 (I, 13)

Stich : τὰ νέρθεν γᾶς. Le poète que cite Marc-Aurèle semble bien être Pindare. Mais le texte qu'il donne ne reproduit exactement ni celui de Pindare lui-même : ἥμισυ μέν κε πνέοις γαίας ὑπένερθεν ἐών, *Néméennes,* X, 164, ni le passage du *Théétète,* 173 E, où Platon y fait allusion : ἀτιμάσασα πανταχῇ φέρεται κατὰ Πίνδαρον, τά τε γᾶς ὑπένερθε καὶ τὰ ἐπίπεδα γεωμετροῦσα.

27 (II, 15)

Stich : δῆλα μὲν γὰρ τὰ πρὸς τὸν Κυνικὸν Μόνιμον λεγόμενα. Je préfère la conjecture de Reiske qu'il donne en note : δῆλον γὰρ τὸ πρὸς τοῦ Κυνικοῦ Μονίμου λεγόμενα.

28 (III, 1)

Stich : ὁμοία αὖθις. Conjecture de Ménage : αὐτῇ pour αὖθις. Pourquoi ne pas lire αὖθις αὐτῇ ?

29 (III, 1)

Stich : τῆς θεωρίας τῆς συντεινούσης. Bonne conjecture de Reiske : τὴν θεωρίαν τὴν συντείνουσαν.

30 (III, 2)

Stich : ἰδίως. Conjecture de Ménage : ἡδέως.

31 (III, 2)

Stich : δρυπεπέσιν. Je préfère la leçon δρυπετέσιν.

32 (III, 4)

Si l'on veut que cette phrase, la seconde du paragraphe, ait un sens, il faut la lire ainsi : ἤδη γὰρ ἄλλου ἔργου στέρῃ, τούτεστι τῆς τοῦ ἰδίου ἡγεμονικοῦ παρατηρήσεως, φανταζόμενος, τί ὁ δεῖνα πράσσει, καὶ τίνος ἕνεκεν, καὶ τί λέγει, καὶ τί ἐνθυμεῖται, καὶ τί τεχνάζεται, καὶ ὅσα τοιαῦτα ποιεῖ σ' ἀπορρέμβεσθαι. — Pour ce dernier mot, cp. IV, 22 : μὴ ἀπορρέμβεσθαι, sans régime.

33 (III, 4)

Stich : τὸ ὡς. Je lis τό πως.

34 (III, 4)

Stich : μεμνημένος διατελεῖ. Je lis : μεμνημένος οὐ διατελεῖ. Le texte consacré contredit à la fois, en effet, et ce qui précède : ἤδη γὰρ... φανταζόμενος, τί ὁ δεῖνα πράσσει, κ. τ. λ., — φανταζόμενον, τί ποτε ἄλλος λέγει, κ. τ. λ., et ce qui suit : οὐ τοίνυν οὐδέ, κ. τ. λ.

35 (III, 4)

Stich : οὐ τοίνυν οὐδὲ τὸν παρὰ τῶν τοιούτων ἔπαινον ἐν λόγῳ τίθεται, οἵ γε οὐδὲ αὐτοὶ ἑαυτοῖς ἀρέσκονται. J'arrête la phrase à τίθεται, et je ne tiens pas compte du reste, qui est omis dans un manuscrit (D). Les gens que méprise Marc-Aurèle, sont loin de se mépriser eux-mêmes.

36 (III, 5)

Stich : ἐν δὲ τὸ φαιδρὸν* καὶ τὸ απροσδεὲς ἔξωθεν ὑπηρεσίας, καὶ

τὸ ἀπροσδεὲς ἡσυχίας, ἣν ἄλλοι παρέχουσιν. Je lis : ἔτι δὲ τὸ φαιδρὸν ἔστω (conj. de Morus, note de Stich) καὶ τὸ ἀπροσδεὲς ἔξωθεν ὑπηρεσίας, καὶ τὸ ἀπροσδεὲς ἡσυχίας, ἣν ἄλλοι <οὐ> παρέξουσιν. Quelle est cette tranquillité qui lui viendrait des autres ? Les autres, au contraire, ne peuvent que le distraire, le troubler. J'ajoute donc la négation devant le verbe, car par ἄλλοι Marc-Aurèle ne désigne pas les philosophes, mais les indifférénts, la foule. — La phrase n'en reste pas moins suspecte pour cela et à cause de la répétition de τὸ ἀπροσδεές.

37 (III, 8)

Stich : οὐδὲ μὴν μεμολυσμένον. Coray supprime μήν.

38 (III, 11)

Stich : τοῦτο δὲ κατὰ τὴν σύλληξιν. Mais il indique en note une conjecture de Morus, σύννησιν, que j'adopte. Cp., en effet, IV, 40, καὶ οἷα τις ἡ σύννησις καὶ συμμήρυσις.

39 (III, 12)

Stich : τοῦτο. Conjecture de Casaubon : τούτῳ.

40 (III, 14)

Stich : ἕως ἔξεστιν. Je préfère l'autre leçon : ὡς ἔξεστιν.

41 (III, 16)

Stich : τὰ λοιπά. En note : « Pro τὰ λοιπά : τἄλλα πάντα vel ταῦτα πάντα rectius videtur. » J'adopte ταῦτα πάντα.

42 (IV, 3)

Stich : ἄνθρωπος. Je lis : ἄνθρωπος.

43 (IV, 3)

Stich : εἰς ἃ ἐγκύψας. Je lirais volontiers : οἷς ἐγκυρήσας, cp. IV, 46, καὶ οἷς καθ' ἡμέραν ἐγκυροῦσι. Cette conjecture se justifierait aussi par l'expression ἃ εὐθὺς ἀπαντήσαντα du présent paragraphe.

44 (IV, 3)

Il faut sous-entendre παύου ποτέ après πόλις de la phrase précédente, après ἐξουσίαν de celle-ci, et après περιγράφεται, et lire (cp. Stich, page 32, note sur la ligne 8) : καὶ λοιπὸν ὅσα περὶ πόνου καὶ ἡδονῆς ἀκηκόας τούτοις συγκατάθου.

45 (IV, 18)

Stich : ἵνα αὐτὸ τοῦτο δίκαιον ᾖ καὶ ὅσιον ἢ κατὰ τὸν ἀγαθὸν *μὴ μέλαν ἦθος περιβλέπεσθαι, ἀλλ' ἐπὶ τῆς γραμμῆς τρέχειν ὀρθόν, μὴ διερριμμένον. Mais je traduis en combinant une conjecture de Morus et une de Stich lui-même = δεῖ γὰρ τὸν ἀγαθὸν μὴ ἄλλων κ. τ. λ.. — La conjecture de Xylander κατὰ τὸν Ἀγάθωνα est trop spirituelle pour être conservée. — J'inclinerais à lire : ... ἵνα αὐτὸ τοῦτο δίκαιον ᾖ καὶ ὅσιον καὶ ἀγαθόν, et je verrais dans μὴ ἄλλων κ. τ. λ. une autre pensée. — Pour l'expression ἐπὶ τῆς γραμμῆς, cp. Euripide, *Electre*, 954-5 πρὶν ἂν τέλος — γραμμῆς ἵκηται καὶ τέλος κάμψῃ βίου et Horace, Ep. I, xvi, 79, *mors ultima linea rerum est.*

46 (IV, 19)

Stich : διὰ ἐπτοημένων καὶ σβεννυμένων προϊοῦσα. Ἐπτοημένων, que le copiste a répété parce qu'il venait de lire ἐπτοημένος, est absurde. — La conjecture de Nauck, μεμνημένων, que Stich donne en note est séduisante, parce qu'elle fait la phrase symétrique, mais elle est inutile.

47 (IV, 19)

Stich : πάρες γὰρ νῦν ἀκαίρως τὴν φυσικὴν δόσιν ; ἄλλου τινὸς ἐχομένου λόγου λοιπόν. Passage désespéré. Je voudrais pouvoir lire : παρεὶς γὰρ νῦν ἀκαίρως τὴν φυσικὴν δόσιν καὶ ἄλλου τινὸς ἐχόμενος τὸν λόγον λείπεις.

48 (IV, 20)

Stich : μαχαίριον. Mais, en note : « Pro μαχαίριον rectius videtur μάρμαρον cp. 9, 36. » On lit : IX, 36 : πῶροι γῆς τὰ μάρμαρα.

49 (IV, 21)

Stich : διὰ τὰς εἰς τὸ ἀερῶδες ἢ πυρῶδες ἀλλοιώσεις. Il se demande si ce membre de phrase ne serait point une glose. C'est possible. Mais je croirais plutôt que Marc-Aurèle a voulu indiquer que le phénomène de la reprise des corps matériels par la matière est analogue au phénomène de la reprise des âmes immatérielles par l'âme universelle ou par le feu ; et, après ἐξαιματώσεις, je lirais, ou je sous-entendrais : ὥσπερ ὁ ἀὴρ τὰς ψυχὰς χωρεῖ διὰ...

50 (IV, 27)

Stich : ἤτοι κόσμος διατεταγμένος, ἢ κυκεών, συμπεφορημένος μέν, ἀλλὰ κόσμος. Ἢ ἐν σοὶ μέν τις κ. τ. ἕ.. Je lis : ἤτοι κόσμος διατεταγμένος, ἢ κυκεών. — Συμπεφορημένος μὴν κόσμος. — Ἀλλ ' ἢ ἐν σοί μέν τις κ. τ. ἕ.. Je vois dans συμπεφορ. κ. τ. ἕ. une réponse ironique à la première phrase.

51 (IV, 27)

Stich : πάντων διακεκριμένων καὶ διακεχυμενων καὶ συμπαθῶν. Je ne tiens pas compte de καὶ διακεχυμένων, où je vois une addition de copiste.

52 (IV, 30)

Stich : ἄλλος οὕτως. Conjecture de Ménage : ἄλλος οὗτος.

53 (IV, 30)

Nauck (note de Stich) attribue cette phrase, ἐγὼ δὲ τροφὰς κ. τ. λ., au scoliaste. Pourquoi ? C'est plutôt une boutade de Marc-Aurèle.

54 (IV, 32)

Stich : πάλιν τὰ αὐτὰ πάντα. Mais, en note : « πάλιν τὰ ἑαυτοῦ πάθη A ; an τὰ αὐτὰ πάθη ? » Je suis cette conjecture.

55 (IV, 33)

Ἄϊστοι, ἄπυστοι. Emprunté à l'*Odyssée*, I, 242, οἴχετ' ἄϊστος, ἄπυστος.

56 (IV, 38)

Stich : τὰ ἡγεμονικὰ αὐτῶν διάβλεπε, καὶ τοὺς φρονίμους, οἷα μὲν φεύγουσιν, οἷα δὲ διώκουσιν. Je traduis comme si je lisais : τὰ ἡγεμονικὰ τῶν φρονίμων διάβλεπε, καὶ αὐτοὺς γνώσεις οἷα μὲν φεύγουσιν, οἷα δὲ διώκουσιν.

57 (IV, 40)

Stich : καὶ πῶς πάντα πάντων τῶν γινομένων, je lis : καὶ πῶς πάντα τὰ ὄντα πάντων γινομένων.

58 (IV, 45)

Stich : ἀπηρτημένως. Peut-être : ἀπαρταμένη.

59 (IV, 46)

Stich : καὶ ὅτι οὐ δεῖ < ὥσπερ > παῖδας τοκέων, ὧν τοῦτ' ἔστι κατὰ ψιλόν, καθότι παρειλήφαμεν. Je préfère la conjecture de Gataker : ὅτι οὐ δεῖ ὥσπερ παῖδας, τουτέστι, κατὰ ψιλόν, καθότι παρὰ τῶν τοκέων παρειλήφαμεν.

60 (IV, 47)

Stich : ὅτι αὔριον τεθνήξῃ, ἢ πάντως γε εἰς τρίτην. Plutôt εἰς αὔριον. Car ce passage est un souvenir visible du *Criton*, 43 D, ἀνάγκη δὲ εἰς αὔριον ἔσται, ὦ Σώκρατες, τὸν βίον σε τελευτᾶν, et 44 B.

61 (IV, 18)

Stich : εὐφημοῦσα τὴν ἐνεγκοῦσαν. Sous-entendre γῆν (Nauck ὥραν).

62 (IV, 50)

Kadikianos. V. à l'Index des noms propres.

63 (IV, 50)

Stich : τριγερηνίου. J'inclinerais à lire τριγέροντος, car on trouve τριγέρων (comme τριγήγας), et τριγερήνιος a tout l'air d'un ἅπαξ λεγόμενον, ou d'une fantaisie de scoliaste.

64 (IV, 51)

Stich : κόπων καὶ στρατείας, καὶ πάσης οἰκονομίας καὶ κομψείας. Le dernier mot est à rejeter : Marc-Aurèle n'a jamais regardé la guerre et le gouvernement comme des futilités. Les conjectures de Reiske, τερατείας, et de H. Estienne, στράγγειας, pour στρατείας, sont inutiles. Lire (*sans virgule*) : κόπων καὶ στρατείας καὶ πάσης οἰκονομίας.

65 (V, 1)

Stich : καὶ ὅμως σὺ ὑπὲρ τὰ μέτρα, ὑπὲρ τὰ ἀρκοῦντα προχωρεῖς. En note : « ὑπὲρ τὰ μέτρα del Wil. ὑπὲρ τὰ ἀρκοῦντα glossam put Rend. » La conjecture (par suppression) de Rendall vaut celle de Wilamowitz, et je ne traduis pas ὑπὲρ τὰ ἀρκοῦντα.

66 (V, 4)

Stich : πορεύομαι διὰ τῶν. On peut, avec Gataker, conjecturer διὰ τὴν (ὁδόν), avec Coray διὰ τῆς (ὁδοῦ).

67 (V, 4)

Stich : μέχρι πεσὼν ἀναπαύσομαι. Je lis : μέχρι ἀναπαύσομαι. Ce πεσὼν fait visiblement double emploi avec πεσὼν δὲ ἐπὶ τούτῳ.

68 (V, 6)

Stich : ἄλλως μέντοι. Conjecture de Gataker : ἀλλὰ μέντοι.

69 (V, 6)

Stich : ἴδιον γάρ (φησί). Bonne conjecture de Rendall : ἴδιον γὰρ φύσει.

70 (V, 8)

Stich : τὸ συμβαῖνον ἑκάστῳ τέτακταί πως αὐτῷ κατάλληλον. Je lis ὡς κατάλληλον, à cause de ὡς κατάλληλον πρὸς < τὴν > ὑγίειαν, qui précède.

71 (V, 8)

Stich : ἡ τυχοῦσα φύσις. En note : « ἡ φύσις (om. τυχοῦσα) A X. » Ne pourrait-on pas conjecturer τεκοῦσα ?

72 (V, 8)

Stich : ὅταν δυσαρεστῇς, καὶ τρόπον τινὰ ἀναιρεῖς. Je trouve ἀναιρεῖς inutile et faible après διακόπτεις. Si l'on écrit ἀναιρῇς, le sens ne me paraît pas clair. J'aimerais mieux le moyen ἀναιρῇ, en sous-entendant τὰς ξυνθήκας, le moyen montre que l'on agit par intérêt personnel.

73 (V, 9)

Stich : οὕτως γὰρ οὐδὲν ἐπιδείξῃ. J'adopte la conjecture de Coray : ἔτι δήξει. — Mais ne pourrait-on pas lire : οὕτως γὰρ οὐδὲν ἔτι δήξει τὸ < μὴ > πειθάρχειν τῷ λόγῳ ? = Tu n'auras plus le remords de ne pas obéir à la raison.

74, 75 (V, 12)

Stich : ἐπακοῦσαι δυνηθείη τό· ὑπὸ τῶν ἀγαθῶν, et, à la fin du paragraphe : τὸ τὸν κεκτημένον αὐτὰ ὑπὸ τῆς εὐπορίας οὐκ ἔχειν ὅποι χέσῃ. Voici ce qu'il en dit en note : « ἔτι ἀκοῦσαι δυνηθείη τι· ὑπὸ τῷ ἀγαθῷ γὰρ ἐφαρμόσει V., quod sensu caret. Correxit Nauck. secundum emendationem Cobeti... qui Menandri fragmentum « οὐκ ἔχεις ὅ(ποι χέσῃς) || ὑπὸ τῶν ἀγαθῶν, εὖ ἴσθι » restituit. Intellege ὑπὸ τῶν ἀγαθῶν κ. τ. ἑ.. Veretur enim M. Antoninus versum obscaenum perscribere donec in fine eum paullulum immutans refert. » Reiske propose de remplacer ὑπὸ τῆς ἀπορίας par ὑπὸ τῶν ἀγαθῶν. — Oserai-je dire que l'on peut garder des doutes sur ces deux passages ?

76 (V, 12)

Stich : οὐ γὰρ ἐφαρμόσει. Peut-être : οὐ γὰρ ἂν ἐφαρμόσειε.

77 (V, 15)

Stich : τοιούτων, ἢ τούτων ἑτέρων, ἢ καὶ ἀφαιρούμενός τι τού-

των. En note : « ἤ — τούτων des. in A. » Cela autorise à ne pas tenir compte de ἤ τοιούτων ἑτέρων, qui n'a aucun sens, puisque τοιούτων = ἃ τῷ ἀνθρώπῳ οὐκ ἐπιβάλλει.

78 (V, 16)

Stich : οὗπερ ἕνεκεν ἕκαστον κατεσκεύασται [πρὸς ὅδε κατεσκεύασται,] πρὸς τοῦτο φέρεται. Stich, en note, remarque que le manuscrit A ne donne pas les mots qui sont entre crochets. Ils sont, en effet, inutiles et inintelligibles.

79 (V, 20)

Stich : ἄνθρωπος. Peut-être ἄνθρωπος, cp. ligne 24.

80 (V, 23)

Stich : καὶ σχεδὸν οὐδὲν ἑστὼς καὶ τὸ πάρεγγυς· τὸ δὲ ἄπειρον τοῦ τε παρῳχηκότος καὶ μέλλοντος ἀχανές, ᾧ πάντα ἐναφανίζεται. Peut-être : καὶ σχεδὸν οὐδὲν ἑστώς· καὶ τόδ' ἐγγὺς τὸ ἄπειρον τοῦ τε παρῳχηκότος καὶ τοῦ μέλλοντος ἀχανές, ᾧ πάντα ἐναφανίζεται.

81 (V, 23)

Stich : ὡς ἕν τινι χρόνῳ καὶ ἐπὶ μακρὸν ἐνοχλήσαντι. Je lis : ὡς ἓν τινι χρόνῳ καὶ ἐπὶ μικρὸν ἐνοχλήσασι, cp. la note de Stich ; ἐνοχλήσασι est une conjecture de Reiske.

82 (V, 28)

Stich : κίνησον. Peut-être : κίνης οὖν.

83 (V, 31)

Stich : εἰ πρὸς πάντας. En note, il propose ἦ interrogatif.

84 (V, 31)

Stich : μήτε τινά ῥέξαι ἐξαίσιον, μήτε < τι > εἰπεῖν. Cela fait un vers faux, ce qui étonne un peu chez l'élève de Fronton. Voici le texte homérique : οὔτε τινὰ ῥέξας ἐξαίσιον οὔτε τι εἰπών — ἐν δήμῳ. Il vaudrait peut-être mieux le rétablir purement et simplement dans ce passage de Marc-Aurèle. Cp. *Odyssée*, IV, 690.

85 (V, 33)

Voici les vers d'Hésiode, *Travaux et Tours*, 197-200, dont Marc-Aurèle cite quelques mots : Καὶ τότε δὴ πρὸς Ὄλυμπον ἀπὸ χθόνος εὐρυοδείης — λευκοῖσιν φαρέεσσι καλυψαμένω χρόα καλὸν — ἀθανάτων μετὰ φῦλον ἴτον προλιπόντ' ἀνθρώπους — Αἰδὼς καὶ Νέμεσις. A Némésis il substitue Δίκη, cp. Virgile, *Eglogues*, IV, 6, et Ovide, *Métamorphoses*, I, 149-150.

86 (V, 33)

Stich : τί οὖν ; περιμένεις ἕλεως. Conjecture de Gataker : τί οὐ περιμένεις ; Peut-être : τί οὖν οὐ περιμένεις ;

87 (IV, 33)

Stich : ἀνέχεσθαι αὐτῶν καὶ ἀπέχεσθαι. Je lirais plutôt ἀπέχεσθαι αὐτῶν καὶ ἀνέχεσθαι, malgré le texte du précepte : ἀνέχου καὶ ἀπέχου.

88 (IV, 35)

Stich : τὶς δὲ βλάβη τοῦ κοινοῦ ; La glose est visible, après μήτε τὸ κοινὸν βλάπτεται. A moins qu'il ne faille lire : τίς δὲ βλάβη τοῦ ὅλου ;

89 (IV, 36)

Stich : τῇ φαντασίᾳ. Mais, en note : « ταῖς φαντασίαις scribendum videtur. »

90 (IV, 36)

Stich : κἂν εἰς κ.τ.λ.. Il semble qu'une phrase nouvelle commence à κἂν. — Dans cet alinéa rien ne se tient. On pourrait rattacher le passage μὴ ὁλοσχερῶς κ.τ.λ. jusqu'à οὕτως οὖν καὶ ὧδε (?) au paragraphe 35, moins κακὸν γὰρ ἔθος, à supprimer, ou à rejeter après μωρὸς γένῃ, ou à corriger ; arrêter là un nouvel alinéa ; et (c'est ce que fait Stich) en faire un troisième avec ἐγενόμην... ἀγαθαὶ πράξεις. — *Lire les notes suivantes.*

91 (V, 36)

Stich : κακόν γὰρ ἔθος. Conjecture de Gataker : κακόν γὰρ οὐδέν.

92 (V, 36)

Stich : οὕτως οὖν καὶ ὧδε. Je rattache ceci à ce que l'on peut regarder comme le deuxième alinéa du paragraphe.

93 (V, 36)

Stich : ἐπεί τοι γίνῃ καλῶν ἐπὶ τῶν ἐμβόλων*. Conjecture de Coray : ἐπεὶ τί γίνῃ ἐγκαλῶν. Je préférerais : εἴπερ τινὶ τί γίνει ἐγκαλῶν. — Quant à τῶν ἐμβόλων, c'est à supprimer ; le copiste, qui connaissait de nom les Rostres, ne savait pas ce que c'était. — J'ajoute *dis-toi* pour plus de clarté.

94 (V. 36)

Stich : ἀγαθαὶ δὲ μοῖραι. En note : « ἀγαθὴ δὲ μοῖρα videtur praeferendum. »

95 (VI, 8)

Stich : τρέπον. Peut-être : τρέφον.

96 (VI, 10)

Αἶα γίνεσθαι. Cp. *Iliade,* VII, 99, ἀλλ' ὑμεῖς μὲν πάντες ὕδωρ καὶ γαῖα γένοισθε (Scholiaste : εἰς ὕδωρ καὶ γῆν διαλυθείητε καὶ ἀποθάνοιτε), et XXIV, 54, κωφὴ γαῖα = le cadavre d'Hector.

97 (VI, 13)

Stich : ἐντερίου παράτριψις. Conjecture de Nauck : νευρίου παράτριψις, d'après un texte de Tzetzès : ὁ Μάρκος αὐτοκράτωρ δὲ τὸν ἄνθρωπόν φησί που μυξάριον, ἑλκύδριον, παράτριψιν νευρίου. V. la note de Stich.

98 (VI, 13)

Stich : ἱστορίαν. Reiske : τερθρείαν, que Nauck recommande. Ἱστορίαν n'a pas de sens. Et τερθρεία, τερθρεύω, se lisent chez Plutarque, *Morales,* 42e, 43e.

99 (VI, 13)

Stich : τὰ ὑπὸ ἕξεως. En note : « τὰ μὲν ὑπὸ ἕξεως conj. Sch. » La conjecture de Schultz ne va guère avec τὰ δὲ ὑπὸ τῶν ὀλίγων κ. τ. λ. ; je lirais plutôt : τὰ <μὲν> πλεῖστα, ὧν ἡ πληθὺς θαυμάζει, εἰς γενικώτατα ἀνάγεται, ὑπὸ ἕξεως ἢ φύσεως συνεχόμενα.

100 (VI, 14)

Stich : ἢ κατὰ ψιλόν. Un mot manque ici. Je suppose λογικῆς, car Marc-Aurèle n'a pas peur des répétitions, et je crois qu'à la ligne suivante il faut supprimer, non pas καθολικήν, mais λογικήν.

101 (VI, 16)

Stich : ὧδε οὖν τὸ τίμιον. Peut-être : ᾧ δὴ αὐτῶν τὸ τίμιον.

102 (VI, 16)

Stich : καὶ τοῦτο μὲν ἂν εὖ ἔχῃ. Peut-être : ... εὖ σοι ἔχῃ, ou bien : καὶ τούτῳ μὲν ἂν εὖ ἔχῃς.

103 (VI, 17)

Stich : δυσεπινοήτῳ. — Je conserve le mot, mais je préférerais quelque chose comme δυσπονήτῳ.

104 (VI, 20)

Stich : καὶ τῇ κεφαλῇ ἐρραγεὶς πληγὴν ἐπαίησεν. Plutôt ἐρρωγώς, conjecture de Schultz.

105 (VI, 31)

Stich : πάλιν ἐγρηγορὼς βλέπε ταῦτα. Je laisse de côté πάλιν ἐγρηγορὼς : ce n'est sans doute qu'une glose.

106 (VI, 32)

Stich : καὶ τούτων μέντοι περὶ μόνον τὸ παρὸν πραγματεύεται. En note : « καὶ τούτων μόνα μέντοι ἃ conj. Reisk., τὰ περὶ conj. Sch. » Je lis, surtout d'après la conjecture de Reiske : καὶ τούτων μόνα μέντοι ἃ περὶ τὸ παρὸν πραγματεύεται.

107 (VI, 33)

Stich : οὕτως οὖν οὐδὲ ἀνθρώπῳ, ὡς ἀνθρώπῳ. Il remarque en note qu'un manuscrit (A) omet ὡς ἀνθρώπῳ, qui peut en effet se supprimer et que je supprime. — De même, à la phrase suivante, le premier αὐτῷ est inutile ; j'en écris la fin : οὐδὲ κακὸν οὖν (οὖν = conjecture de Ménage) ἐστὶν αὐτῷ.

108 (VI, 36)

Stich : ὁρμήσαντα. Conjecture de Casaubon : ὁρμήσαντος. Je l'adopte en donnant au mot le sens actif.

109 (VI, 41)

Stich : διὰ τὴν πρὸς ταῦτα διαφοράν. J'aimerais mieux διαφόρησιν, ou : διὰ τὸ πρὸς ταῦτα μὴ ἀδιαφορεῖν.

110 (VI, 41)

Stich : οὔτε πρὸς ἄνθρωπον στῆναι στάσιν πολεμίου. Coray conjecture πολέμιον. La conjecture de Coray est inutile. Le plus simple est de rayer le mot πολεμίου, ce que je fais.

111 (VI, 42)

Stich : καὶ ὁ ἀντιβαίνειν πειρώμενος καὶ ἀναιρεῖν τὰ γιγνόμενα. Je lis : καὶ ὁ ἀντιβαίνων καὶ ὁ πειρώμενος ἀναιρεῖν τὰ γιγνόμενα.

112 (VI, 42)

Stich : τῶν συνεργῶν καὶ συνεργητικῶν. En note : « συνεργῶν καὶ om. A. » Je supprimerais au contraire καὶ συνεργητικῶν. En effet, συνεργός, ici comme au paragraphe suivant, et au livre VII, 19, est employé substantivement, tandis que συνεργητικόν, IX, 42, est un adjectif neutre.

113 (VI, 42)

Οὗ Χρύσιππος μέμνηται. C'est par les *Pensées* que ce mot est connu.

114 (VI, 44)

Stich : ἄδουλον γὰρ θεὸν οὐδὲ ἐπινοῆσαι ῥᾴδιον. Excellente correction de Nauck (ῥᾴδιον est supprimé) : ἄδουλον γὰρ θεὸν οὐδ' ἔστι νοῆσαι.

115 (VI, 50)

Stich : τῆς τοιᾶσδέ τινος ὁρμῆς. Je supprime τῆς et je mets un point d'interrogation après ὁρμῆς.

116 (VI, 58)

Stich : οὐδεὶς κωλύσει. Conjecture de Nauck : οὐδὲν κωλύσει

117 (VII, 2)

Stich : τά δόγματα πῶς ἄλλως δύναται νεκρωθῆναι, ἐὰν μὴ αἱ κατάλληλοι αὐτοῖς φαντασίαι σβεσθῶσιν ; ἃς διηνεκῶς ἀναζωπυρεῖν ἐπὶ σοί ἐστι. Comme il l'indique en note, ce texte ne le satisfait pas. Il a conjecturé (d'après A, ἢ τὰ δόγματα πῶς γὰρ ἄλλως) : ζῇ τὰ δόγματα. Πῶς γὰρ κ. τ. ἑ. Je lirais : ζῇ πως τὰ δόγματα · δύναται δὲ νεκρωθῆναι, ἐὰν αἱ κατάλληλοι αὐτοῖς φαντασίαι σβεσθῶσιν · ἀλλ' ἐκείνας διηνεκῶς ἀναζωπυρεῖν ἐπὶ σοί ἐστι.

118 (VII, 2)

Stich : τοῦτο μάθε, καὶ ὀρθὸς εἶ. Il propose une fine conjecture : ὀρθῶς οἴει. Je lirais plutôt : οἰήσει.

119 (VII, 4)

Stich : ἐπὶ τίνα σκοπὸν ἡ ἀναφορά. Peut-être : ἢ ἀναφοράν.

120 (VII, 5)

Stich : ἐὰν ἄλλως τοῦτο μὴ καθήκῃ · ἢ πράσσω. Conjecture de Reiske : ἢ, ἐὰν ἄλλῳ τοῦτο μὴ καθήκῃ, πράσσω.

121 (VII, 9)

Stich : νόμος εἷς, λόγος κοινός. Conjecture de Ménage : εἷς λόγος κοινός.

122 (VII, 11)

Stich : ἡ αὐτὴ πρᾶξις κατὰ φύσιν ἐστί, καὶ κατὰ λόγον. Je lis : εἰ ou ἢ κατὰ φύσιν ἐστί, καὶ κατὰ λόγον.

123 (VII, 13)

Stich : ἐὰν δὲ. Ensuite les mots suivants entre crochets : διὰ τοῦ ῥῶ στοιχείου, plate plaisanterie d'un scoliaste ou d'un copiste sur le ρ du mot μέρος : Gataker les rejette avec raison.

124 (VII, 13)

Stich : καταληκτικῶς. Je rétablis le καταληπτικῶς du manuscrit V.

125 (VII, 13)

Stich : ἔτι ὡς πρέπον αὐτὸ ψιλὸν ποιεῖς · οὕπω ὡς σαυτὸν εὖ ποιῶν. Je lis, et je crois que cela est mieux dans la suite des idées : οὕπω ὡς πρέπον τι αὐτὸ ψιλὸν ποιεῖς · ἔτι ὡς σαυτὸν εὖ ποιῶν.

126 (VII, 15)

Stich : ἐμὲ δὲ σμάραγδον εἶναι καὶ κ. τ. λ. En note : « σμάραγδον εἶναι καὶ ex glossemate ortum put. Nauck. » Vraisemblable, car pourquoi nommer l'émeraude seule une seconde fois ? — Mais ne peut-on pas voir une interpolation dans ἡ πορφύρα : ὁ χρυσός, ἢ ὁ σμάραγδος, ἢ ἡ πορφύρα ? La couleur de la pourpre n'est pas indéfectible comme celle de l'or ou de l'émeraude.

127 (VII, 16)

Stich : εἰς ἐπιθυμίαν. Ces mots, qui terminent la phrase, sont intraduisibles. Saumaise avait conjecturé οὐκ ἄγει εἰς ἀθυμίαν ou λειποθυμίαν. Préférable est la conjecture de Schultz : οὐ λυπεῖ ἑαυτό, que justifie d'ailleurs le λυπῆσαι de la ligne suivante.

128 (VII, 16)

Stich : οὐ γὰρ ἄξεις αὐτὸ εἰς κρίσιν τοιαύτην. Je traduis littéralement. Mais j'avoue ne pas voir le rapport entre cette phrase et ce qui précède. Il y a, il semble y avoir, au contraire, contradiction entre elle et τὸ περὶ τούτων ὅλως ὑπολαμβάνον.

129 (VII, 17)

Stich : εὐδαιμονία ἐστὶ δαίμων ἀγαθός, ἢ <ἡγεμονικόν> ἀγαθόν ; — Les manuscrits portent ἢ ἀγαθόν, et l'insertion du mot ἡγεμονικόν est une conjecture de Gataker. Morus voit une glose dans ἢ ἀγαθόν. Je traduis comme si je lisais : εὐδαιμονία ἐστὶ δαίμων ἀγαθός ἢ τὸ ἡγεμονικόν. — Mais je remarque que δαίμων a fort bien pu sortir, pour le copiste, d'εὐδαιμονία et qu'alors il a écrit ἀγαθός au lieu du premier texte ἀγαθόν ; puis, pour la symétrie, il a donné la même épithète à ἡγεμονικόν. Je lirais volontiers : εὐδαιμονία ἐστὶ τἀγαθὸν ἢ τὸ ἡγεμονικόν.

130 (VII, 19)

Stich : τῷ ὅλῳ συμφυῆ καὶ σύνεργα, ὡς τὰ ἡμέτερα μέρη ἀλλήλοις. Je lis : συμφυῆ καὶ σύνεργα, ὡς τὰ ἡμετέρου μέλη. Je crois que τῷ ὅλῳ et ἀλλήλοις sont des additions ; — μέλη est une conjecture de Coray, cp., au paragraphe 13, la distinction entre μέρη et μέλη.

131 (VII, 24)

Stich : τὸ ἐπίκοτον τοῦ προσώπου λίαν παρὰ φύσιν, ὅταν πολλάκις ἐναποθνήσκειν ᾖ πρόσχημα, ἢ τὸ τελευταῖον ἀπεσθέσθη. Je crois qu'il faut adopter la conjecture de Coray et lire : τὸ ἐπίκοτον τοῦ προσώπου λίαν παρα φύσιν · ὅταν δὲ πολλάκις γίγνηται, ἐναποθνήσκει τὸ πρόσχημα, καὶ τὸ τελευταῖον ἀπεσθέσθη. Celle de Stich, plus près du manuscrit, est moins claire : ὅταν δὲ πολλάκις ἐναποθνήσκῃ τὸ πρόσχημα, τὸ τελευταῖον ἀπεσθέσθη.

132 (VII, 26)

Stich : ἤτοι γὰρ καὶ αὐτός. Je lis : εἰ γὰρ καὶ αὐτός.

133 (VII, 26)

Stich : εἰ δὲ μηκέτι. Je lis : εἰ δέ. Je supprime μηκέτι, comme ἔτι (ligne précédente).

134 (VII, 26)

Stich : τὰ τοιαῦτα ἀγαθὰ καὶ κακά. Conjecture de Ménage : τὰ αὐτὰ ἀγαθὰ καὶ κακά.

135 (VII, 27)

Stich : ὡς ἤδη ὄντα. Peut-être : ὡς ἤδη παρόντα ou πέλας ὄντα. Mais je m'en tiens à la conjecture de Rendall : ὡς ἠδίω ὄντα.

136 (VII, 29)

Stich : τὸ ἐκείνῳ ἁμαρτηθὲν ἐκεῖ κατάλιπε κ. τ. λ. Visiblement, ἐκείνῳ est inutile ; il a pu être — graphiquement — suggéré par ἐκεῖ.

137 (VII, 31)

Stich : Ἐκεῖνος μέν φησιν, ὅτι Πάντα νομιστί. Ἔτι εἰ δαίμονα τὰ στοιχεῖα · ἀρκεῖ δὲ μεμνῆσθαι, ὅτι τὰ πάντα νομιστὶ ἔχει · ἤδη λίαν ὀλίγα. Ce texte est parfaitement inintelligible. Je n'accepte ni la conjecture de Schultz : ἤτοι τὰ δαιμόνια ἢ τὰ στοιχεῖα, car on ne s'attend pas à ce dilemme, ni celle de Coray, ἕτεροι δὲ μόνα τὰ στοιχεῖα, pourquoi rompre l'antithèse ἐκεῖνος μέν-ἀρκεῖ δέ? La conjecture de Casaubon n'a pas plus de sens que le texte des manuscrits : ἢ δηλίαν ὀλίγα, où l'on voit une glose. De celle de Stich, ἔτι δὲ ὅτι δαιμονία τὰ στοιχεῖα, je retiens les derniers mots. — Il faut se reporter aux textes où l'on trouve et où l'on croit retrouver le mot νομιστί. Le *Thesaurus* en donne deux : 1° Galien, vol. 3, p. 3 : νόμῳ γὰρ χροίη, νόμῳ πικρόν, νόμῳ γλυκύ, ὁ Δημόκριτός φησιν... Τὸ γὰρ δὴ νόμῳ ταὐτὸ βούλεται τῷ οἷον νομιστὶ καὶ πρὸς ἡμᾶς, οὐ κατ' αὐτῶν τῶν πραγμάτων τὴν φύσιν ; 2° Sextus Empiricus, *Hypotyposes pyrrhoniennes*, 3, 24, 232, p. 186 : οὐδὲ ὁ θάνατος τῶν φύσει δεινῶν εἶναι νομίζοιτο ἄν,

ὥσπερ οὐδὲ τὸ ζῆν τῶν φύσει καλῶν · οὐδέ τῶν προειρημένων τε ἔστι φύσει τοῖον ἢ τοῖον · νομιστὰ δὲ πάντα καὶ πρός τι ; L. Dindorf remarque qu'un manuscrit de Sextus donne νομιστε*ί* et conclut qu'il faut lire νομιστ*ί* comme chez Galien. Évidemment, il est déterminé par le passage de Marc-Aurèle. J'oserai conclure autrement. Je crois que νομιστά a sa place comme νομιστ*ί* dans le passage de Marc-Aurèle. Il a lu Galien, qui fut son médecin et son ami. Il a lu Sextus, il a même pu avoir des relations avec le sceptique, que Suidas confond avec Sextus de Chéronée, l'un de ses maîtres. Et il les a opposés l'un à l'autre, comme il opposait νομιστά et νομιστ*ί*, en forçant un peu, d'ailleurs, le sens de νομιστ*ί*. — Je lirais donc : ἐκεῖνος μέν φησιν, ὅτι πάντα νόμιστά · ἢ καὶ ὅτι δαιμόνια τὰ στοιχεῖα ; ἀλλ' ἡ δειλ*ί*α οὐκ ὀλ*ί*γη · ἀρκεῖ δὲ μεμνῆσθαι, ὅτι τὰ πάντα νομιστὶ ἔχει.

137 *bis* (VII, 33)

Stich : Περὶ πόνου · τὸ μὲν ἀφόρητον ἐξάγει · τὸ δὲ χρονίζον, φορητόν (Cp. VII, 64). Idée et, *peut-être,* texte d'Épicure, *Ethica,* Περὶ πόνου. V. Usener, *Epicurea,* Teubner, 1887, p. 292, fr. 447 : οἱ μεγάλοι πόνοι συντόμως ἐξάγουσιν, οἱ δὲ χρόνιοι μέγεθος οὐκ ἔχουσιν. Usener donne ensuite le passage de Marc-Aurèle, mais sans dire s'il y voit une citation ou une imitation.

138 (VII, 33)

Stich : κατὰ ἀπόληψιν. Bonne conjecture de Gataker : κατὰ ὑποληψιν. (Peut-être : κατὰ ἀπόληξιν ; κατὰ ἔκκλισιν.)

139 (VII, 35)

Stich : [Πλατωνικόν]. Je traduis ce mot par *extrait de Platon* : Marc-Aurèle faisait des extraits de ses lectures. — Cp. Ἀνθιστενικόν, Πλατωνικά.

140 (VII, 35)

Stich : ἆρα οἴει. Je traduis d'après le texte de l'édition

C. F. Hermann : οἷον τε οἴει. (Teubner, *Platonis opera*, IV, Πολίτεια, VI, 486 A, B.)

141 (VII, 36)

Stich : [Ἀντισθενικόν.] « Βασιλικόν, εὖ μὲν πράττειν, κακῶς δὲ ἀκούειν. » Il est possible que Marc-Aurèle ait pris cela à Épictète, simplement ; *Epicteti dissertationes*, IV, 6, 20, en changeant légèrement le texte : τί λέγει Ἀντισθένης ; οὐδέποτ' ἤκουσας ; « Βασιλικόν, ὦ Κῦρε, πράττειν μὲν εὖ, κακῶς δ' ακούειν. »

142 (VII, 38)

Stich : τοῖς πράγμασιν κ.τ.λ.. Euripide, *Bellérophon*, Nauck, *Euripidis perditarum tragoediarum fragmenta* (Teubner), frag. 289.

143 (VII, 39)

Stich : ἀθανάτοις τε θεοῖς καὶ ἡμῖν χάρματα δοίης. On lirait plutôt : ἀθανάτοισι θεοῖσι καὶ ἡμῖν χάρματα δοίης. Source inconnue.

144 (VII, 40)

Stich : δίον θερίζειν κ.τ.λ.. Euripide, *Hypsipylè*, Nauck, fragment 757.

145 (VII, 41)

Stich : εἰ δ' ἠμελήθην κ.τ.λ.. Euripide, *Antiope*, Nauck, fragment 207.

146 (VII, 42)

Stich : τὸ γὰρ εὖ κ.τ.λ.. Aristophane, *Acharniens* 661 (texte complet : τὸ γὰρ εὖ μετ' ἐμοῦ, καὶ τὸ δίκαιον ξύμμαχον ἕσται).

147 (VII, 43)

Source inconnue.

148 (VII, 44)

Platon, *Apologie*, 28 B.

149 (VII, 45)

Platon, *Apologie*, 28 D.

150 (VII, 46)

Platon, *Gorgias*, 512 D, E. On sait que ce passage de Platon est très compromis. Je ne le traduis pas sur le texte donné par Stich, et dont la première phrase n'a pas de sens, mais sur celui de C. F. Hermann, et que voici : ἀλλ', ὦ μακάριε, ὅρα μὴ ἄλλο τι τὸ γενναῖον καὶ τὸ ἀγαθὸν ᾖ τοῦ σώζειν τε καὶ σώζεσθαι. Ἡδὺ γὰρ τοῦτο μὲν τὸ ζῆν· ὁπόσον δὲ χρόνον, τόν γε ὡς ἀληθῶς ἄνδρα ἐατέον ἐστὶ καὶ οὐ φιλοψυχητέον, ἀλλὰ ἐπιτρέψαντα περὶ τούτων τῷ θεῷ καὶ πιστεύσαντα ταῖς γυναιξίν, ὅτι τὴν εἱμαρμένην οὐδ' ἃ εἷς ἐκφύγοι, τὸ ἐπὶ τούτῳ σκεπτέον, τίν' ἄν τρόπον τοῦτον ὃν μέλλοι χρόνον ὡς ἄριστα βιοίη.

151 (VII, 47)

Marc-Aurèle paraît bien donner ceci comme un extrait de Platon. Mais on n'en retrouve pas trace dans ce qui reste du philosophe.

152 (VII, 48)

Stich : κατὰ ἀγέλας. Ce κατὰ ne peut guère s'expliquer. La conjecture de Casaubon : ὥσπερ ποθὲν ἄνωθεν κάτω, ἀγέλας, est ingénieuse. Je préfère, au lieu de κατά, lire πάντα, mais en le reportant plus haut = τὰ ἐπίγεια πάντα.

153 (VII, 48)

Nulle trace non plus de ce passage dans ce qui reste de Platon.

154 (VII, 50)

Euripide, *Chrysippe*, Nauck, fragment 836. Ce que je traduis par *retourne à la terre*, c'est χωρεῖ δ' ὀπίσω qui,

dans le texte de Nauck, précède la citation de Marc-Aurèle.

155 (XII, 50)

Stich : καὶ τοιοῦτός τις σκορπισμός. Conjecture de Gataker : ἢ τοιοῦτός τις.

156 (VII, 51)

Euripide, *Suppliantes*, 1110, mais : βρωτοῖσι καὶ ποτοῖσι.

157 (VII, 51)

Source inconnue.

158 (VII, 56)

Stich : ὡς ἀποτεθνηκότα δεῖ, καὶ μέχρι νῦν βεβιωκότα, τὸ λοιπὸν ἐκ τοῦ περιόντος ζῆσαι κατὰ τὴν φύσιν. Je lis (en mettant à profit une conjecture de Reiske, νῦν οὐ βεβιωκότα,) : ὡς ἀποτεθνηκότα ἤδη, καὶ μέχρι νῦν οὐ βεβιωκότα, τὸ λοιπὸν ἐκ τοῦ χρόνου περιέοντος ζῆσαι κατὰ τὴν φύσιν.

159 (VII, 58)

Stich : καὶ ὕλη σου ἔσται. Conjecture de Gataker : καὶ ὕλη σοι ἔσται.

160 (VII, 58)

Stich : καὶ μέμνησο ἀμφοτέρων, ὅτι καὶ διάφορον ἐφ ' οὗ ἡ πρᾶξις. Texte absolument inintelligible. La conjecture de Gataker : ἐπ' ἀμφοτέρων, ὅτι ἀδιάφορον ἐφ' οὗ ἡ πρᾶξις, n'est pas satisfaisante. J'incline à lire : καὶ μέμνησο ἀμφοτέρων, ὅτι ἀδιάφορος μὲν ἡ ὕλη, ἡ πρᾶξις δ' οὔ. Cp. Épictète, *Dissertationes*, II, 5 : αἱ ὕλαι ἀδιάφοροι, ἡ δὲ χρῆσις αὐτῶν οὐκ ἀδιάφορος.

161 (VII, 64)

Stich : οὔτε γάρ, καθὸ ὑλική ἐστιν, οὔτε καθὸ κοινωνική. Conjecture de Casaubon : καθὸ λογική.

162 (VII, 64)

Stich : τὸ τοῦ Ἐπικούρου βοηθείτω, κ.τ.λ.. V. Usener. *Epicurea,* p. 292, fr. 447 (*Ethica,* Περὶ Πόνου).

163 (VII, 66)

Stich : καὶ ἐν ταῖς ὁδοῖς ἐβρενθύετο· περὶ οὗ καὶ μάλιστ' ἄν τις ἐπιστήσειεν, εἴπερ ἀληθὲς ἦν. Je mets entre parenthèses la traduction du second de ces membres de phrase, où Stich semble bien avoir raison de voir une glose. On serait tenté de glisser une négation devant ἐβρενθύετο = il ne suffit pas que Socrate n'ait pas fait le paon (βρένθος est une sorte d'oiseau) sur les chemins, et alors c'est une allusion à la modestie de Socrate. Je crois plutôt que ἐβρενθύετο est bel et bien une légère critique adressée par le sévère empereur à Socrate, surtout au Socrate de Platon, qui est parfois un peu théâtral (cp. la fin de l'*Apologie,* la *Prosopopée des Lois* dans le *Criton,* certains passages du *Phédon*). Voir d'ailleurs la réserve qu'il fait au sujet de Phocion, XI, 13.

164 (VIII, 1)

Stich : εἰ κἂν τὸ λοιπὸν τοῦ βίου, ὅσον δήποτε ἡ σὴ φύσις θέλει, βιώσῃ. Avec ὅσον il faudrait ἡ φύσις, car c'est la nature universelle, ἡ τοῦ ὅλου φύσις, qui dispense aux hommes le temps qu'ils ont à vivre. Mais avec ἡ σὴ φύσις il faut lire ὡς ou ὅπως δήποτε κ.τ.λ..

165 (VIII, 1)

Stich : πεπείρασαι γὰρ, περὶ πόσα πλανηθείς. Je lirais : πειράσας (ou πεπειραμένος) γὰρ καὶ περὶ πόσα πλανηθείς.

166 (VIII, 3)

Stich: καί τὰ ἡγεμονικὰ ἦν αὐτῶν ταὐτά. Conjecture de Schultz : τοιαῦτα.

167 (VIII, 5)

Stich: καὶ ὀλίγου χρόνου οὐδεὶς οὐδαμοῦ ἔσῃ. J'aime mieux lire : οὐδὲν οὐδαμοῦ.

168 (VIII, 6)

Stich : οὐχ ὥστε φοβηθῆναι. Conjectures : de Gataker ; ὥστε οὐχὶ φοβηθῆναι ; de Coray : ὥστ' οὐ φοβηθῆναι.

169 (VIII, 7)

Stich : εἴ γε. Conjecture de Casaubon : ἤ γε.

170 (VIII, 7)

Stich : αἰτίου. Je le maintiens. Mais ne devrait-on pas lire : αἰτιώδους ?

171 (VIII, 7)

Stich : σκόπει δέ. Peut-être : σκόπει δή.

172 (VIII, 8)

Stich : ἀναγινώσκειν οὐκ ἔξεστιν. Ce membre de phrase n'a aucun sens ici. Stich donne en note une conjecture de Nauck, ἀναβιῶναι, et ajoute qu'il a lui-même pensé à πάντα γινώσκειν, et c'est très ingénieux. De mon côté, je propose, en y mettant le sens d'une interrogation pressante : ἀνανήφειν οὐκ ἔξεστιν ; Cp. VI, 31, ἀνάνηφε καὶ ἀνακαλοῦ σεαυτόν.

173 (VIII, 10)

Stick : τὸ δὲ ἀγαθὸν χρήσιμόν τι δεῖ εἶναι, καί. Conjecture de Reiske : τὸ δὲ χρήσιμον ἀγαθόν. Je lis : τὸ δὲ χρήσιμον ἀγαθόν τι δεῖ εἶναι, εἰ ἐπιμελητέον.

174 (VIII, 11)

Stich : τοῦτο τί ἐστιν αὐτὸ καθ' ἑαυτὸ τῇ ἰδίᾳ κατασκευῇ ; je coupe la phrase après ἑαυτό, et je lis : τί μὲν ἡ ἴδια κατασκευὴ αὐτοῦ ; τί δὲ τὸ οὐσιῶδες καὶ ὑλικόν ; κ.τ.λ..

175 (VIII, 21)

Stich : ἐνίστρεψον. Il faut sous-entendre : τοῦτο τὸ σωμάτιον.

176 (VIII, 25)

Le paragraphe commence par Λούκιλλα Οὐῆρον, et le membre de phrase, Κέλερ Ἁδριανόν, εἶτα Κέλερ, ne vient qu'après l'énumération et même après τοιαῦτα πάντα. Stich : « Κέλερ — Κέλερ videtur in initio reponendum esse. »

177 (VIII, 25)

Stich : οἷον, δριμεῖς μέν. Je ne traduis pas ces mots. La glose est visible (Rendall).

178 (VIII, 30)

Stich : λαλεῖν, καὶ ἐν συγκλήτῳ, καὶ πρὸς πάνθ' ὁντινοῦν κοσμίως, μὴ περιτράνως. Les deux derniers mots, grâce à la négation, donnent un sens inacceptable. La conjecture de Reiske s'impose : κοσμίῳ καὶ περιτράνῳ καὶ ὑγιεῖ λόγῳ χρῆσθαι.

179 (VIII, 31)

Stich : μὴ καθ' ἑνὸς ἀνθρώπου θάνατον, οἷον Πομπηίων. Texte intraduisible. Il se traduit avec Πομπηίου, mais n'ajoute rien au contexte. La conjecture de Coray : θάνατον, ἀλλ' ὅλου γένους, οἷον Πομπηίων, s'impose.

180 (VIII, 32)

Stich : ἀλλ' ἐνστήσεταί τι ἔξωθεν. Je lirais : τὰ ἔξωθεν.

181 (VIII, 32)

Stich : οὐδὲν εἴς γε τὸ δικαίως καὶ σωφρόνως καὶ εὐλογίστως. Je lirais : οὐδέν γε πρὸς τὸ δικαίως κ.τ.λ. ἔχειν.

182 (VIII, 32)

Stich : ἄλλο δέ τι ἴσως ἐνεργητικὸν κωλυθήσεται ; Peut-être : ἄλλως δὲ ἴσως τὸ ἐνεργητικόν (j'aimerais mieux ἐνέργημα).

183 (VIII, 33)

Stich : εὐλύτως δὲ ἀφεῖναι. Conjecture de Nauck : ἀλύπως δὲ ἀφεῖναι.

184 (VIII, 34)

Stich : μέρος. Conjecture de Coray : μέλος. — Marc-Aurèle, VI, 13, indique que l'homme n'est pas une partie, μέρος, mais un membre, μέλος, du grand tout.

185 (VIII, 34)

Stich : καὶ τοῦ μέρους τάξιν ἀπολαβεῖν. Mieux : τοῦ μέλους. Cp. la note précédente.

186 (VIII, 35)

Stich : ἡ τῶν λογικῶν φύσις. Conjecture de Coray : ἕκαστος τῶν λογικῶν ἐκ τῆς τῶν ὅλων φύσεως. J'en retiens : ἡ τῶν ὅλων φύσις.

187 (VIII, 36)

Stich : ἐπιγεγενῆσθαι. Conjecture de Gataker : ἐπιγενήσεσθαι.

188 (VIII, 37)

Stich : πρῶτον μὲν γραίας καὶ γέροντας. Je supprime γραίας καί, mots parfaitement inutiles.

189 (VIII, 38)

Stich : εἰ δύνασαι ὀξὺ βλέπειν, βλέπε, κρίνων, φησί, σοφωτάτοις. Texte presque intraduisible. Stich rappelle les conjectures suivantes : Saumaise : Κρίτων (?) σοφώτατος ; — Reiske : φρεσὶ σοφωτάτοις. C'est ingénieux, et plus vraisemblable. Mais φρήν ne se rencontre pas dans les *Pensées*. — Scaphidiôtès : κρίνων ἐν τοῖς σοφωτάτοις. — Reche : κρίνων τὴν φύσιν σοφωτάτην. On lirait plutôt : κρίνων τὴν κρίσιν. — Je lirais volontiers : εἰ δύνασαι, ὀξὺ βλέπε κρίνων, ὥς φασιν οἱ σοφώτατοι (Ou peut-être encore : εἰ δύνασαι, ὀξὺ βλέπε, ὡς φησιν ὁ κριτὴς σοφώτατος). — Le texte reste compromis.

190 (VIII. 44)

Stich : ἤδη ὡς λογικοῦ κακόν. Conjecture de Coray : ἰδίως pour ἤδη ὡς.

191 (VIII, 45)

Stich : εἰ ἔχοι καὶ ἐνεργοίη. Il me semble que les mots ἔχοι καί sont inutiles.

192 (VIII, 49)

Stich : βλέπω, trois fois. Conjecture de Nauck : βλέπεις, trois fois.

193 (VIII, 49)

Stich : καὶ οὐδέν σοι γίνεται. Plutôt : καὶ οὐδέν σοι γενήσεται.

194 (VIII, 50)

Stich : τῆς τέχνης ταύτης. Conjecture de Reiske : αὐτῆς.

195 (VIII, 50)

Stich : μήτε, ὅπου ἐκβάλῃ. Conjecture de Reiske : μήτε τόπου, οὗ ἐκβάλῃ.

196 (VIII, 51)

Stich : ἂν φυλάσσῃς σεαυτὸν πάσης ὥρας εἰς ἐλευθερίαν, μετὰ τοῦ εὐμενῶς, καὶ ἁπλῶς, καὶ αἰδημόνως. Pour la première partie de cette phrase dont le texte est très sujet à caution, les conjectures ne manquent pas : Coray : φυσίου σεαυτὸν ; Schultz : ἀφελοῦ σεαυτόν ; Politien : φρένου σεαυτόν. Sont-elles satisfaisantes ? En me reportant à VII, 58, ἔνδον βλέπε, ἔνδον ἡ πηγή, et à VIII, 48, ἀκρόπολίς ἐστιν ἡ ἐλευθέρα παθῶν διάνοια· οὐδὲν γὰρ ὀχυρώτερον, ἐφ' ᾧ καταφεύγων κ.τ.λ., je lirais volontiers : καταφεύγων πάσης ὥρας ἐπὶ ἐλευθέραν παθῶν διάνοιαν, ensuite (conjecture de Reiske) μετὰ τοῦ εὐμενοῦς καὶ ἁπλοῦς καὶ αἰδήμονος.

197 (VIII, 52)

Stich : τίς οὖν φαίνεται... φεύγων ἥδιον. Le dernier mot n'a pas de sens. Je l'efface et je lis : τίς οὖν φαίνεταί σοι ἤδη ὁ κ.τ.λ..

198 (VIII, 54)

Stich : τῷ περιέχοντι ἀέρι. Peut-être : τῷ περιέχοντί σε ἀέρι, par symétrie avec τῷ περιέχοντι πάντα νοερῷ de la ligne suivante.

199 (VIII, 54)

Stich : διαπεφοίτηκε. Conjecture de Coray : διαπέφυκε.

200 (VIII, 57)

Stich : ἡ γὰρ χύσις αὕτη τάσις ἐστίν. Ne pourrait-on pas lire : ἡ γὰρ φύσις αὐτοῦ ἔκτασίς ἐστιν? En tous cas, je lis ἔκτασις au lieu de τάσις, et, ligne 17, ἐκτείνεται au lieu de τείνεται; ligne 22, ἔκτασιν au lieu de τάσιν.

201 (IX, 1)

Stich : ἀντὶ τοῦ συμβαίνειν ἐπίσης κατὰ τὸ ἐξῆς τοῖς γινομένοις, καὶ ἐπιγινομένοις ὁρμῇ τινι ἀρχαίᾳ τῆς προνοίας. Coray conjecture : τοῖς κατὰ τὸ ἐξῆς γιν. ; mais Rendall avec raison voit là une glose. Et je crois que l'ἐπί d'ἐπιγινομένοις a été suggéré au copiste par les deux premières syllabes d'ἐπίσης. Je lis donc : ἀντὶ τοῦ συμβαίνειν ἐπίσης τοῖς γινομένοις ὁρμῇ τινι κ.τ.λ..

202 (IX, 2)

Stich : χαριέστερον μὲν ἦν. Conjecture de Coray : ἂν ἦν.

203 (IX, 3)

Stich : μὴ ὁλοσχερῶς. Conjecture de Rendall : μὴ δυσχερῶς.

204 (IX, 6)

Stich : πρὸς πᾶν τὸ παρὰ τῆς ἐκτὸς αἰτίας συμβαῖνον. L'expression τῆς ἐκτὸς αἰτίας n'a pas de sens ici, et elle est d'autant moins admissible qu'elle en a un tout spécial ailleurs, par exemple Eschyle, *Prométhée*, 330, ἐκτὸς αἰτίας = en dehors de toute accusation. Je conjecture : τῆς θείας αἰτίας,

cp. VIII, 27, ἡ δὲ πρὸς τὴν θείαν αἰτίαν. Cp. IX, 34 et la note 220.

205 (IX, 7)

Stich : ἐφ' ἑαυτῷ ἔχειν τὸ ἡγεμονικόν. Je lis ὑφ' ἑαυτῷ, et je sous-entends : ταῦτα = φαντασίαν, ὁρμήν, ὄρεξιν.

206 (IX, 8)

Stich : ὅσα ὁρατικὰ καὶ ἔμψυχα πάντα. Je lis : εἰς τὰ ὁρατικὰ καὶ μία ψυχὴ πάντα, s.-ent. διήρηται ou μεμέρισται.

207 (IX, 9)

Stich : ἐπὶ γῆν. Mieux : ἐπὶ τὴν γῆν (A).

208 (IX, 21)

Stich : καὶ οἷον θάνατος. En note : fortasse rectius καὶ ὅλεθρος θάνατος.

209 (IX, 22)

Stich : ἵνα νοῦν δικαϊκὸν αὐτό. Coray conjecture : γοῦν. Le plus simple est de lire : ἵνα δικαϊκὸν αὐτὸ ποιήσῃς.

210 (IX, 22)

Stich : μέρος. Je lis : μέλος.

211 (IX, 27)

Stich : ἐκφωνῶσιν. Conjecture de Gataker : ἐκφωνήσῃ.

212 (IX, 28).

Stich : κατ' ἐπακολούθησιν καὶ τί ἐν τινί. Les quatre derniers mots n'ont pas grand sens, non plus que la leçon καὶ τί ἓν τίνι. Sans me dissimuler ce qu'elle a d'inattendu, je propose la conjecture : κατ' ἐπακολούθησιν καὶ ἔκτασιν. Cp., pour le sens d'ἔκτασις, VIII, 57.

213 (IX, 28)

Stich : τρόπον γάρ τινα ἄτομοι, ἢ ἀμερῆ. Peut-être : ἢ γοῦν ἄτομοι καὶ ἀμερῆ.

214 (IX, 28)

Stich : ἔπειτα καὶ αὐτὴ μεταβαλεῖ · κἀκεῖνα εἰς ἄπειρον μεταβαλεῖ · καὶ πάλιν εἰς ἄπειρον. Peut-être : ἔπειτα καὶ αὐτὴ μεταβαλεῖ · καὶ τὰ καινὰ πάλιν εἰς ἄπειρον.

215 (IX, 29)

Stich : ἡ τῶν ὅλων αἰτία. Conjecture de Reiske : ἡ τῶν ὅλων οὐσία.

216 (IX, 29)

Stich : τὰ πολιτικὰ ταῦτα. Peut-être : τὰ πολιτικὰ ζῷα καὶ, ὡς οἴεται, τὰ κ. τ. λ.

217 (IX, 29)

Stich : ὅρμησον, ἐὰν διδῶται. Conjecture de Coray : ὅρμησον οὖν, ἕως ἂν διδῶται.

218 (IX, 29)

Stich : ὄψονται. En note : ὄψομαι, mais dubitativement. Peut-être : ὄψεαι.

219 (IX, 30)

Stich : τὸν ὑπ' ἄλλων πάλαι βεβιωμένον. Les mots ὑπ' ἄλλων sont inutiles.

220 (IX, 31)

Stich : ἀπὸ τῆς ἐκτὸς αἰτίας. Je préférerais ἀπὸ τῆς ἔξω αἰτίας.

221 (IX, 34)

Stich : δι' οἷα φιλοῦσι. Conjecture de Coray : καὶ οἷα φιλοῦσι.

222 (IX, 35)

Stich : καθ' ἣν πάντα καλῶς γίνεται, <καὶ> ἐξ αἰῶνος ὁμοιδῶς ἐγίνετο. Peut-être : καθ' ἣν πάντα καλῶς ἐξ αἰῶνος καὶ ὁμοιδῶς γίνεται.

223 (IX, 35)

Stich : ὅτι ἐγίνετό τε πάντα καὶ [πάντα] ἀεὶ κακῶς ἔσται. Peut-être (d'après la conjecture de Coray) : ὅτι ἐγίνετό τε πάντα κακῶς ἀεὶ καὶ ἀεὶ κακῶς ἔσται.

224 (IX, 36)

Stich : τὸ σαπρὸν τῆς ἑκάστῳ ὑποκειμένης ὕλης. Peut-être : τὸ σαπρὸν τοῦ ἑκάστου ὑποκειμένου ὕλη.

225 (IX, 36)

Stich : καὶ τὸ πνευματικὸν δέ. Conjecture de Casaubon : πνευμάτιον.

226 (IX, 37)

Stich : ταῦτα ἱστορῆσαι. Conjecture de Schultz : ταὐτά.

227 (IX, 39)

Les mots de ma traduction que je souligne et mets entre parenthèses ne correspondent à rien dans le texte de Marc-Aurèle. Mais je crois qu'ils ne sont pas inutiles. Et peut-être faudrait-il lire : ἤτοι ἀπὸ μιᾶς πηγῆς νοερᾶς ἐνὶ κόσμῳ πάντα, ὡς ἀπὸ μιᾶς ψυχῆς ἐνὶ σώματι. Stich : ἤτοι ἀπὸ μιᾶς πηγῆς νοερᾶς πάντα, ὡς ἐνὶ σώματι.

228 (IX, 41)

Usener, *Epicurea*, p. 158, fr. 191, reproduit ce passage d'Épicure comme emprunté à une lettre du philosophe.

229 (IX, 41)

Stich : δι' οὗ πράσσει. Peut-être : δι' οὗ πράσσεις.

230 (X, 1)

Stich : οὔτε ἀψύχου, πρὸς ἡδονῶν ἀπολαύσεις. Les trois derniers mots (que je ne traduis pas) sont sans doute une glose suggérée par la ligne suivante que je compléterais ainsi : οὐδὲ χρόνου, ἐν ᾧ ἐπὶ μακρότερον ἡδονῶν ἀπολαύσεις.

231 (X, 1)

Stich : ὅτι πάντα σοι πάρεστι, πάντα σοι εὖ ἔχει, καὶ παρὰ τῶν θεῶν πάρεστι, καὶ εὖ ἕξει, ὅσα φίλον αὐτοῖς, καὶ κ. τ. λ. — (Conjecture, très plausible d'ailleurs, de Coray : ὅτι πάντα σοι πάρεστι παρὰ τῶν θεῶν, πάντα σοι εὖ ἔχει καὶ εὖ ἕξει, ὅσα φίλα.) — Peut-être : ὅτι πανθ' ἃ σοι πάρεστι, σοὶ εὖ ἔχει, καὶ πάντα τὰ παρὰ τῶν θεῶν σοι εὖ ἕξει, ὅσα φίλα αὐτοῖς μέλλουσι κ. τ. λ.

232 (X, 6)

Stich : ὅλου τοῦ τοιούτου. Conjecture de Coray : τοῦ ὅλου τούτου.

233 (X, 7)

Stich : ὅσα φύσει περιέχεται ; — φύσει est une conjecture inutile de Coray qui tenait à remplacer le φημί des manuscrits. Peut-être : ὅσα περιέχεται. De même, plus bas, au lieu de εἰ δὲ φύσει κακόν, je lis εἰ δὲ κακόν.

234 (X, 7)

Stich : εἰ δέ τις, καὶ ἀφέμενος τῆς φύσεως, κατὰ τὸ πεφυκέναι ταῦτα ἐξηγοῖτο, καὶ ὡς γελοῖον, κ. τ. λ. La conjecture de Morus qu'il donne en note, ἀφέμενος τό τῆς φύσεως οὕτω πεφυκέναι ταῦτα ἐξηγοῖτο, ὡς γελ., ne me satisfait pas. Peut-être : εἰ δέ τις, καὶ ἁπτόμενος (ἁψάμενος ?) τῆς φύσεως, κατὰ τὸ πεφυκέναι ταῦτα ἐξηγοῖτο, κ. τ. λ.

235 (X, 7)

Stich : ἐξ ὧν συνεκρίθην. Peut-être : συνεκρίθης.

236 (X, 7)

Stich : δ ἔλαβε. Peut-être : δ ἔλαβες.

237 (X, 7)

Stich : οὐχ δ ἡ μήτηρ ἔτεκεν. Peut-être : οὐχ δ ἔδωκεν ἡ μήτηρ ἥ σ' ἔτεκεν.

238 (X, 7)

Stich : ὅτι ἐκείνῳ σε λίαν προσπλέκει τῷ ἰδίως ποιῷ. Peut-être : τὸ ἰδίως ποιόν.

239 (X, 8)

Stich : ἓν γε τοῦτο μόνον πράξας ἐν τῷ βίῳ. Peut-être : εὖ γε τοῦτο μόνον, κ. τ. λ.

240 (X, 9)

Stich : μῖμος. Conjecture de Coray : μῖσος.

241 (X, 9)

Stich : ὁπόσα ἀφυσιολογήτως φαντάζῃ καὶ παραπέμπεις. Texte inintelligible. Je ne vois aucun rapport entre φαντάζῃ et παραπέμπεις. L'adverbe est une conjecture de Gataker d'après l'adjectif ἀφυσιολόγητος, lequel n'est pas dans Marc-Aurèle.

Rendall conjecture οὐ φυσιολογήτως, qui donnerait le même sens, si un sens était possible, mais aussi arbitrairement.

Peut-être : ὁπόσα τὸν φυσιολόγως φανταζόμενον. Cp. II, 17, τί οὖν τὸ παραπέμψαι δυνάμενον ; ἓν καὶ μόνον, φιλοσοφία. Cp. I, 17, τὸ φάντασθῆναι ἐναργῶς. Cp. X, 31, λόγου ἑωρακότος φυσιολόγως.

242 (X, 9)

Stich : τὸ περίστατικόν. Conjecture de Coray : τὸ πρακτικόν.

243 (X, 9)

Cette phrase se termine par les mots : λανθάνον, οὐχὶ κρυπτόμενον. Je ne les traduis pas. Ils pourraient bien être une glose. En tout cas, ils n'ont guère de sens. S'ils en ont un, ils ne s'accordent pas avec cette prescription d'Épictète, *Manuel*, XXXV : ὅταν τί, διαγνοὺς ὅτι ποιητέον ἐστί, ποιῇς, μηδέποτε φύγῃς ὀφθῆναι πράσσων αὐτό, κἂν ἀλλοΐόν τί μέλλωσιν οἱ πολλοὶ περὶ αὐτοῦ ὑπολαμβάνειν.

244 (X, 11)

Stich : ἐξεδύσατο (je lis tout ce paragraphe en m'inspirant de l'impératif πρόσεχε de la ligne 6) = ἐκδυσάμενος (ἐκδύου ?) ; ἀνῆκεν ὅλον ἑαυτόν = ἄνες ὅλον σαυτόν ; ὑφ' ἑαυτοῦ = ὑπὸ σαυτοῦ ; περὶ αὑτοῦ = περὶ σαυτοῦ ; βάλλεται = βάλλῃ ; ἀρκούμενος, αὐτός, je supprime αὐτός ; ἑαυτῷ = σαυτῷ ; ἀφῆκε = ἄφες ; βούλεται = βούλῃ.

245 (X, 11)

Stich : ἡ εὐθεῖαν περαίνειν κ. τ. λ. Cp. Platon, *Lois*, 716 A : ὁ μὲν δὴ θεός, ὥσπερ καὶ ὁ παλαιὸς λόγος,... εὐθεῖα περαίνει... τῷ δ' ἀεὶ ξυνέπεται δίκη.

246 (X, 12)

Stich : ἥ γε ἀπόπτωσις ἀπὸ τούτου ἐστίν. Sous-entendre αἰσχρόν (Coray), κακίστου (Scaphiôtidès), ou αἴσχιστον.

247 (X, 17)

Stich : συνεχῶς φαντασία. Peut-être : συνεχὴς ἔστω ἡ φαντασία.

248 (X, 19)

Stich , ἀνδρονομούμενοι. Ce mot est très suspect. Conjectures de Reiske : ἀδρυνόμενοι ; de Coray : ἀνδριζόμενοι. Je préférerais : ἀνδροφονοῦντες.

249 (X, 19)

Stich : ἐν τοιούτοις ἔσονται. Conjecture de Gataker : ἐν ὁποίοις.

250 (X, 21)

Stich : ἐρᾷ μὲν ὄμβρου γαῖα · ἐρᾷ δὲ ὁ σεμνὸς αἰθήρ. Αἰθήρ est une inexactitude flagrante et une absurdité. Voici le texte d'Euripide (Nauck, *Fragm.* 890) :

ἐρᾷ μὲν ὄμβρου γαῖ',.....
ἐρᾷ δ' ὁ σεμνὸς οὐρανὸς πληρούμενος
ὄμβρου πεσεῖν εἰς γαῖαν Ἀφροδίτης ὕπο.

Il faut donc substituer οὐρανος à αἰθήρ.

251 (X, 23)

Stich : ὅτι τοιοῦτο ἐκεῖνο ὁ ἀγρός ἐστι. Mais τοιοῦτο lui paraît suspect. Peut-être : ὅτι ταὐτὸ ἄστει ὁ ἀγρός ἐστι.

252 (X, 23)

Stich : καὶ πῶς πάντα. Peut-être : καὶ ὅτι πως πάντα.

253 (X, 23)

Stich : ἀντικρὺς γὰρ εὑρήσεις τὰ τοῦ Πλάτωνος · σηκὸν ἐν ὄρει, φησί, περιβαλλόμενος, καὶ βδάλλων βληχητά. Stich considère ce passage comme une glose. Il est donc inutile de chercher à le corriger. Il n'a aucun rapport ni avec ce qui précède, ni avec le texte de Platon auquel il fait allusion, Théétète, 176 D, E : ... πολὺ βδάλλοντα, σηκὸν ἐν ὄρει τὸ τεῖχος περιβεβλημένον.

254 (X, 25)

La dernière phrase de ce paragraphe, telle que Stich la donne, n'est visiblement qu'une glose. J'accepte les conjectures de Morus, οὐ γὰρ βούλεται, pour οὐ βούλεται ; de Reiske, γενήσεσθαι, pour γενέσθαι, et je lis : ἀλλ' ἄρα καὶ ὁ λυπούμενος, ἢ φοβούμενος, δραπέτης · οὐ γὰρ βούλεται τι γεγονέναι, ἢ γίνεσθαι, ἢ γενήσεσθαι κ. τ. λ.

255 (X, 30)

Stich : οἷον, ἀργύριον. Plutôt : τἀργύριον.

256 (X, 30)

Stich : καὶ κατ' εἶδος. Peut-être : καὶ τὰ κατ' εἴδος.

257 (X, 31)

Stich : Σωκρατικόν. Je garde le mot, mais je crois qu'on pourrait lire σωκρατικῶς. A moins de rejeter Σωκρατικόν plus bas, avant Xénophon et Criton.

258 (X, 31)

Stich : καὶ Ξενοφῶντα ἰδών, Κρίτωνα ἢ Σευῆρον φαντάζου. Il

me semble que la correction s'impose : καὶ Σευῆρον ἰδών, Κρίτωνα ἢ Ξενοφῶντα φαντάζου.

259 (X, 31)

Stich : οὐδαμοῦ ἢ ὁπουδή. Je garde ὁπουδή. Mais je lirais volontiers : ὅπου δεῖ = ils sont où il faut qu'ils soient, dans la tombe.

260 (X, 32)

Stich : οὐδὲ γὰρ αἱρεῖ λόγος. Je lis : οὐδὲ γὰρ ἅιρει ὁ λόγος.

261 (X, 33)

Stich : πρὶν ἢ τοῦτο πάθῃς. Conjecture de Coray : μάθῃς.

262 (X, 33)

Stich : τοιοῦτό σοι τό. Peut-être : τοιοῦτό σοι ἔστω τό.

263 (X, 33)

Stich : φέρεσθαι τὴν ἰδίαν κίνησιν. Conjecture de Reiske : φέρεσθαι κατὰ τὴν ἰδίαν κίνησιν.

264 (X, 33)

Stich : τοῦ σωματικοῦ τοῦ νεκροῦ. Conjecture de Coray : τοῦ σωματίου.

265 (X, 33)

Stich : οὖ θραύει. Peut-être : οὐ θραύει, cp. Aristophane, *Oiseaux*, 466, ὅ τι τὴν τούτων θραύσει ψυχήν.

266 (X, 34)

Stich : τεθηγμένῳ. (C'est une conjecture de Schultz ; cp. celle de Gataker, δεδιδαγμένῳ.) Peut-être : βεβρεγμένῳ ou βεβαμμένῳ.

267 (X, 34)

Il est bon de se reporter à l'*Iliade*, VI, 146-149, pour

voir quelles libertés Marc-Aurèle prend avec le texte homérique :

οἵη περ φύλλων γενεή, τοίη δὲ καὶ ἀνδρῶν·
φύλλα τὰ μέν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δέ θ' ὕλη
τηλεθόωσα φύει · ἔαρος δ' ἐπιγίγνεται ὥρη.
ὣς ἀνδρῶν γενεὴ ἣ μὲν φύει, ἣ δ' ἀπολήγει.

Notons pourtant que la leçon ὥρῃ est celle d'Aristophane de Byzance.

268 (X, 36)

Stich : διαλύομαι. Peut-être : διαλύῃ οὖν.

269 (XI, 1)

Nauck rejette comme étranger à cette phrase tout ce que j'ai souligné dans ma traduction. Stich ne se prononce pas. Mais Nauck a raison. — Au lieu de τὸν καρπὸν ὃν φέρει αὐτὴ καρποῦται..., τοῦ ἰδίου τέλους τυγχάνει (Stich) : τὸν καρπόν... αὐτὴ καρπουμένη τοῦ κ. τ. λ.

270 (XI, 1)

Stich : ὅπερ ἴδιον καὶ νόμου. Peut-être : ὥσπερ καί τοῦ νόμου.

271 (XI, 2)

En modifiant la ponctuation et en supprimant le γὰρ de la fin (Stich : ᾠδῆς ἐπιτερποῦς καὶ ὀρχήσεως, καὶ παγκρατίου καταφρονήσεις, ἐὰν τὴν μὲν ἐμμελῆ φωνὴν καταμερίσῃς εἰς ἕκαστον τῶν φθόγγων, καὶ καθ' ἕνα πύθῃ σεαυτοῦ, εἰ τούτου ἥττων εἶ · διατραπήσῃ γάρ), je lis : ᾠδῆς ἐπιτερποῦς καὶ ὀρχήσεως καὶ παγκρατίου καταφρονήσεις · ἐὰν τὴν μὲν ἐμμελῆ φωνὴν καταμερίσῃς εἰς ἕκαστον τῶν φθόγγων, καὶ καθ' ἕνα πύθῃ σεαυτοῦ, εἰ τούτου ἥττων εἶ, διατραπήσῃ κ. τ. λ.

272, (XI 5)

Stich : τοῦτο δὲ πῶς καλῶς. Conjecture de Reiske : πῶς ἄλλως καλῶς.

273 (XI, 6)

Stich : καὶ ὅτι,.. μὴ ἄχθεσθε. Conjectures de Reiske : καὶ ὅπως... μὴ ἄχθησθε ; de Stich : ὅτι... ἄχθεσθαι δεῖ.

274 (XI, 6)

Stich : Ἰὼ Κιθαίρων. V. Sophocle, *Œdipe Roi*, 1391.

275 (XI, 6)

Euripide, *Antiope*, Nauck, fragment 207 ; — Cp. ci-dessus, VII, 41.

276 (XI, 6)

Stich : τοῖς πράγμασιν γὰρ οὐχὶ θυμοῦσθαι. Il serait préférable de rétablir intégralement le vers d'Euripide : τοῖς πράγμασιν γὰρ οὐχὶ θυμοῦσθαι χρεών, *Bellérophon*, Nauck, fragment 289.

277 (XI, 6)

Euripide, *Hypsipylè*, Nauck. fragment 757.

278 (XI, 6)

Stich : ταυτὶ παρελάμβανε. Peut-être ταὐτά, ou ταὐτό que Stich indique en note.

279 (XI, 8)

Stich : ὁμοθαμνεῖν μέν,μὴ ὁμοδογματεῖν δέ. La conjecture de Morus : ὁμοθαμνεῖ μέν, μὴ ὁμοδογματεῖ δέ, n'est pas acceptable, car on ne sait à quoi rapporter ce singulier. On pourrait mettre une virgule après φυτουργοί, et ajouter ὥσθ' devant ὁμοθαμνεῖν. Mais faut-il maintenir la négation μή ?... La phrase reste très obscure.

280 (XI, 14)

Stich : εἰ μὲν οὐκ. Texte à peu près inintelligible. Les corrections n'y font rien. Il faut supprimer εἰ μέν.

281 (XI, 12)

Stich : σφαῖρα ψυχῆς αὐτοειδής. Conjecture de Casaubon : ψυχή. Mais j'aimerais mieux : σφαῖρα ὡς, ψυχὴ αὐτοειδής.

282 (XI, 14)

Stich : τί ποιεῖς, ἄνθρωπε ; τοῦτο οὐ δεῖ προλέγειν. Conjecture de Nauck : ὅτι ποιεῖς, ἄνθρωπε, τοῦτο οὐ δεῖ προλέγειν.

283 (XI, 15)

Stich : ἐπὶ τοῦ μετώπου γεγράφθαι ὀφείλει εὐθὺς ἡ φωνή. Τοιοῦτον ἔχει, <καὶ> εὐθὺς ἐν τοῖς ὄμμασιν ἐξέχει. Texte compromis. Peut-être : ἐπὶ τοῦ μετώπου γεγράφθαι ὀφείλει εὐθὺς ἡ φωνὴ τοιαύτη καὶ ἐν τοῖς ὄμμασιν ἐξέχειν.

284 (XI, 16)

Stich : δύναμις αὕτη ἐν τῇ ψυχῇ. Peut-être : δύναμις αὐτῇ ἐν τῇ ψυχῇ.

285 (XI, 16)

Stich : καὶ <μὴ> ὁλικῶς. Conjecture de Reiske : καὶ ὁδικῶς. Peut-être : καὶ μεθοδικῶς.

286 (XI, 16)

Stich : ἐξὸν δέ, κἂν που λάθῃ, εὐθὺς ἐξαλεῖψαι. Je lis : ἐξὸν δὲ εὐθὺς ἐξαλεῖψαι. En effet, κἂν που λάθῃ exprime une impossibilité, puisque l'auteur dit plus haut : οὐδὲ ἔρχεται ἐφ' ἡμᾶς, ἀλλὰ... ἀτρεμεῖ ; cp. aussi, même livre, 11, οὐκ ἔρχεται ἐπὶ σὲ τὰ πράγματα, κἀκεῖνα μενεῖ ἀτρεμοῦντα.

287 (XI, 16)

Stich : προσοχή. Je lirais plutôt : προκοπή.

288 (XI, 16)

Stich : τί μέντοι δύσκολον ἄλλως ἔχειν ταῦτα ; Peut-être : τί μήν σοι δύσκολον, εἰ οὐκ ἄλλως ἔχει ταῦτα ;

289 (XI, 18)

Stich : [καὶ] πρῶτον. A sous-entendre sans doute : μεμνῆσθαι.

290 (XI, 18)

Stich : πολλὰ γὰρ καὶ κατ' οἰκονομίαν γίνεται. On lit aussi : πολλὰ γὰρ κατ' οἶκον (V.), καὶ κατ' οἶκον A. Le sens de κατ' οἶκον est plus clair, mais il est d'une extrême platitude. Je ne crois pas qu'il faille rapprocher κατ' οἰκονομίαν de δι' οἰκονομίαν de IV, 19 (que j'ai traduit par *moyen de gouvernement*), mais d'une expression de Plutarque, *Morales*, 1050, A, C, E, οἰκονομία τῶν ὅλων.

291 (XI, 18)

Stich : καταληπτικῶς. Conjecture de Reiske : καταληκτικῶς. Je préférerais : καταπληκτικῶς.

292 (XI, 18)

Stich : καὶ λῃστὴν καὶ παντοῖον γενέσθαι. Peut-être : καὶ λῃστὴν παντοίως γενέσθαι.

293 (XI, 18)

Stich : εὐσχολῶν. Plutôt : εὔκολος ou εὐκολῶς.

294 (XI, 18)

Stich : ὁλικῶς. Conjecture de Schultz : φιλικῶς.

295 (XI, 18)

Stich : ἀλλ' ἤτοι πρὸς μόνον, καὶ ἐάν κ.τ.λ.. Conjecture de Schultz : ἢ ἐὰν ἄλλοι τινὲς περιεστήκωσι. Mais la lacune, trop visible, rend douteuses toutes les corrections.

296 (XI, 18)

Stich : ἀμφότεροι. Plutôt : ἀμφοτέρως.

297 (XI, 19)

Stich : παχείαις ἰδέαις. Inintelligible. La conjecture de Nauck : βραχείαις ἡδοναῖς, que je fais passer dans ma traduction, donne un sens clair, mais banal. Je proposerais volontiers de lire : τραχείαις φαντασίαις, expression qui se

trouve dans Épictète, *Manuel*, 1, 5 : εὐθὺς οὖν πάσῃ φαντασίᾳ τραχείᾳ μελέτα ἐπιλέγειν ὅτι κ.τ.λ..

298 (XI, 20)

Stich : παρακρατεῖται ἐνταῦθα ἐπὶ τοῦ συγκρίματος. Conjecture de Coray : περικρατεῖται ἐνταῦθα ὑπὸ τοῦ συγκρίματος.

299 (XI, 22)

Stich : καὶ τὴν πτοίαν τούτου. Conjecture de Coray : τούτων.

300 (XI, 23)

Stich : Σωκράτης καὶ κ.τ.λ.. Reiske supprime avec raison ce καί. Ni Platon ni Xénophon ne parlent des Lamies. Pour l'idée, cp. *Criton*, 44 C, ἀλλὰ τί ἡμῖν οὕτω τῆς τῶν πολλῶν δόξης μέλει ; *Phédon*, 77 E, δεδιέναι τὸν θάνατον ὥσπερ τὰ μορμολυκεια, etc.

301 (XI, 26)

Stich : ἐν τοῖς τῶν Ἐφεσίων γράμμασι. Gataker conjecture : Ἐπικουρείων. C'est inutile. Les Ἐφέσια γράμματα sont mentionnés dans Plutarque, *Morales*, *Propos de table*, 706 D = VII, 5, 4.

302 (XI, 28)

On ne sait où Marc-Aurèle a pris cette anecdote sur Socrate.

303 (XI, 30)

Source inconnue.

304 (XI, 31)

Odyssée, IX, 413.

305 (XI, 32)

Hésiode, *Œuvres et jours*, 184.

306 (XI, 33)

Stich : σῦκον χειμῶνος ζητεῖν, κ.τ.λ.. Imité d'Epictète, *Dissertations,* III, 24, 86-88 : ... ἀλλ' ὡς σῦκον, ὡς σταφυλή, τῇ τεταγμένῃ ὥρᾳ τοῦ ἔτους· ἂν δὲ χειμῶνος ἐπιποθῇς, μωρὸς εἶ. Οὕτω κἂν τὸν υἱὸν ἢ τὸν φίλον τότε ποθῇς ὅτε οὐ δέδοται σοι, ἴσθι ὅτι χειμῶνος σῦκον ἐπιποθεῖς.

307 (XI, 34)

Stich : καταφιλοῦντα κ.τ.λ., Cp. Épictète, *Dissertations,* III, 24, 88-91. Le texte de Marc-Aurèle se retrouve tout entier, avec des différences insignifiantes, dans celui d'Épictète, qui est beaucoup plus long. On sent que Marc-Aurèle, s'il le résume, sait Épictète par cœur. Cp. *Manuel,* XI et XVI.

308 (XI, 35)

Les mots soulignés dans ma traduction n'ont pas de correspondants dans le texte.

309 (XI, 36)

Stich : Λῃστής κ.τ.λ.. Cp. Épictète, *Dissertations,* I, 18, 18 : τί οὖν οὐ δήσει, οὐδ' ἀφελεῖ; τὴν προαίρεσιν.

310 (XI, 37)

Fragment d'Epictète qui ne se trouve qu'ici. On ne peut donc pas affirmer, cp. la note 307, que la citation soit d'une exactitude parfaite.

310 (XI, 38)

Même observation qu'à la note 310.

311 (XI, 39)

Source inconnue.

312 (XII, 3)

Stich : Σφαῖρος κυκλοτερής, μονίῃ περιγήθεϊ γαίων. J'em-

prunte la traduction de M. Alfred Croiset, *Histoire de la Littérature Grecque*, II, page 526, qui a dû lire : μονίῃ περιηγέϊ (conjecture de Coray) γαίων. (V. aux noms propres).

313 (XII, 5)

Stich : τοῦτο δὲ εἴπερ ἄρα καὶ οὕτως ἔχει, εὖ ἴσθι, ὅτι. Peut-être : τοῦτο δέ, εἴπερ ἄρα καὶ οὕτως, ἔχειν εὖ ἴσθι, καὶ ὅτι.

314 (XII, 7)

Stich : πάσης ὕλης. J'inclinerais à croire que cette phrase — inachevée — commençait ou formait un second paragraphe.

315 (XII, 9)

Stich : ὅμοιον ὀ' εἶναι. Plutôt (Cp. Rendall) : ὅμοιον δέ σ' εἶναι δεῖ.

316 (XII, 9)

Stich : συστρέψαι αὐτήν. Mais le sens? Je lis : συστρέψαι ἑαυτόν ; cp. Platon : Πολ. 336 B (I, 10), οὐκέτι ἡσυχίαν ἦγεν, ἀλλὰ συστρέψας ἑαυτὸν ὥσπερ θηρίον ἦκεν ἐφ' ἡμᾶς ὡς διαρπασόμενος.

317 (XII, 14)

Stich : ἀνάγκη εἱμαρμένη καὶ ἀπαράβατος τάξις. Je rejette τάξις (cp. plus bas : ἀπαράβατος ἀνάγκη), qui irait beaucoup mieux avec πρόνοια, et j'ai des doutes sur εἱμαρμένη.

318 (XII, 17)

Ce paragraphe se termine par : ἡ γὰρ ὁρμή σου ἔστω, et la suite de la phrase : εἰς τὸ πᾶν κ.τ.λ. fait le paragraphe 18. Stich ne distingue pas les deux paragraphes. Le sens serait : « Que ton vouloir, en effet, soit, pour tout, de toujours chercher à voir, etc. » Casaubon, suivi par Schultz, met un point après ἔστω = (?) « Que ta volonté reste en ton pouvoir. » — Au contraire, je crois préfé-

rable et même nécessaire de mettre le point après πᾶν, en maintenant cette phrase au paragraphe 17, pour faire commencer à ἀεὶ ὁρᾶν le paragraphe 18 (qui n'est qu'une répétition du paragraphe 10) et je lis : ἡ γὰρ ὁρμή σου οὕτως ἴτω εἰς τὸ πᾶν.

319 (XII, 19)

Cp. XII, 10.

320 (XII, 24)

Πρῶτον n'est pas dans le texte. Il est trop naturel de le suppléer.

321 (XII, 24)

Stich : λύσις. Conjecture de Schultz : διάλυσις.

322 (XII, 25)

Stich : τίς ὁ κωλύων. Plutôt : τίς ὁ κωλύσων.

323 (XII, 26)

Stich : καὶ τοῦ, ὅτι τὸ ἁμαρτανόμενον ἀλλότριον. On peut fort bien sous-entendre ensuite : οὐκ ἐμποδίζει σε ; cp. XII, 1, μὴ ἐμποδίζῃ δέ σε μήτε κακία ἀλλοτρία. Mais je crois préférable, pour rester dans le sens général du paragraphe, de lire : καὶ τοῦ, ὅτι καὶ πᾶν τὸ ἁμαρτανόμενον οὐκ ἀλλότριον, en sous-entendant : τῇ φύσει.

324 (XII, 27)

Stich : ποῦ νῦν πάντα ἐκεῖνα ; Plutôt : τί νῦν ;

325 (XII, 27)

Stich : Φάβιος Κατουλλῖνος ἐπ' ἀγροῦ, καὶ Λούσιος Λοῦπος ἐν τοῖς κήποις, καὶ Στερτίνιος ἐν Βαίαις, καὶ Τιβέριος ἐν Καπρίαις, καὶ Οὐήλιος Ῥοῦφος. — Je lis : Φάβιος Κασιλίνου ἐπ' ἀγροῦ ; les Fastes consulaires, pour le principat d'Hadrien, nomment un Q. Fabius Catullinus ; je n'en incline pas moins à croire que Marc-Aurèle a fait allusion à Fabius Cuncta-

tor plutôt qu'à ce consul absolument ignoré ; — καὶ Σαλλούστιος Κρίσπος ἐν τοῖς κήποις ; il est impossible d'identifier Λούσιος Λοῦπος, et tout le monde connaît Salluste et ses jardins ; — καὶ Στερτίνιον ἐν Βαίαις (ce Stertinius serait-il celui d'Horace ? Marc-Aurèle se serait donc moqué d'un stoïcien. C'est très douteux.) ; — καὶ Τιβέριος ἐν Καπρίαις ; — καὶ ἐν Ἀλσίῳ Ῥοῦφος : Οὐήλιος ou ne signifie rien ou ne s'identifie pas ; on a conjecturé ἐν Οὐηλίᾳ, et Vélia était en effet une station estivale ; mais je crois qu'il s'agit de Verginius Rufus, l'adversaire de Vindex ; nous savons par Pline le Jeune (*Lettres*, VI, 10) qu'il avait une villa à Alsium en Etrurie (peut-être ἐν Οὐηίοις ?).

326 (XII, 27)

Stich : ὁ γὰρ ὑπὸ ἀτυφίᾳ τῦφος τυφόμενος. Coray supprime τῦφος.

327 (XII, 29)

Stich : ἐξ ὅλης τῆς ψυχῆς. Peut-être : ἐξ ὅλης δὲ τῆς ψυχῆς.

328 (XII, 31)

Stich : ἐπὶ τελευταῖον. En note : τὸ addendum videtur ante τελευταῖον.

329 (XII, 31)

Stich : εἰ διὰ τοῦ τεθνηκέναι στερήσεταί τι αὐτῶν. Peut-être : στερήσει τι αὐτοῦ.

APPENDICE II

Index des noms propres.

Agrippa. M. Vipsanius Agrippa, compagnon d'armes, collaborateur et gendre (il épousa Julia, veuve de Marcellus) d'Auguste.

Alciphron. « Le recueil de *Lettres* qu'il nous a laissé est une des plus agréables productions de la sophistique du second siècle. Alciphron, dont nous ignorons entièrement la vie, semble avoir écrit dans la fin du second siècle... Alciphron a dû être un sophiste athénien, du temps de Marc-Aurèle et de Commode... » (A. et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque,* V, p. 646.)

Alexandre le Grammairien. Alexandre « de Cotyée qui lui apprit le grec, E. Renan, *Marc-Aurèle,* p. 10. » Cp. *Capitolini M. Antonini philosophi vita,* II : « Usus praetera grammaticis, graeco, Alexandro. » C'est probablement le même personnage que le rhéteur Alexandre, fils de Nouménios, qui vivait sous Hadrien, auteur d'une *Rhétorique* et d'un traité *Sur les figures de pensée et de mots,* cp. Croiset, V, p. 629.

Alexandre le Macédonien. Alexandre le Grand.

Alexandre le Platonicien. Philosophe grec. Probablement Alexandre Péloplaton, qui, en mettant le pied dans l'Université d'Athènes, enrichie par Marc-Aurèle, s'écriait : « Ici, fléchissons le genou ! » Cp. E. Renan, *Marc-Aurèle,* p. 37, note 7.

Alsium. Ville d'Étrurie.

ANTISTHÈNE. Le philosophe comique. Le texte porte ἀντισθενικόν = citation, ou parole d'Antisthène.

ANTONIN. L'empereur Antonin le Pieux. — En deux endroits, VI, 26 et 44, ce nom désigne Marc-Aurèle lui-même.

APOLLONIUS. Ce nom se lit deux fois dans les *Pensées*, I, 8 et 17. Qui désigne-t-il ? On lit dans Capitolinus : « Cum Apollonium quem Chalcide acciverat, ad Tiberianam domum... vocasset, ut ei Marcum Antoninum traderet (*Vie d'Antonin le Pieux*), 10 ; » — « Usus est (M. Aurelius) et Apollonio Chalcedonio, stoico philosopho (*Vie de Marc-Aurèle*, 3) ; » — « Audivit (L. Verus) rhetores, Apollonium... ; philosophos, Apollonium et Sextum (*Vie de Verus*, 2). » Spartien (*Hadrien*, II) : « ... quod Appollonius Syrus Platonicus libris suis indicit. » Y a-t-il un rapport entre ce dernier Apollonius et les autres ? Et duquel parle Marc-Aurèle, du rhéteur ou du philosophe ? Il parle sans doute du philosophe (le rhéteur serait Apollonius de Naucratis, ou plutôt Apollonius Dyscole) ; mais les termes même dont il se sert ne me semblent guère nous autoriser à mettre au compte de ce maître si vénéré les anecdotes que rapportent sur lui les historiens d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle. — Ajoutons que Dion Cassius, LXXI, 35, l'appelle Ἀπολλώνιον τὸν Νικομήδεα.

ARCHIMÈDE.

ARÉUS. Areios Didymos, philosophe ; confident, consolateur et, dans une certaine mesure, conseiller d'Auguste. Lire Suétone, *Auguste*, 89 ; — voir dans Sénèque, *Consolation à Marcia*, IV, la traduction d'un fragment de la consolation adressée par Aréus à l'impératrice Livie, après la mort de Drusus (9 av. J.-C.). Aréus avait laissé un livre *Sur les sectes*

ASIE.

ATHÉNIENS.

ATHÉNODORE. Athénodore de Tarse, fils de Sandon. Elève de Posidonius ; philosophe stoïcien ; l'un des précepteurs d'Auguste.

Auguste.

Benedicta. Ce nom ne désigne peut-être personne en particulier. C'est une allusion aux concubines impériales (on connaît la Marcia de l'empereur Commode). V. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 55, n. 2.

Bleus (Les). C'est-à-dire la faction des bleus, les partisans des voitures et des cochers qui, dans le cirque, se reconnaissaient à cette couleur = *factio veneta*.

Boucliers (Les) longs ou courts. C'est-à-dire les *Scutarii*, partisans des gladiateurs samnites, qui portaient le *scutum*, bouclier long ; et les *Parmularii*, partisans des gladiateurs thraces, qui portaient la *parma*, bouclier court. — Cp. Capitolin, *Verus*, IV : « Amavit et aurigas, Prasino favens. »

Brutus. Le meurtrier de Jules César.

Caïeta. Ville d'Italie, fondée, selon Virgile, par Enée en l'honneur de sa nourrice Cajeta. Aujourd'hui Gaëte (province de Caserte), sur le golfe de ce nom.

Camille. M. Furius Camillus, le vainqueur des Gaulois.

Carnuntum ou Carnutum. Ancienne ville de la Pannonie, au S.-E. de Vindobona (Vienne).

Caton. Caton l'Ancien.

Caton. Caton d'Utique.

Catulus. Capitolinus, *Marc-Aurèle*, 3, nomme « Cinnam Catullum » parmi les maîtres stoïciens de l'empereur.

Cécrops.

Céler. Caninius Céler, rhéteur. Il enseigna la langue et l'éloquence grecque à Marc-Aurèle et à L. Vérus.

Césars (Les). Les douze Césars.

Céson. La *gens Fabia* avait pour *nomen proprium* Caeso ou Kaeso. C'est probablement au consul K(aeso) Fabius, chef des trois cent six Fabius massacrés sur le Crémère, que Marc-Aurèle fait allusion.

Chabrias. Est-ce le nom de quelque affranchi d'Hadrien ? Cp. *Benedicta*.

Chaldéens. Ce nom (III, 3) ne désigne pas les habitants de la Chaldée, mais les devineurs d'avenir.

Charax. Ce nom, ici, ne représente rien. On pourrait lire soit Hiérax, avec Gataker ; soit plutôt *Charès* de Mitylène, l'historien d'Alexandre le Grand.

Chrétiens.

Chrysippe.

Clotho. La fileuse, une des trois Parques.

Cratès. Cratès de Thèbes, philosophe cynique, premier maître de Zénon.

Crésus.

Cithéron. Montagne de Béotie, sur laquelle Œdipe fut exposé.

Criton. Disciple et ami de Socrate. V. le dialogue de Platon qui porte ce nom.

(Déméter) Carpophore. Mère de Perséphoné, qui porte parfois le même surnom. Identifiée par les Latins avec Cérès.

Démétrius de Phalère. Lieutenant du roi de Macédoine à Athènes. Philosophe, historien, orateur.

Démétrius le Platonicien. Probablement le philosophe Démétrius qui assista Thraséa à ses derniers moments, Tacite, *Annales,* XIV, 59.

Démocrite.

Diogène.

Diognète. Savant et artiste, professeur de Marc-Aurèle. « Operam praeterea pingendo sub magistro Diogneto dedit. » (Capitolin, *Marc-Aurèle,* 4.)

Dion. Dion de Syracuse.

Diotime. On ne sait qui désigne ce nom, IX, 25 et 37. Mais la place même qu'il occupe, IX, 25, et même IX, 37, permet de supposer qu'il a appartenu à une personne de l'intimité impériale. Cp. *Bénédicta* et *Chabrias.*

Domitius. Inconnu. — Comme il est nommé avec Athénodore, I, 13, dans un paragraphe où Marc-Aurèle parle de la bienveillance que l'on doit à autrui, il serait peut-être permis de voir là une allusion à Domitius, épargné par César après la prise de Cornificium, Sénèque, *De beneficiis,* III, 24.

Empédocle.

Ephésiens (les γράμματα des). Allusion à des recueils de formules magiques plutôt que de prières en usage à Ephèse. Cp. Horace, *Épitres*, I, 1, 36 : sunt certa piacula, quae te — ter pure lecto poterunt recreare libello.

Épictète.

Epitynchanus. Inconnu. — Ne serait-ce pas une allusion à l'Antinoüs de l'empereur Hadrien ? V. Spartien, *Hadriani imperatoris vita*, XIV.

Esculape.

Eudémon. Encore, probablement, un personnage de l'entourage de l'empereur Hadrien. Du moins, Spartien, XV, en nomme un qui aurait été victime de la perfidie et de la cruauté du prince : « Nam Eudaemonem, prius conscium imperii, ad egestatem perduxit. »

Eudoxe. Eudoxe de Cnide (fils d'Eschine le Socratique ?), savant universel, géomètre, médecin, astronome, mathématicien, philosophe. Il est l'inventeur de la division de l'année en 365 jours 1/4.

Eupatrides. Les Eupatrides = les *nobles*.

Euphrate. Le philosophe Euphrate. Sénèque parle de lui en plusieurs endroits. Lire la lettre, *Epistularum* I, 10, où Pline le Jeune fait d'Euphrate un portrait qui est célèbre.

Europe.

Eutychès. Inconnu.

Eutychion. Inconnu.

Eutychius. Eutychius Proculus de Sicca, l'un des maîtres de Marc-Aurèle pour le latin courant (Capitolin, II).

Fabius (XII, 27). Fabius Cunctator. *V. les Notes sur le texte.* — Que si l'on voulait me chicaner à propos de mon hypothèse sur ce Fabius, on pourrait dire que Marc-Aurèle, sous Antonin, a connu un Fabius. Capitolin, *Vie d'Antonin*, 8, dit en effet : « Cui Tatius Maximus successit ; in cujus demortui locum duos praefectos substituit, Fabium Repentinum et Cornelium Victorinum. » Mais il ajoute : « Sed Repentinus famosa voce percussus est, quod per

concubinam principis ad praefecturam venisset. » Je ne crois pas qu'il s'agisse de ce Fabius.

Fabius (IV, 50). Peut-être encore Caeso Fabius.

Falerne. Le vin de ce nom.

Faustine. Il s'agit (VIII, 25) de la *première* Faustine, femme d'Antonin le Pieux.

Fronton. Le rhéteur Fronton, le maître préféré et l'ami le plus intime de Marc-Aurèle. Lire leur correspondance.

Gaius = Jules César.

Gaius César. Id.

Gérénien (Le). Surnom homérique de Nestor. *V. les Notes sur le texte.*

Gran. Rivière de Hongrie, qui se jette dans le Danube, en face de la ville de Gran.

Hadrien.

Hélikè. Ville de la côte d'Achaïe, engloutie par la mer à la suite d'un tremblement de terre. « Illa vasta concussio, quae duas suppressit urbes Helicen et Burin, citra Œgium constitit. » Sénèque, *Questions naturelles,* VI, 25.

Hélios. Le soleil.

Hellènes. Les habitants des pays de langue grecque.

Helvidius. Helvidius Priscus, le philosophe stoïcien.

Héraclite.

Herculanum. La ville engloutie, en 79, avec Pompéi.

Hipparque. Hipparque de Nicée, astronome et mathématicien (IIe siècle avant J.-C.).

Hippocrate.

Hymen. Inconnu.

Iles fortunées (Les). Iles légendaires où l'on croyait que les hommes justes étaient admis après la mort.

Julianus. Salvius Julianus, le jurisconsulte qui, sous et pour Hadrien, rédigea l'*Edictum perpetuum.* « Cum judicaret (Vespasianus), in consilio habuit non amicos suos aût comites solum, sed jurisconsultos, et praecipue Julium Celsum, *Salvium Julianum,* Neratium Priscum, aliosque. » Spartien, XVIII.

KADIKIANOS. *V. les Notes sur le texte.*

LACÉDÉMONIENS.

LAMIES. La *Lamia* grecque ou romaine, monstre fabuleux analogue à notre Croquemitaine ; on disait aux enfants qu'elle viendrait les manger. « Neu pransae Lamiae vivum puerum extrahat alvo. » Horace, *Art poétique,* 340. V., sur l'origine probable de cette légende, P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique,* p. 341.

LANUVIUM. Ville du Latium (aujourd'hui Civita di Lavigna), à 24 kilomètres au Sud de Rome, à droite de la voie Appienne. « Ipse Antoninus Pius natus est tertiodecimo Kalendas octobres, Flavio Cornelio duodecimo et Cornelio Dolabella consulibus ; » — « Opera ejus exstant : ... templa Lanuvina. » Capitolin, *Antonin le Pieux,* 1 et 8.

LÉONNATUS. L'un des lieutenants d'Alexandre. Il fut tué en 322 avant J.-C. dans une bataille contre les Athéniens.

LÉPIDUS. Probablement, *mais sans qu'on puisse l'affirmer,* celui qui fut triumvir avec Octave et Marc-Antoine, et qui, une fois Octave empereur, vécut assez longtemps pour importuner le prince. Lépidus, en effet, détenait le grand pontificat convoité par Auguste.

LUCILLA. Fille de Marc-Aurèle et femme de Vérus. « Antonini nomen mox ipse recepit ; et quasi pater Lucii Commodi esset, et Verum eum appellavit, addito Antonini nomine, filiamque suam Lucillam fratri despondit. » Capitolin, *Marc-Aurèle,* 7.

MAXIMUS. Le philosophe Claudius Maximus, consul vers 143-146. « Borghesi avait donné par conjecture au Maximus, consul ordinaire de 144, le *gentilicium* Claudius ; mais la découverte d'une inscription de Porto a révélé les noms complets de ce consul, T. Statilius Maximus. Claudius Maximus, qui est ainsi relégué parmi les consuls suffects du règne d'Antonin le Pieux de date approximative, est d'ailleurs bien connu. Philosophe stoïcien, il fut un des maîtres de Marc-Aurèle ; c'est sans doute à

cette qualité qu'il dut son élévation au consulat. Il succéda à Lollianus Avitus dans la charge de proconsul d'Afrique, vers 157 : c'est devant lui qu'Apulée prononça sa fameuse *Apologie*. Auparavant, en 154, il avait été légat de la Pannonie supérieure, fonction réservée aux consulaires. » G. Lacour-Gayet, *Antonin le Pieux et son temps* (1888), p. 485-486.

Ménippe, Ménippe de Gadara, le philosophe cynique.

Moecianus. *V. les notes sur le texte.* « Multa de jure sanxit : ususque est juris peritis, Umidio Vero, Salvio Valente, *Volusio Metiano,* Ulpio Marcello, et Jaboleno. » Capitolin, *Antonin le Pieux,* 12. « Sur ces cinq conseillers, un seul, L. Volusius Maecianus, le professeur de droit de Marc-Aurèle, était de l'ordre équestre. Les quatre autres... étaient sénateurs. ». G. Lacour-Gayet, p. 38.

Mécène.

Monimus le Cynique. Sur lui, v. Zeller, *Die Philosophie der Griechen,* II, 244, 2. 257, 2.

Musagète (le). Surnom d'Apollon.

Muses.

Nékyia. Ce nom désigne habituellement le chant XIe de l'*Odyssée*. Mais ici (IX, 24) je crois qu'il signifie une *naenia* funèbre.

Néron.

Olympe. Le mont Olympe, considéré, dans la citation d'Hésiode (V, 33), comme le séjour des dieux.

Origanion. Inconnu.

Pantheia. Cp. Bénédicta. — Ce nom doit faire allusion à quelque favorite ou concubine, qu'un prince (peut-être L. Vérus) aura traitée comme sa femme légitime. N. B. qu'un empereur ἀποθεωθείς est dit *Pantheus,* que Pantheia = *tota divina,* et que Caligula donna ce nom à sa sœur Drusilla après l'avoir divinisée.

Perdiccas. Le lieutenant d'Alexandre le Grand.

Pergamos. Cp. Chabrias. — Je croirais volontiers que ceci fait allusion à Vérus et à ses prodigieuses débauches

asiatiques. Dans le membre de phrase suivant (VIII, 37), Marc-Aurèle n'hésite pas à nommer Hadrien ; mais il ne consent pas à nommer Vérus, qu'il traita toujours avec autant d'indulgence que Faustine.

PHALARIS. Le tyran d'Agrigente.

PHÉBUS. Inconnu.

PHILIPPE. Le roi de Macédoine, père d'Alexandre.

PHILISTION. Il est à peu près impossible d'identifier ce Philistion (VI, 47). Toutefois, le fait qu'après l'avoir nommé, en descendant, pour ainsi dire (κατιέναι), de l'origine des temps à une période plus récente, Marc-Aurèle remonte à Héraclite, etc., ce fait permet de supposer que ce Philistion n'a pas vécu longtemps avant lui. On pourrait y voir Philistion, de Pruse ou de Nicée, mimographe, qui vécut sous Auguste, probablement, ou sous Tibère. V. A. et M. Croiset, V, pages 449-450.

PHOCION.

PLATON.

POMPÉE.

POMPÉE (les). C'est-à-dire la race des Pompée, VIII, 31.

POMPÉI. La ville engloutie en 79 avant J.-C., avec Herculanum.

PYTHAGORE.

PYTHAGORICIENS (les).

QUADES. Peuple germanique de la famille des Suèves (Moravie actuelle et Hongrie à l'Ouest du Gran).

ROMAIN (II, 5), au sens d'homme énergique et actif.

RUFUS (Verginius). Celui qui battit Vindex en 68, puis refusa l'empire.

RUSTICUS. L'un des précepteurs de Marc-Aurèle: « H figure en qualité de consul et en compagnie de Q. Flavius Tertullus dans une inscription de Rome datée des calendes de juillet ; à une époque où de nouveaux consuls étaient nommés presque tous les deux mois ; un collège consulaire devait en effet commencer le premier juillet. Marc-Aurèle avait pour ce philosophe une affection et un

respect tout particuliers ; il lui prodigua plusieurs marques d'honneur, il le nomma consul pour la seconde fois le 1er janvier 162, en compagnie de L. Plautius Aquilinus. — Son premier consulat doit appartenir à la fin du règne d'Hadrien ou au commencement du règne d'Antonin. » G. Lacour-Gayet, *ouvrage cité,* pages 488-489. V. Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle,* 3.

Salaminien (le). Léon le Salaminien, citoyen d'Athènes, que les Trente ordonnèrent à Socrate d'arrêter ; le philosophe refusa. (Platon, *Apologie,* 32 C.)

Sallustius Crispus. *Probablement* l'historien.

Sarmates. Peuple barbare, établi à la fois en Europe et en Asie ; longtemps en lutte avec les Scythes, il finit par les subjuguer, pour être enfin subjugué lui-même par les Goths.

Satyron. Inconnu.

Scipion. Scipion l'Africain.

Secunda. Inconnue. (La femme de Maximus, qui est nommé avec elle ? VIII, 25.)

Sévérus. Philosophe, précepteur de Marc-Aurèle. « Peripateticæ vero studiosus, audivit Claudium Severum. » Capitolin, *Marc-Aurèle,* 3. « La troisième fille de Marc-Aurèle et de Faustine s'appelle Fadilla ; elle n'est connue que par ce surnom qui lui venait de la mère d'Antonin. Elle épousa C. Claudius Severus, fils du consul homonyme de l'année 146, lui-même consul suffect en 163 et consul ordinaire en 173. C'était un gendre selon le cœur de Marc-Aurèle ; il était adonné avec passion à la philosophie péripatéticienne ; Gallien estimait assez ses vertus et son savoir pour lui dédier un de ses traités, *Sur les ouvrages de Ménodote...* » G. Lacour-Gayet, *ouvrage cité,* p. 464. Le gendre de Marc-Aurèle est donc le fils de son précepteur.

Sextus. Sextus de Chéronée, stoïcien. « Audivit et Sextum Chaeronensem, Plutarchi nepotem. » Capitolin, *Marc-Aurèle,* 3.

Sylvanus. Inconnu.

Sinuesse. Ville du Latium, à la limite du Latium et de la Campanie.

Socrate.

Sphéros. V. sur le Sphéros d'Empédocle Croiset, II, p. 526.

Stertinius. Philosophe stoïcien. V. Horace, *Satires*, II, III.

Stoïciens.

Tandasis. Inconnu, quoique Zeller retienne ce nom, IV, 691.

Télaugès. V. Zeller, I, 259, V, 101.

Théodotus. Cp. Bénédicta, Chabrias.

Théophraste.

Thraséa. L. Paetus Thraséa, la victime de Néron.

Tibère.

Trajan.

Tropéophore. Inconnu.

Tusculum. Ville du Latium, au Sud-Est de Rome (*Frascati*).

Verts (les). La faction des Verts = *Prasina*.

Verus. Annius Verus, grand-père de Marc-Aurèle, « iterum consul et praefectus Urbi », Capitolin, 1; — Annius Verus, son père, « qui in praetura decessit »; — Lucius Verus, son frère adoptif, qui partagea l'empire avec lui.

Vespasien.

Volésus. Chef Sabin qui entra dans Rome avec Tatius. Tige d'une grande famille Romaine: Silius, *Puniques*, II, 8: *Huic comes æquato sociavit munere curas-Poplicolæ, ingentis Volesi Spartana propago.*

Xanthippe. La femme de Socrate.

Xénocrate. Le philosophe platonicien.

Xénophon.

Zeus.

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION. 1

LES PENSÉES. 1

APPENDICE I. — Notes sur le texte. 179

APPENDICE II. — Index des noms propres.. . . . 227

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

FÉLIX ALCAN ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS, 6e

PHILOSOPHIE ANCIENNE

ARISTOTE. **La Poétique d'Aristote**, par A. HATZFELD, prof. honoraire au Lycée Louis-le-Grand et M. DUFOUR, professeur à l'Université de Lille. 1 vol. in-8. . . 6 fr.
— **Physique**, II, trad. et commentaire par O. HAMELIN. In-8. . . . . 3 fr.
ÉPICURE. **La Morale d'Épicure** et ses rapports avec les doctrines contemporaines. par M. GUYAU. 1 vol. in-8. 6e édition . . . . . 7 fr. 50
PLATON. **La théorie platonicienne des Sciences**, par Élie HALÉVY. 1 vol. in-8. 5 fr.
— **Œuvres**, traduction de Victor COUSIN, revue par J. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE : *Socrate et Platon ou le Platoniste — Eutyphron-Apologie de Socrate — Criton — Phédon.* 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50
SOCRATE. **La Philosophie de Socrate**, par Alf. FOUILLÉE. 2 vol. in-8 . . . 16 fr.
— **Le Procès de Socrate**, par G. SOREL. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
BÉNARD. **La Philosophie ancienne**, histoire de ses systèmes. 1 volume in-8. 9 fr.
BOUTROUX. **Études d'histoire de la philosophie.** *L'histoire de la philosophie. — Socrate fondateur de la science morale. — Aristote. — Jacob Boehme. — Descartes. — Science et morale selon Descartes. — Kant. — La philosophie écossaise et la philosophie française.* 2e édit. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50
DIÈS (A.), docteur ès lettres. **La définition de l'Être de la nature des idées dans le sophiste de Platon.** 1 vol. in-8 . . . . . 4 fr.
— **Le cycle mystique.** *La divinité. Origine et fin des existences individuelles dans la philosophie antésocratique.* 1 vol. in-8 . . . . . 4 fr.
DUGAS. **L'amitié antique.** 1 vol. in-8 . . . . . 7 fr. 50
FABRE (J.). **La pensée chrétienne.** *Des évangiles à l'imitation de Jésus-Christ* 1 vol. in-8 . . . . . 9 fr.
— **La Pensée antique.** *De Moïse à Marc-Aurèle.* 2e édition. 1 vol. in-8. . . 5 fr.
— **L'Initiation de Jésus-Christ.** Trad. nouvelle. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
FAVRE (Mme Jules), née VELTEN. **La Morale de Socrate.** 1 vol. in-18. . . 3 fr. 50
— **La Morale d'Aristote.** 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50
GOMPERZ. **Les penseurs de la Grèce.** Trad. REYMOND (*Trad. cour. par l'Académie franç.*). I. *La philosophie antésocratique.* 1 vol. in-8, 2e édit. 10 fr.
— II. *Athènes, Socrate et les Socratiques, Platon.* 1 vol. in-8. 2e édit. . . 12 fr.
— III. (*Sous presse*).
MABILLEAU. **Histoire de la philosophie atomistique.** 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Institut*) . . . . . 12 fr.
MARTIN (J.). **Philon.** 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.
MAX MULLER. **Nouvelles études de mythologie.** 1 vol. in-8. . . . . 12 fr. 50
MILHAUD (G.). **Les philosophes géomètres de la Grèce.** 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Institut*). . . . . 6 fr.
OLDENBERG. **Le Bouddha.** *Sa vie, sa doctrine, sa communauté.* 2e édit. traduit de l'allemand par M. PAUL FOUCHER. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50
OUVRÉ. **Les formes littéraires de la pensée grecque.** 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Académie française*) . . . . . 10 fr.
PIAT (C.). **Socrate.** 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
— **Aristote.** 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.
— **Platon** 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50
RÉVILLE. **Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ.** 3e édit. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr. 50
RIVAUD (A.), chargé de cours à l'Université de Poitiers. **Le problème du devenir et la notion de la matière**, *des origines jusqu'à Théophraste.* 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Académie française*) . . . . . 10 fr.
ROBIN (L.), chargé de cours à l'Université de Caen. **La théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote.** Étude historique et critique. In-8 (*Récompensé par l'Institut*) . . . . . 12 fr. 50
— **La théorie platonicienne de l'Amour.** 1 vol. in-8 . . . . . 3 fr. 75
RODIER. **La Physique de Straton de Lampsaque.** 1 vol. in-8 . . . . . 3 fr.
TANNERY (Paul). **Pour l'histoire de la science hellène** (*de Thalès à Empédocle*). 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

805-09. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 7-09.